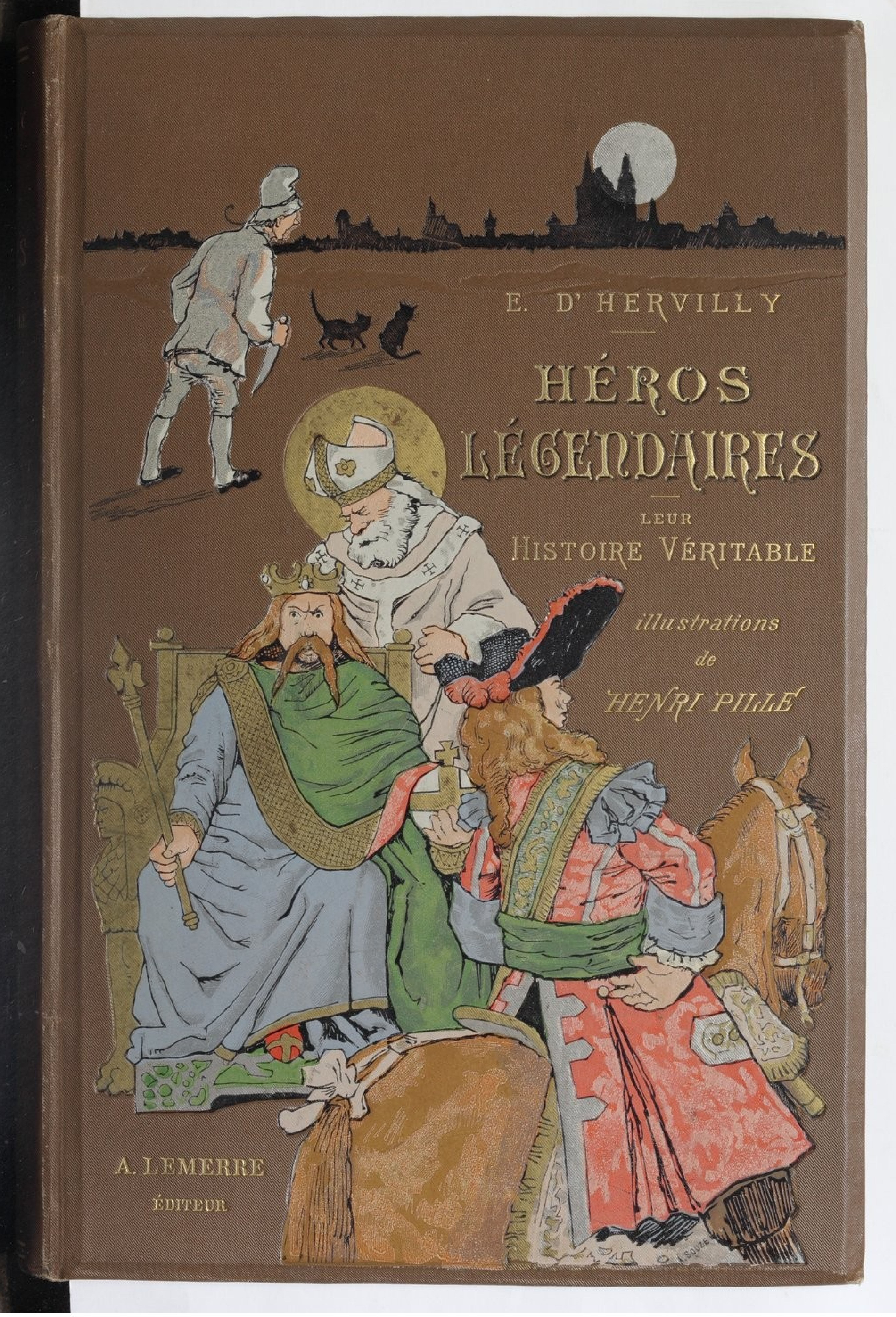
Ernest d'Hervilly. Héros légendaires, leur véritable histoire, édition illustrée de cent soixante dessins de Henri Pille


E. D'HERVILLY
HÉROS
LÉGENDAIRES
LEUR
HISTOIRE VÉRITABLE
illustrations
de
HENRI PILLE
A. LEMERRE
ÉDITEUR


26,00

Héros légendaires

ERNEST D'HERVILLY

Héros légendaires

LEUR VÉRITABLE HISTOIRE

Édition illustrée de cent soixante dessins

DE HENRI PILLE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

Ex. 1

N° 886

Le Roi Dagobert



Dagobert Ier était mort depuis plus de mille ans quand Molière donna sa comédie des *Fâcheux*.

Et ce fut bien heureux pour le poète !

Car si le roi Dagobert, que la chanson, infiniment trop populaire, hélas ! qualifie de bon, bien à tort, attendu qu'il n'y allait pas de main morte quand il s'agissait de faire passer les gens, et par milliers, de vie à trépas, — si le roi Dagobert, dis-je, avait été encore vivant sous Louis XIV, il n'aurait pu écouter sans fureur la spirituelle satire du chasseur des *Fâcheux*, et il aurait prié son royal cousin de lui en livrer l'auteur, pieds et poings liés, pour en disposer à sa guise.

Le sage saint Éloi aurait eu beau lui dire :

— O mon Roi, nous ne sommes plus au VIIe siècle, et ce sont les mœurs d'à présent...

Le roi Dagobert aurait répondu en grinçant des dents :

— Ce grimaud est le dernier des misérables, et il convient de le supprimer illico !

— Mais, Sire !...

— Il n'y a pas de mais !... Sans doute, et je l'accorde volontiers, ce Molière a raison de faire dire à son fâcheux :

Dieu préserve, en chassant, toute sage personne
D'un porteur de huchet qui mal à propos sonne,

car un chasseur qui donne mal à propos du cor dans une chasse est digne des plus grands supplices ; mais ce Molière se rend coupable d'un crime de lèse-majesté en se moquant des chasseurs en général et même des porteurs de huchet, car sans les chasseurs et surtout sans les sonneurs de huchets, de cornets, de grand cor, de trompe à deux ou à six tours, je serais aujourd'hui, moi le roi Dagobert, moi le Nemrod mérovingien et chevelu, moi enfin le chasseur sans pareil, je serais, mon brave Éloi, absolument ignoré du monde entier, et plus anéanti dans les royales poussières de Saint-Denis qu'un grain de sable au fond de l'océan. Donc, en raillant les chasseurs qui seuls perpétuent mes exploits et mon nom dans la mémoire des fils des Francs, Molière insulte mes infatigables amis et moi-même ; donc Molière mérite la mort.





— O mon Roi !

— Non, non ! Qu'on l'attache, non par sa perruque, mais par ses propres cheveux, à la queue de divers chevaux, et fouette cocher.

— Sire, encore un mot ?

— Parle.

— Réfléchissez, Sire, avant d'en arriver à cette extrémité regrettable. Écoutez les avis désintéressés de



votre orfèvre, de votre ministre, de votre ami. Vous ne vous en êtes jamais mal trouvé, je pense.

— Non, ça, c'est vrai.



— Eh bien, épargnez Molière. C'est un homme d'esprit et de bon sens. Vous fûtes jadis un amateur fin de beaux émaux, de joailleries pleines d'art, de monnaies bien frappées. Molière est une intelligence superbe, un artiste de grand goût, un homme marqué au bon coin. Laissez-le vivre.

— Allons, je t'accorde cela; Molière vivra et moi aussi, longtemps encore, en dépit de sa boutade contre la chasse et les chasseurs.

*
* *

Deux siècles plus tard, la conversation entre le roi Dagobert et son fidèle orfèvre et maître des monnaies aurait pu prendre une tournure différente, et saint Éloi aurait pu invoquer de bien autres arguments.



En effet, au XVIIIe siècle, les antiques paroles comiques relatives à Dagobert que des générations de chasseurs et de piqueurs avaient adaptées, pour se les bien graver dans la mémoire, aux *mots* ou sons primitifs d'un certain air de chasse, avaient été considérablement revues et surtout augmentées.

Aux premiers couplets, brodés sur les paroles du moyen-âge, s'étaient ajoutés, de siècle en siècle, des couplets composés sans doute après boire, à la fin des franches lippées des jours de chasse. Et le refrain de chasse était devenu, petit à petit, une interminable complainte.

L'époque moderne elle-même n'est pas restée en arrière. Elle a apporté sa part poétique à ce monument grotesque.



Voici quelques couplets de la chanson :

C'est le roi Dagobert
Qui met sa culotte à l'envers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi,
Votre Majesté
Est mal culottée.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Je vais la remettre à l'endroit.»



Le bon roi Dagobert
Faisait peu sa barbe en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi,
Il faut du savon
Pour votre menton.
— C'est vrai, lui dit le roi,
As-tu deux sous? prête-les-moi. »

Le roi faisait des vers,
Mais il les faisait de travers :
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi,
Laissez les oisons
Faire des chansons.
— C'est vrai, lui dit le roi,
C'est toi qui les feras pour moi. »

Le bon roi Dagobert
Chassait dans les plaines d'Anvers :
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi,
Votre Majesté
Est bien essoufflée.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Un lapin courait après moi. »

Le bon roi Dagobert
Allait à la chasse au pivert :
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi,
La chasse aux coucous
Vaudrait mieux pour vous.
— Eh bien ! lui dit le roi,
Je vais tirer, prends garde à toi. »

Le bon roi Dagobert
Avait un grand sabre de fer ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi,
Votre Majesté
Pourrait se blesser.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Qu'on me donne un sabre de bois. »

Le bon roi Dagobert
Se battait à tort à travers ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi,
Votre Majesté
Se fera tuer.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Mets-toi bien vite devant moi. »

Le bon roi Dagobert
Voulait s'embarquer sur la mer ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi,
Votre Majesté
Se fera noyer.
— C'est vrai, lui dit le roi,
On pourra crier : Le roi boit ! »

Après la campagne de Russie et le retour précipité de Napoléon Ier, on chanta :

Le Roi faisait la guerre,
Mais il la faisait en hiver ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi,
Votre Majesté
Se fera geler.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Je m'en vais retourner chez moi ! »

Mais c'est le XVIIIe siècle qui a le plus contribué à l'accroissement de la légende cynégétique du bon roi Dagobert.

Aussi, au XVIIIe siècle, si, revenu de nouveau à la vie, le roi Dagobert avait pris encore une fois le parti des chasseurs qui font vivre son nom, le brave saint Éloi lui aurait répondu :

— La chanson populaire que vous savez, Sire, proclame, — à côté de cent sottises qu'une connaissance plus approfondie de l'Histoire aura bien de la peine à détruire dans l'esprit de la foule, — ces deux vérités exactes : la première, que vous fûtes un grand et intrépide chasseur ; la seconde, que vous écoutiez assez docilement les avis de votre Éloi, tout en les recevant d'abord avec quelque ironie.

— C'est vrai, Éloi, et puis?

— Eh bien, Sire, à mon avis, ne prenez pas aussi haut la défense des chasseurs et de leur chanson...

— Et pourquoi cela?

— Pour deux raisons. D'abord cette chanson, si la Reine l'examine de près, vous attirera quelques désagréments dans votre ménage ; nous en reparlerons tout à l'heure. En second lieu, si vos réclamations forcent l'Histoire à examiner, de près aussi, ce que la chanson rapporte de vous, la partie ignorante de la nation

française apprendra enfin, à votre dam, qu'au lieu d'être le bon roi conciliant et goguenard qu'elle connaît, vous n'avez été qu'un barbare vaniteux ajoutant les brillants vices romains aux sauvages mœurs d'un Franc ; que vous étiez un chasseur farouche, c'est vrai, mais aussi un débauché terrible, un ivrogne et un abominable bourreau, digne petit-fils de ces monstres qui s'appelaient Chilpéric et Frédégonde.

— Eh ! eh ! saint Éloi, vous allez un peu loin !

— Vous savez bien que non, Sire ! Croyez-moi, les peuples de France vous soupçonnent bien de quelque insensibilité, puisque la chanson dit que vous m'envoyâtes noyer, moi votre vieil ami, avec vos chiens couverts de gale ; mais ils ignorent que, froidement, après avoir offert l'hospitalité en Bavière à dix mille Bulgares chassés par les Avares, vous les avait fait égorger en une seule nuit, parce qu'ils vous gênaient et que vous n'en saviez que faire...



— Nécessité politique, saint Éloi !

— Soit. La chanson ne dit pas non plus que vous êtes mort à trente-six ans à peine, de la suite de vos excès de toute sorte. Vous vous piquiez de lettres étrangères, comme votre grand-père Chilpéric...

— Et de théologie aussi, mon cher saint Éloi ; mais ce que la chanson a tort de ne pas mentionner, ce sont mes fondations pieuses... ou plutôt celles que vous faisiez avec mes libéralités. Enfin, j'ai honoré en votre personne un grand artiste et je l'ai mis à même, ce qui est plus rare, de se livrer à la réalisation de ses rêves, en lui confiant des métaux et des pierreries.

— C'est vrai, Sire, et je ne vous ai pas volé d'un liard.

— Non, au contraire. Avec les matières précieuses qu'un autre



orfèvre me demandait pour fabriquer un siège royal, vous, vous m'en avez fabriqué deux, et d'une élégante magnificence.

— Sire...

— Aussi votre probité et votre désintéressement joints à votre talent m'ont fait vous choisir pour mon conseiller, mon ministre, mon orfèvre, mon monétaire et mon ami.

— Je vous aimais, Sire, en dépit de vos faiblesses, de vos fautes, de vos crimes.

— Je le savais bien. Aussi, je vous écoutais avec soumission, et la chanson le dit.

— En cela, elle ne ment pas.

*
* *

— Alors, si elle ne ment pas, cette chanson, pourquoi disiez-vous tout à l'heure, mon frère Éloi, qu'elle pourrait apporter quelques troubles dans mon ménage.

— Certainement, Sire, si la Reine en avait connaissance...



— La Reine? Quelle Reine, Éloi! Ou plutôt laquelle? Car,

comme vous le savez, j'eus trois femmes, toutes trois légitimes, en même temps. Enfin de quelle Reine parlez-vous? Est-ce de Gomatrude, de Manthilde, ou de Raguetrude?

— De celle que vous voudrez, ô mon Roi! Croyez-vous qu'elle serait satisfaite d'apprendre ce que vous en révélez, d'après la chanson de ces mêmes chasseurs qui ont tout votre cœur à présent.

— Bah? Et qu'est-ce que chantent ces chasseurs? Je ne me le rappelle plus.

— Hélas! Sire, ils chantent :

Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi,
Vous avez la peau
Plus noir' qu'un corbeau.
Bah! bah! lui dit le roi,
La Reine l'a plus noir' que moi. »

— Ah! ça, ce n'est pas galant, j'en conviens; mais je n'ai jamais fait cet aveu. Ces chasseurs sont des imposteurs dangereux, et ils me feraient avoir des querelles dans mes ménages. Je ne les défends plus : ils sont très coupables. Qu'on les attache par les cheveux à la queue de divers chevaux.....



— Sire, c'est inutile, ils sont morts.

— Vraiment il est affreux de voir ainsi travestir l'Histoire.

— Chut, ô mon Roi, et pour tout au monde n'en appelez pas à l'Histoire. Il ne serait pas bon pour vous, encore une fois, de réveiller ce chat qui dort. Il a des griffes.

— Et vous me les faites sentir diablement.

— Chut encore, Sire ! — Ne parlez pas de diables, car ils vous connaissent bien...

— Moi? moi qui ai achevé et doté la basilique de Saint-Denis !



— Justement, à Saint-Denis même.

— Où est mon fauteuil de bronze, dans le Trésor !

— A Saint-Denis même, Sire, bien des siècles avant cette absurde chanson de chasseurs qui a si étrangement déguisé votre histoire véritable, un sculpteur qui n'aimait pas la musique, assurément, mais qui se souvenait sans doute de vos... peccadilles..., a sculpté un bas-relief où vous êtes représenté réclamé par des diables auxquels vous échappez à grand'peine...

— Ah ! le misérable ! Qu'on l'attache par les cheveux à la queue...

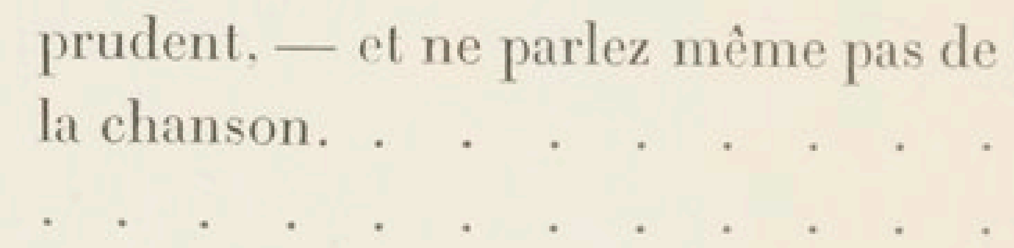
— Et fouette cocher ! Sire. Mais il est trop tard. — Et d'ailleurs les chroniques existent et elles relatent ce qui a donné lieu à cette œuvre d'art. C'est la vision d'un ermite. Cet ermite habitait près de Stromboli. La bouche du volcan était regardée comme l'entrée de l'enfer. Or, une nuit, cet ermite vous vit, vous, bon Roi Dagobert, passer dans une barque emportée par des diables. Vous alliez être englouti dans les flammes, lorsque survinrent trois saints pour lesquels vous aviez une dévotion particulière et qui vous délivrèrent.



— Oh ! soient remerciés saint Maurice, saint Martin et saint Denis !

— Sans doute. Mais reconnaissez, Sire, que l'on ne vous croyait

guère digne du Paradis au moment de votre mort, et c'est pourquoi, loin d'invoquer l'Histoire, gardez le silence, si vous êtes prudent, — et ne parlez même pas de la chanson. . . . .
. . . .





* * *

Nous qui ne sommes pas les amis de ce Dagobert si mal connu; nous que sa chanson éclatante trouble, en automne, dans les bois, et au printemps, par les jours de carnaval, dans la ville, nous n'avons pas l'indulgence de l'honnête saint Éloi, et nous avons cru devoir mettre en parallèle l'histoire et la chanson de cet homme qui fut l'un des fléaux couronnés sous lesquels gémirent nos pauvres aïeux.

L'Ogre



Je tiens l'histoire suivante d'un homme fort aimable, mais arracheur de dents de son état, je dois l'avouer, ce qui vous laisse, ô lecteurs, toute liberté de penser ce que vous voudrez de la véracité du narrateur et de la vraisemblance de certains faits contenus dans son récit.

Un soir de 1870, peu après l'investissement complet de Paris, me disait ce... consolateur de l'humanité souffrante, je vis arriver chez moi une brave femme de mon quartier qui me supplia de la suivre immédiatement, afin de donner les secours de mon art à quelqu'un de dangereusement malade.

Le mot me donnait à réfléchir. Mon art? Sans doute on peut se faire arracher une dent, même pendant un siège, cela est certain, et de plus, en y réfléchissant, on arrive de trouver logique l'idée de diminuer le nombre de ses dents au moment où diminue aussi ce qui les nécessite. Pourtant, un instant après, je fus convaincu que la bonne femme, trompée par un léger subterfuge de ma façon, et lisant sur une plaque de cuivre à ma porte les deux lettres D. M.

qui signifiaient Dentiste Mécanicien, avait cru y lire Dentiste Médecin. De là sa visite et son appel à mon art !

L'humanité me faisait un devoir de ne pas détruire son erreur, car, si je ne suis pas médecin, je sais assez bien conseiller et soigner les malades. Aussi je suivis la bonne femme sans retard.

En route, elle m'informa qu'elle tenait un hôtel garni dans les environs et que c'était dans un cabinet de cet hôtel que j'allais trouver la personne en question.

— Mais j'ai peur que vous n'arriviez trop tard, fit-elle avec une réelle bonté. Voilà bien des mois que je n'ai vu la couleur de son argent, à ce pauvre homme, et je crois bien qu'il n'a pas mangé son saoul depuis des mois plus nombreux encore. Je ne veux pas le tourmenter. Tout le monde souffre à présent. Ce n'est donc pas le moment de montrer les dents.

Je pensais en moi-même que la brave femme émettait sans s'en douter, hélas ! une opinion qui m'allait au cœur, car on ne me montrait guère les dents, en effet, depuis pas mal de semaines.

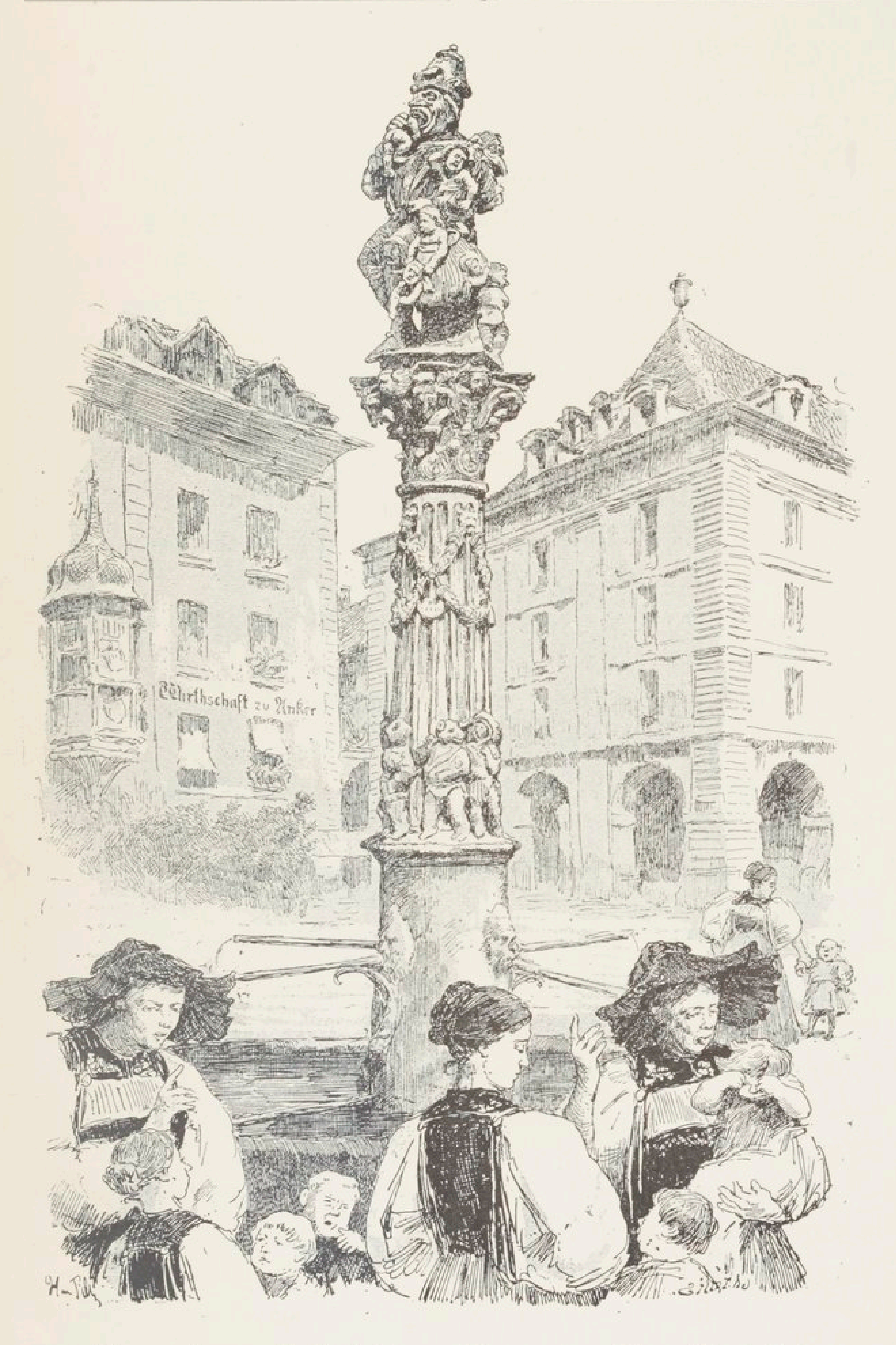
Enfin nous arrivons à l'hôtel. Précédé de la loquace propriétaire, je grimpe beaucoup d'étages et enfile de nombreux corridors, et nous voilà devant le *numéro* du malade.

L'hôtelière frappe, refrappe. Point de réponse. La clef était à la porte. On ouvre. Un grand silence dans le cabinet. Nous nous approchons du lit. Hélas !

La bonne femme avait conjecturé avec justesse : Le secours arrivait trop tard.

Le malade avait cessé de vivre.

Un regard promené dans la chambre me révéla l'affreuse misère du défunt. A part les objets nécessaires et qui faisaient partie du mobilier, il n'y avait rien, linge ou vêtements de rechange, qui indiquât que l'infortuné eût jamais possédé quelque chose à lui. Il n'y avait même pas de chaussures, chose étrange, souliers, espadrilles ou chaussons, sur le parquet.



— Tiens, c'est vrai, dit la bonne femme à qui j'en faisais l'obser-

vation; il avait pourtant une paire de bottes ! Où diable sont-elles ? Oh ! Elles étaient assez grosses pour n'avoir pu disparaître dans un trou. Il a dû les vendre, voyez-vous, monsieur, et rentrer ici les pieds nus. Je ne sais pas ce qu'il faisait, cet homme-là. Il allait travailler dans les bois, à ce qu'il disait, et le soir il revenait, et il lisait toute la nuit, ou du moins il en avait bien l'air, car une chandelle lui durait à peine une nuit. Il lui en fallait toujours de nouvelles, et même ça me coûtait assez cher. Enfin, le voilà mort. C'est fini. Il n'en usera plus.

— Oui, ma bonne dame, et il n'y a plus pour vous qu'à aller faire votre déclaration et à attendre le médecin des morts.

Et je la quittai sur ces mots.

Le lendemain, l'hôtelière revint à la maison et m'apporta quelques feuillets manuscrits trouvés par elle sur une chaise, sous l'unique vêtement du mort de la veille.

— Lisez-moi ça, je vous prie, monsieur, car, c'est ennuyeux de le dire à mon âge, mais je n'ai pas été à l'école. Lisez, c'est peut-être un testament.

Or voici, continua le... réparateur de la mâchoire humaine, ce que contenait le mince manuscrit du mort :

« Qu'on n'accuse personne de ma mort : c'est à l'inanition que je succombe. Je n'ai pas eu la présence d'esprit de franc-filer au bon moment et ces quelques dernières semaines d'abstinence ont suffi pour m'amener à l'état où je suis en écrivant ces lignes. On comprendra sans peine que les privations, que d'autres supportent et supporteront vaillamment encore, m'aient si vite réduit à l'agonie, quand on saura que je suis (j'avoue enfin ce triste secret) un ogre, le dernier survivant de ces ogres dont la légende et même un peu l'histoire racontent l'appétit formidable et surtout... cannibalesque. Dieu soit loué, je n'ai pas à me reprocher d'avoir mangé des petits enfants comme mes ancêtres l'ont fait, à ce que disent les Contes, mais pour vivre, pour satisfaire aux demandes impérieuses et incessantes d'un estomac farouche, légué par une déplorable

hérédité, j'ai mangé de tout; j'ai ingéré et digéré, en même temps que les comestibles français ou exotiques, des choses dont la description ferait frémir d'horreur. Parmi les plus honnêtes, je citerai pourtant les *natures mortes*, extrêmement mortes, hélas! que les peintres de ce genre de sujets laissent « à la pose » pendant des semaines entières, tandis qu'ils sont à boire des bocks dans les cafés. Après l'ouverture du Salon, je parcourais les ateliers de ces messieurs et j'emportais les poissons, les lièvres, les faisans et les crustacés dont le *ton* avait par trop changé. Enfin, avec cela et les morceaux que les halles me fournissaient soir et matin pour quelques sous, j'arrivais à « boulotter. » Je ne mangeais pas à ma faim, mais je vivais et j'étais quelques heures tranquille. Et pourtant, la nuit, que de fois, avec la sensualité d'un Cosaque, que de fois j'ai dévoré la chandelle de mon honnête hôtesse.

« Mais le siège est pour moi le dernier coup. Il n'y a plus à manger suffisamment pour un pauvre homme de mon espèce, à Paris.

« J'ai tout tenté. Je suis vaincu. J'ai faim et je meurs.

« Et tout à l'heure encore, hélas! j'essaierai d'un aliment suprême qui, s'il ne m'étouffe pas sur-le-champ, apaisera peut-être pour un instant mon féroce appétit.

« Je veux parler de mes bottes fées, léguées d'ogre en fils depuis des siècles, de mes chères bottes de sept lieues, si précieusement conservées par mes aïeux et par moi.

« Car le Chat-botté et le Petit Poucet les ont en vain dérobées jadis à mes ancêtres.

« Le Chat-botté, qui, lorsqu'il fut devenu riche, ne courait plus après les souris que pour se divertir, dit M. Perrault, les ayant laissées traîner un jour et le marquis de Carabas les ayant fait jeter aux ordures, nos bottes volées furent retrouvées un matin par d'autres ogres, les parents et les amis de ma famille.

« Car les ogres de jadis, je le dis avec orgueil, avaient beaucoup d'amis et étaient fort aimés des leurs; et la preuve, c'est que le Chat-botté et le Petit Poucet trouvent toujours les ogres en train

de préparer quelque beau repas pour leurs camarades. C'est écrit.

« Oh ! la chair fraîche ! ! !

« Mais c'est assez parler de moi, parlons un peu de ces admirables aïeux dont, je le confesse, si l'estomac était insondable, l'intelligence paraît avoir été fort mince.

« En effet, se changer en souris, à la demande d'un chat, c'est révoltant de naïveté !

« Il est vrai qu'ils avaient pour les excuser l'exemple de personnages considérables, un peu ogres aussi de toutes les façons, qui se sont laissé duper et vaincre par des ennemis petits et rusés : on se rappelle Polyphème et Ulysse, Goliath et David.

« Hélas ! notre grand ancêtre à tous, le premier mangeur d'enfants irréfléchi dont fasse mention l'histoire mythologique, nous avait tracé la route des déceptions.

« Saturne, puisqu'il faut l'appeler par son nom, avalait gloutonnement, avec satisfaction, des cailloux recouverts de langes que son épouse Rhéa lui présentait comme sa propre progéniture, et il a sans doute transmis son manque d'esprit et de tact à tous ses descendants.

« Le brave Hercule lui-même, dans les comédies grecques, est traité sans cesse d'ogre insatiable et légèrement imbécile. Mais pourquoi plonger plus avant dans ma généalogie. Qu'il me suffise de dire que, comme ogre mangeur d'enfants, je repousse absolument et avec mépris cet Hérode qui tuait les innocents, non pour se nourrir, mais par un lâche calcul de féroce politique.

« D'où vient notre beau nom terriblement sonore, et dont je suis fier encore sur ce grabat ? Voilà ce que beaucoup se demandent. Les uns le font venir de Og, le gigantesque et cruel roi de Basan dont parle la Bible ; un être magnifique dont le corps couvrait sept arpents de terrain. Il eut, dit-on, la chance d'échapper au déluge en s'étalant la nuit sur le toit de l'arche. Mais, hélas ! nul n'évite son sort, et plus tard il fut tué par les soldats de Moïse. D'autres érudits affirment que notre nom nous a été donné au v[e] siècle de

l'ère chrétienne, à la suite de l'invasion formidable, dans la Germanie et jusqu'en Gaule, de sauvages dévastateurs appelés les *Oïgours,* avec lesquels marchaient les Hongrois, ou, comme on les a longtemps nommés, les Hongres.

« Oïgours, Hongres, Ogres, telle serait la gradation.



« Ces barbares étrangers, impitoyables, voraces, tuant tout, les enfants et les femmes, ces mangeurs de chair crue, ces buveurs de sang dans le crâne de leurs ennemis, laissèrent partout de leur passage une trace ineffaçable. L'épouvante qu'ils inspirèrent se perpétua proverbialement; et bien longtemps, des siècles après leur retraite, les mères faisaient encore taire leurs enfants criards en les

menaçant de les faire dévorer par l'Hongre ou l'Ogre ! M. Perrault, de l'Académie française, ne les a donc pas crées, il a ramassé le nom dans les contes de nourrice pour l'insérer dans les siens, et les ogres et leur réputation ont été ressuscités pour la plus grande terreur des petits enfants.

« Pour moi, je le répète, si j'ai soutenu la réputation de mes aïeux, c'est seulement à la manière de Gargantua et de Pantagruel. Il peut m'être beaucoup pardonné, parce que si j'ai beaucoup mangé, ce n'est pas de la chair fraîche et encore moins celle des petits enfants. J'ai croqué de nombreux marmots, mais métaphoriquement.

« Mais je m'arrête. La force m'abandonne comme elle abandonna Ferragus, le géant qui avait six coudées de hauteur, quand il fut occis par Roland. Mon Roland à moi, c'est la faim. Mais il fallait, en vérité, que la plus grosse ville du monde fût en péril pour que la mort atteignît le dernier des gros mangeurs de l'univers.

« Maintenant, tout est dit. L'heure est venue, sur le radeau de la Méduse où je m'éteins, de procéder au repas qui doit ou me permettre d'attendre, ou me tuer sur-le-champ.

« Je vais manger mes bottes de sept lieues ! »

. . . .

Ici s'arrêtait la confession du dernier des ogres.

Je rendis le manuscrit à la bonne femme, qui n'en revenait pas de cette révélation, et elle s'en alla, en hochant la tête, après m'avoir remercié.

L'invincible Malbrouck



Nous ne voudrions pas contrister les amateurs, collectionneurs et prôneurs des produits de l'ancienne imagerie populaire, parmi lesquels nous avons de bons amis.

Pourtant nous croyons de notre devoir de leur démontrer une fois de plus, en usant de la vieille métaphore du fleuve bourbeux qui roule quelques paillettes d'or mêlées à ses graviers et à ses vases, que l'imagerie populaire d'autrefois, si elle a servi de véhicule, de temps à autre, à de rares bonnes vérités et fourni parfois d'utiles renseignements, en revanche elle a surtout contribué à propager de fausses notions et des erreurs de toute sorte, historiques, religieuses, scientifiques, littéraires, orthographiques. Elle a surtout perpétué, comme les almanachs, des superstitions, des préjugés, des routines, des anachronismes de costumes et de décors. Enfin, elle a puissamment aidé à pervertir le goût et l'œil dans les classes paysannes en les accoutumant à supporter en paix de terribles assemblages de couleurs criardes et fausses de ton, et à regarder de grossiers dessins comme des œuvres d'artistes.

Pour les curieux instruits, cuirassés de bons principes esthétiques, rien de plus récréant, rien de plus intéressant à voir que l'imagerie de jadis. Sa contemplation est pour eux sans danger.

Mais pour les ignorants, c'est tout autre chose.

La Chanson et le convoi de l'invincible Malbrouck que nous avons sous les yeux en ce moment et qui sort des vieilles imprimeries de Metz va nous servir à prouver ce que nous avançons.

La gravure d'abord :

Dans le costume et dans les armes des personnages qui portent et entourent le prétendu cercueil, rien ne rappelle les armes ou le costume des soldats de la fin du règne de Louis XIV.

On dirait plutôt des gens de guerre du XVI[e] siècle.

Et même cela nous fait songer que Le Roux de Lincy, dans son recueil des chansons historiques de France, donnant comme *moule* de la complainte de Malbrouck la *chanson du convoi du duc de Guise*, il se pourrait bien que la gravure que nous avons sous les yeux soit le vieux bois qui a servi à illustrer le *convoi du duc de Guise*?

En tout cas, si cela est matière à réflexion pour nous, cet anachronisme de costume ne peut qu'induire en erreur les classes populaires.

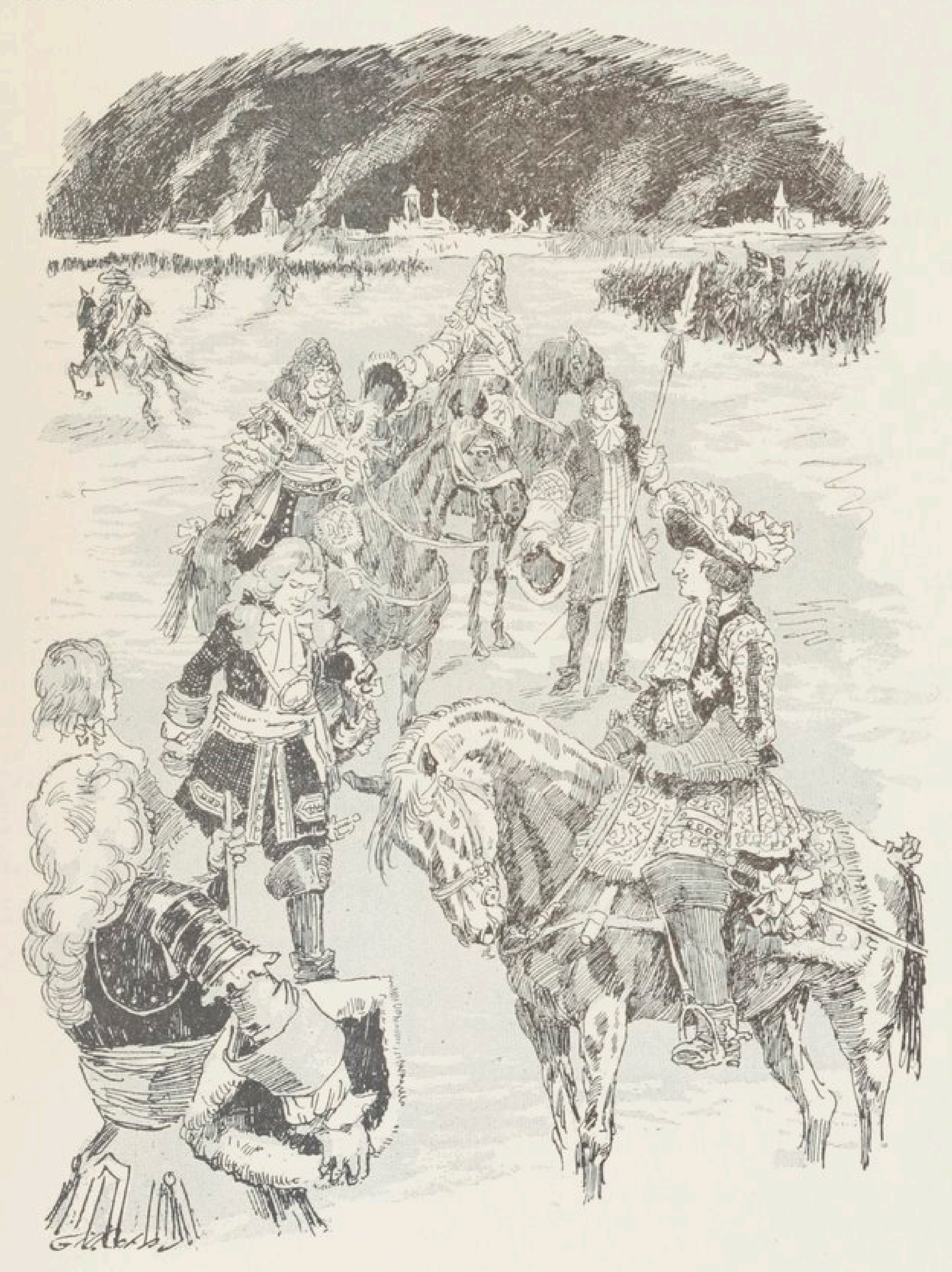
Ensuite, et comme complément historique de la complainte de Malbrouck, où, bien entendu et comme il est d'usage dans les complaintes, il n'est fait allusion à aucun des traits et des actions véritables du héros qu'elles chantent, voici ce que l'imagerie populaire nous dit :

« Le célèbre Malborough naquit en Angleterre en 1650. Ce fut sous le maréchal de Turenne qu'il commença à porter les armes en France. Grand capitaine et négociateur habile, le duc de Malborough fit bien du mal à la royauté de Louis XIV. A Hochstett, à Oudenarde, à Ramillies, il se montra le digne émule de Condé et de Turenne ; son nom faisait la terreur et l'admiration du soldat. Il fut tué à la bataille de Malplaquet, en 1723, à l'âge de soixante-treize ans. »

* * *

Relevons les *légères* erreurs de cette notice.

Oui, John Churchill, qui devint duc de Marlborough, et non Malborough, naquit en Angleterre à Ashe, comté de Devon, en 1650. C'est exact.



Enseigne des gardes à dix-sept ans, il porta effectivement les armes en France, ou plutôt en Flandre, mais pour la France, l'Angleterre étant alors l'alliée de Louis XIV. Turenne le remarqua et le grand roi le félicita.

Il montrait déjà de belles qualités militaires, c'est vrai, mais s'il n'avait pas été très favorisé alors par la favorite de Charles II, la duchesse de Cleveland, et si sa propre sœur Arabella n'avait pas été la favorite du duc d'York, il est probable que son avancement aurait été beaucoup moins rapide qu'il ne le fut. Churchill devint colonel à vingt-deux ans.

Il fut dans la suite grand capitaine et négociateur habile. De plus, grâce à sa propre femme, Sarah Jeanning, qui dominait entièrement la reine Anne et la pétrissait comme une cire molle, il eut la chance inouïe de pouvoir projeter, faire adopter et mener à bonne exécution, presque sans contrôle, les actes politiques qui ruinèrent la royauté de Louis XIV et le pauvre pays de France.

Mais s'il ruinait notre pays, ce grand Anglais ne se contentait de cette seule gloire. Il était thésauriseur comme pas un et insatiablement avide de richesses. Il s'en procurait par tous les moyens. Jeune, il trichait au jeu à la cour de Charles II et se faisait doter par la favorite du roi ; dans l'âge mûr, il puisait à pleines mains dans les indemnités de guerre payées par les vaincus.

Il est malheureusement très exact encore qu'à la bataille de Hochstett ou Hochstadt (que les Anglais ont appelée Blenheim), ainsi qu'aux batailles d'Oudenarde et de Ramillies, il battit les généraux français, en digne élève des grands hommes de notre pays, Condé et Turenne.

Mais s'il gagna, hélas! la bataille de Malplaquet, avec une extrême difficulté d'ailleurs, et au prix de pertes énormes en hommes, artillerie et étendards, il est faux de dire qu'il y ait été tué et qu'il y mourut à l'âge de soixante-treize ans.

En cet endroit de la notice *historique,* il y a un entassement fait comme à plaisir de folles erreurs.

Premièrement, la bataille de Malplaquet fut perdue par nous en 1709 et non en 1723; deuxièmement, le duc de Marlborough n'y fut pas tué.

Troisièmement, enfin, même en admettant qu'il y fût mort, il il n'y serait pas mort à l'âge de soixante-treize ans, attendu qu'il n'en avait alors que cinquante-neuf.

La vérité, c'est que le 8 juin 1716, il fut frappé d'apoplexie en son château de Blenheim, lequel lui avait été donné par la reine Anne, et avait coûté au peuple anglais douze millions et demi. Il y vécut, si cela s'appelle vivre, dans un état d'enfance jusqu'en 1722.

Sa veuve, qui ne monta jamais à la tour du château de Blenheim pour voir venir son page tout de noir habillé, ne mourut que vingt-deux ans après lui!

C'est une longue inconsolabilité?

* * *

Voici maintenant la suite de la notice donnée par l'imagerie populaire.

« Dans cette bataille *, si glorieuse pour les Français, le maréchal de Villars fut blessé au genou, lorsqu'il allait envelopper le duc de Malborough et l'écraser entre les deux ailes de l'armée française. C'est au bivouac de Quesnoy, où se répandit le bruit de la mort de Malborough, qu'un chansonnier badin lui composa cette oraison funèbre. Cette chanson fit fureur à la cour; adoptée par la bourgeoisie de Paris, elle passa successivement de ville en ville, de pays en pays, et se perpétua jusqu'à nos jours. »

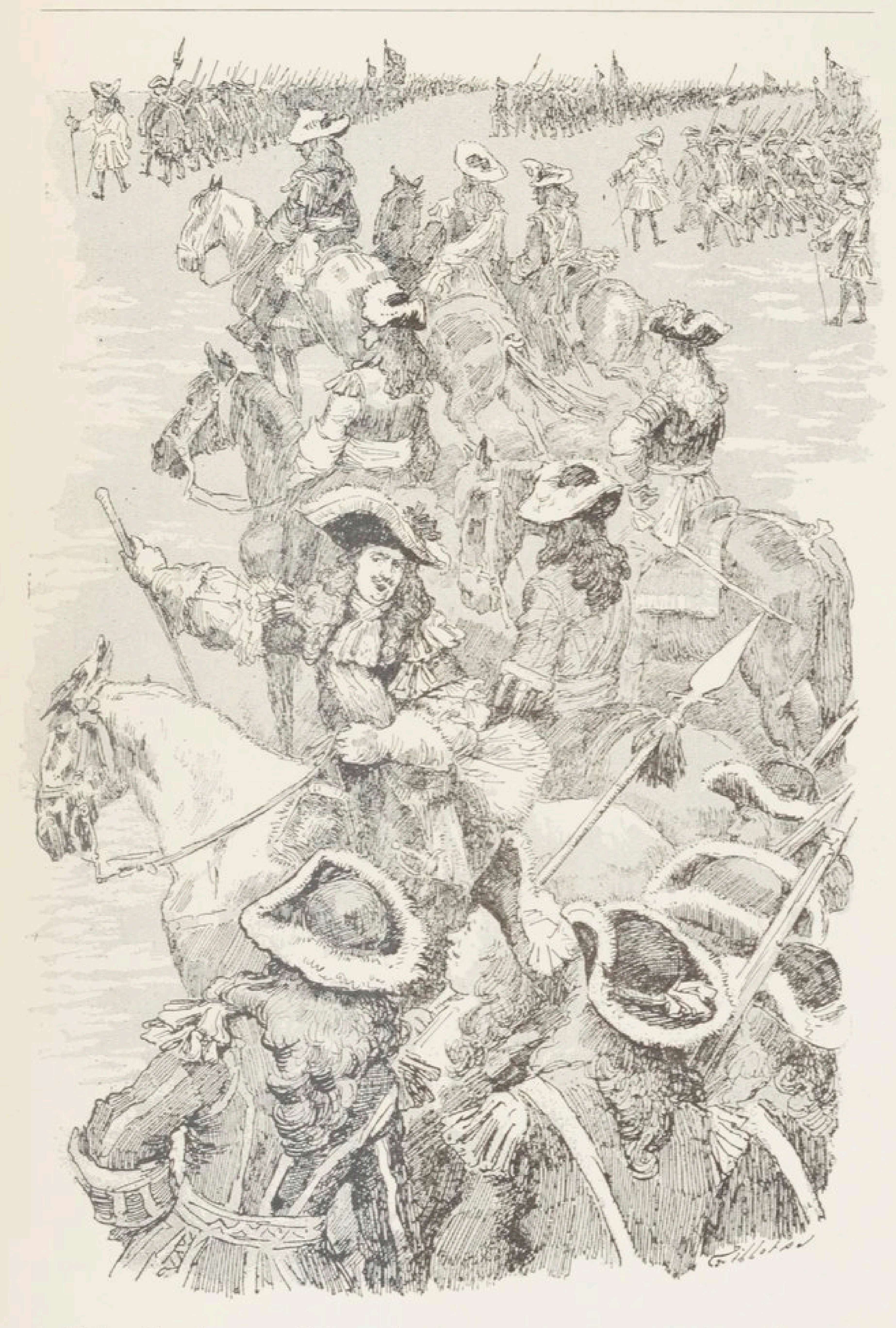
Commentons et rectifions.

Oui, la bataille de Malplaquet fut glorieuse pour la France, et évidemment si Villars n'y avait pas été blessé, ce général, aidé du brave et dévoué Boufflers, aurait sans doute battu l'ennemi complètement.

C'est en effet, de l'avis unanime des historiens, au bivouac du Quesnoy, où l'armée française reprit haleine après Malplaquet, que fut composée par des soldats anonymes la complainte que tout le monde connaît, sur le bruit de la mort de Marlborough.

Elle est d'une haute fantaisie, et, comme nous l'avons dit, ne rappelant en rien les exploits ou le caractère du général anglais, elle pourrait parfaitement s'appliquer à tout autre personnage.

* Malplaquet.



Mais si la chanson fut pendant un temps en vogue dans l'armée, elle ne fit nullement fureur à la cour de Louis XIV, et la bour-

geoisie d'alors l'adopta si peu que, soixante ans à peine après la mort réelle de Marlborough, on ne chantait guère cette complainte que dans les campagnes où l'avaient rapportée les soldats redevenus laboureurs.

Et encore ne la chantait-on plus qu'à cause de son air plaintif et gracieux.

Quant à la bourgeoisie de Paris et des villes, elle l'ignorait parfaitement.

La preuve, c'est que nul n'en savait plus rien, lorsque, par suite d'un hasard tout à fait singulier, Marlborough et sa complainte, celle-ci ressuscitant celui-là, revinrent à la mémoire publique en 1783.

Ce hasard, le voici :

En 1783 — l'année où Montgolfier lançait son premier aérostat, où le chanteur Garat se révélait, l'année où Robespierre, alors avocat obscur à Arras, plaidait dans un procès pour le maintien d'un paratonnerre sur un toit, l'année où Mesmer exploitait le magnétisme animal, où Diderot mourait, où paraissaient les *Confessions* de Jean-Jacques ; en 1783, une *heureuse et simple villageoise,* comme dit le cousin Jacques qui l'a célébré dans un poème, allaitait l'enfant de Marie-Antoinette et de Louis XVI.

Un jour, cette heureuse et simple villageoise, qui portait le nom prédestiné de Mme Poitrine, ou que l'on désignait ainsi à la cour, se

mit à bercer le royal marmot en lui chantant une vieille chanson.

Marie-Antoinette l'entendit. Elle fut charmée par l'air, et les paroles la firent sourire.

Elle interrogea M[me] Poitrine sur cette berceuse bizarre.

M[me] Poitrine lui répondit qu'elle l'avait apprise de sa propre mère et que cela s'appelait *la complainte et le convoi de l'invincible Malbrouck.*

La reine apprit à son tour la chanson et la fredonna.

A l'instant la cour la répéta, bien entendu, avec transport, et la transmit à la ville, où il n'y eut pas jusqu'aux petits Savoyards qui ne la chantassent.

*
* *

C'est alors, et seulement, que la chanson de Malbrouck fit fureur à Paris ; que le nom du héros anglais, absolument oublié par la foule, éclata de nouveau dans toutes les bouches et se grava dans les mémoires, pour jamais cette fois.

Il n'en est plus sorti depuis.

Tout fut « à la Malbrouck » pendant un an et plus, à partir du jour où Mme Poitrine révéla qu'il y avait eu un Malbrouck et une complainte faite sur ce général soixante-quatorze ans auparavant.

Cannes, peignes, chapeaux, chignons, habits, boutons, *ragoûts*, tout était *à la Malbrouck*.

Et nous avons nous-mêmes, à cette heure, pendu à notre muraille un plat à barbe en faïence qui date de cette époque, et au fond duquel on lit ces mots qui témoignent de l'engouement du temps :

AU RAZOÏER

A LA MALBROU

On ne parlait que de Malbrouck. On peignait et on gravait son convoi et sa complainte jusque sur les éventails.

Nicolet jouait *Malbrouck* en pantomime à grand spectacle.



Beffroy de Reigny (le cousin Jacques), auteur d'opuscules humoristiques, d'agréables comédies et de charmants airs, composa, pour répondre au vœu général, un poème en « prose rimée » de quelques centaines de vers qu'il intitula : *Marlborough,* et dédié au Dauphin en maillot.

Il obtint un grand succès qu'il ne méritait pas. Mais ce poème contient du moins pour nous la preuve que ce fut bien la nourrice du Dauphin qui apporta à Paris la complainte oubliée.

Heureuse et simple villageoise,
O toi qui reçus de Louis
La gloire d'allaiter son fils.
. . . .
Aimable enfant! . . . .
L'air qu'a fredonné ta nourrice
Quand tu reposais sur son sein
Fit naître chez moi le caprice
Des vers que t'adresse ma main;
Du Héros que Paris révère
Ma voix consacrera le nom.
Nom fortuné! qui fut, dit-on,
Chanté par ton auguste mère.

Paris était alors réellement fou de Malbrouck ainsi que de sa complainte.

Et c'est ce qui explique pourquoi Beaumarchais faisait chanter Chérubin sur l'air à la mode, dans *Figaro,* quelques mois plus tard. Il était sûr d'avance du succès de cette chanson langoureuse et naïve.

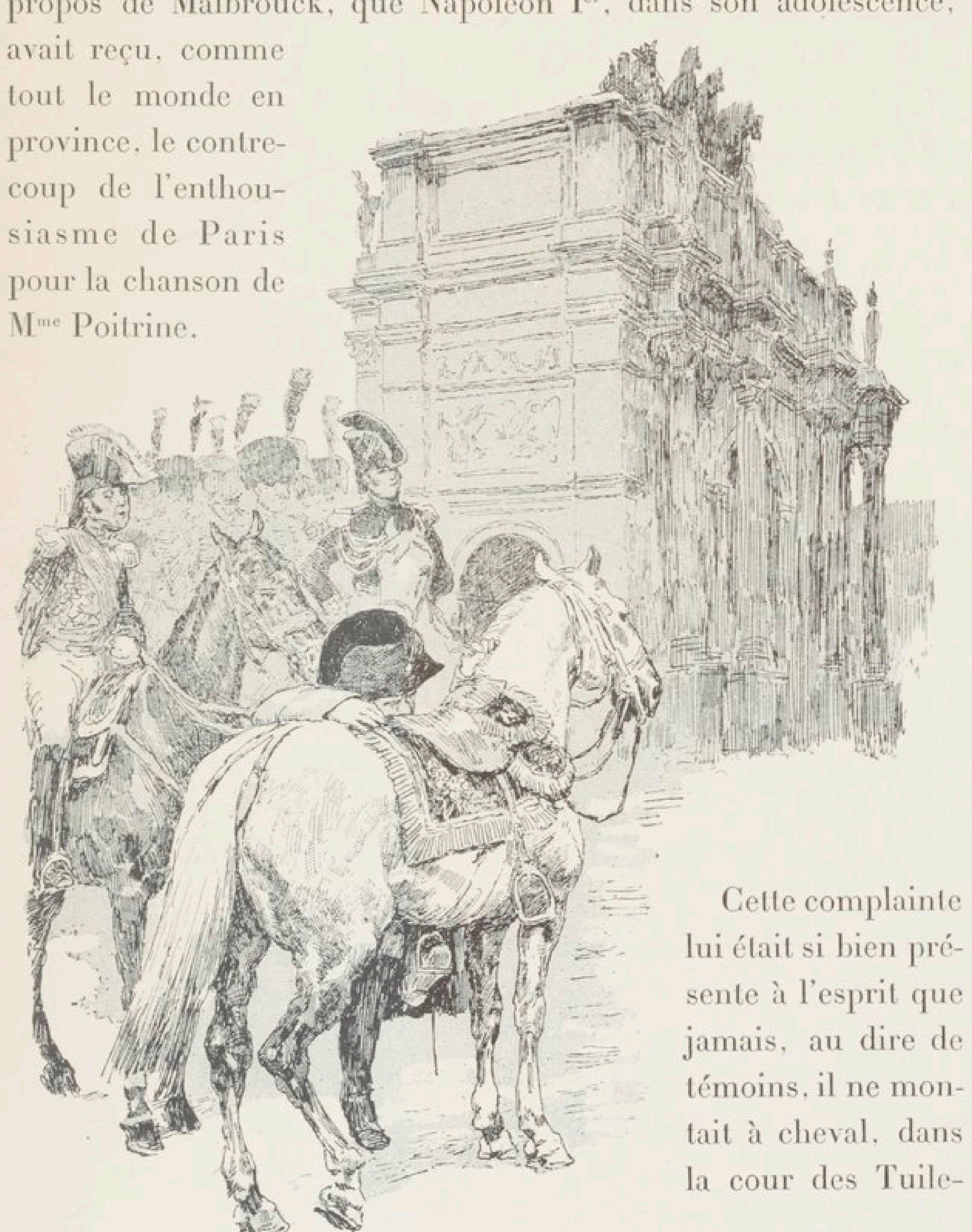
Chose singulière, cet air, doux et berceur dans la complainte, plaintif et passionné dans la romance de Chérubin, peut être terrible et navrant à l'occasion.

Car, nous ne l'apprenons à personne, Victor Hugo a écrit, pour être chantées sur l'air de *Malbrouck,* les funèbres lamentations d'une pièce des *Châtiments,* le *Sacre :*

Dans l'affreux cimetière,
Paris tremble, ô douleur, ô misère !
Dans l'affreux cimetière
Frémit le nénuphar (ter).

*
* *

En écrivant le mot de « Châtiments, » nous nous souvenons, à propos de Malbrouck, que Napoléon Ier, dans son adolescence, avait reçu, comme tout le monde en province, le contre-coup de l'enthousiasme de Paris pour la chanson de Mme Poitrine.



Cette complainte lui était si bien présente à l'esprit que jamais, au dire de témoins, il ne montait à cheval, dans la cour des Tuile-

ries, au moment d'entreprendre quelque campagne, sans entonner à mi-voix :

Malbrouck s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine!

Et même à Sainte-Hélène, le nom du général anglais étant venu dans la conversation, à propos d'une marche, l'Empereur dit à M. de Las Cases, qui a noté le mot :

— Voilà pourtant ce que c'est que le ridicule : il stigmatise tout, jusqu'à la victoire!

Puis il fredonna très bas, après un moment de silence :

Ne sait quand reviendra!

La gloire de Malbrouck n'a peut-être pas été stigmatisée, mais sa mémoire a été bien étrangement travestie par sa complainte en France. Si Napoléon avait retenu seulement quelques couplets de la chanson célèbre, en revanche ses soldats la savaient par cœur et la chantaient partout.

Ils la chantaient tant et si bien, en même temps que la *Marseillaise* et *Cadet Rousselle,* au pied des Pyramides, que les Égyptiens en retinrent à la fin l'air, lequel fut, comme toute nouveauté, colporté très rapidement de lèvre en oreilles par les Musulmans, à d'énormes distances de son point de départ.

M. de Chateaubriand a déclaré avoir entendu l'air de *Malbrouck* en Orient.

Il a même dit, à ce propos, qu'il croyait cette mélodie originaire de la Palestine d'où elle aurait été rapportée en France par les Croisés au moyen-âge.

Mais M. de Chateaubriand a peut-être tout simplement entendu l'air apporté au contraire de France en Orient par les soldats de la République.

C'est une explication à laquelle il n'a pas songé cependant.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à reproduire ici les couplets de la mémorable complainte.

Elle ne dut pas primitivement être aussi longue, et nous soupçonnons fort l'époque où eut lieu sa renaissance, c'est-à-dire 1783, d'avoir ajouté pas mal de strophes — les cinq dernières particulièrement — au texte de Louis XIV.

MORT ET CONVOI DE L'INVINCIBLE MALBROUCK

Malbrouck s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrouck s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra (ter).

Il reviendra z-à Pâques,
Mironton, mironton, mirontaine,
Il reviendra z-à Pâques,
Ou à la Trinité.

La Trinité se passe,
Mironton, mironton, mirontaine,
La Trinité se passe,
Malbrouck ne revient pas.

Madam' monte à sa tour,
Mironton, mironton, mirontaine,
Madam' monte à sa tour,
Si haut qu'ell' peut monter.



Elle aperçoit son page,
Mironton, mironton, mirontaine,
Elle aperçoit son page,
Tout de noir habillé.

Beau page, ah! mon beau page,
Mironton, mironton, mirontaine,
Beau page, ah! mon beau page,
Quell' nouvelle apportez?

Aux nouvell's que j'apporte,
Mironton, mironton, mirontaine,
Aux nouvell's que j'apporte,
Vos beaux yeux vont pleurer.

Quittez vos habits roses,
Mironton, mironton, mirontaine,
Quittez vos habits roses
Et vos satins brochés.

Monsieur d'Malbrouck est mort,
Mironton, mironton, mirontaine,
Monsieur d'Malbrouck est mort,
Est mort et enterré.

J'l'ai vu porter en terre,
Mironton, mironton, mirontaine,
J'l'ai vu porter en terre
Par quatre z-officiers.

L'un portait sa cuirasse,
Mironton, mironton, mirontaine,
L'un portait sa cuirasse,
L'autre son bouclier.

L'un portait son grand sabre,
Mironton, mironton, mirontaine.
L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien.

A l'entour de sa tombe,
Mironton, mironton, mirontaine,
A l'entour de sa tombe,
Romarins l'on planta.

Sur la plus haute branche,
Mironton, mironton, mirontaine,
Sur la plus haute branche
Le rossignol chanta.

On vit voler son âme,
Mironton, mironton, mirontaine,
On vit voler son âme
Au travers des lauriers.

Chacun mit ventre à terre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Chacun mit ventre à terre,
Et puis se releva.

Pour chanter les victoires,
Mironton, mironton, mirontaine,
Pour chanter les victoires
Que Malbrouck remporta.

La cérémoni' faite,
Mironton, mironton, mirontaine,
La cérémoni' faite,
Chacun s'en fut coucher,



Les uns avec leurs femmes,
Mironton, mironton, mirontaine,
Les uns avec leurs femmes,
Et les autres tout seuls.

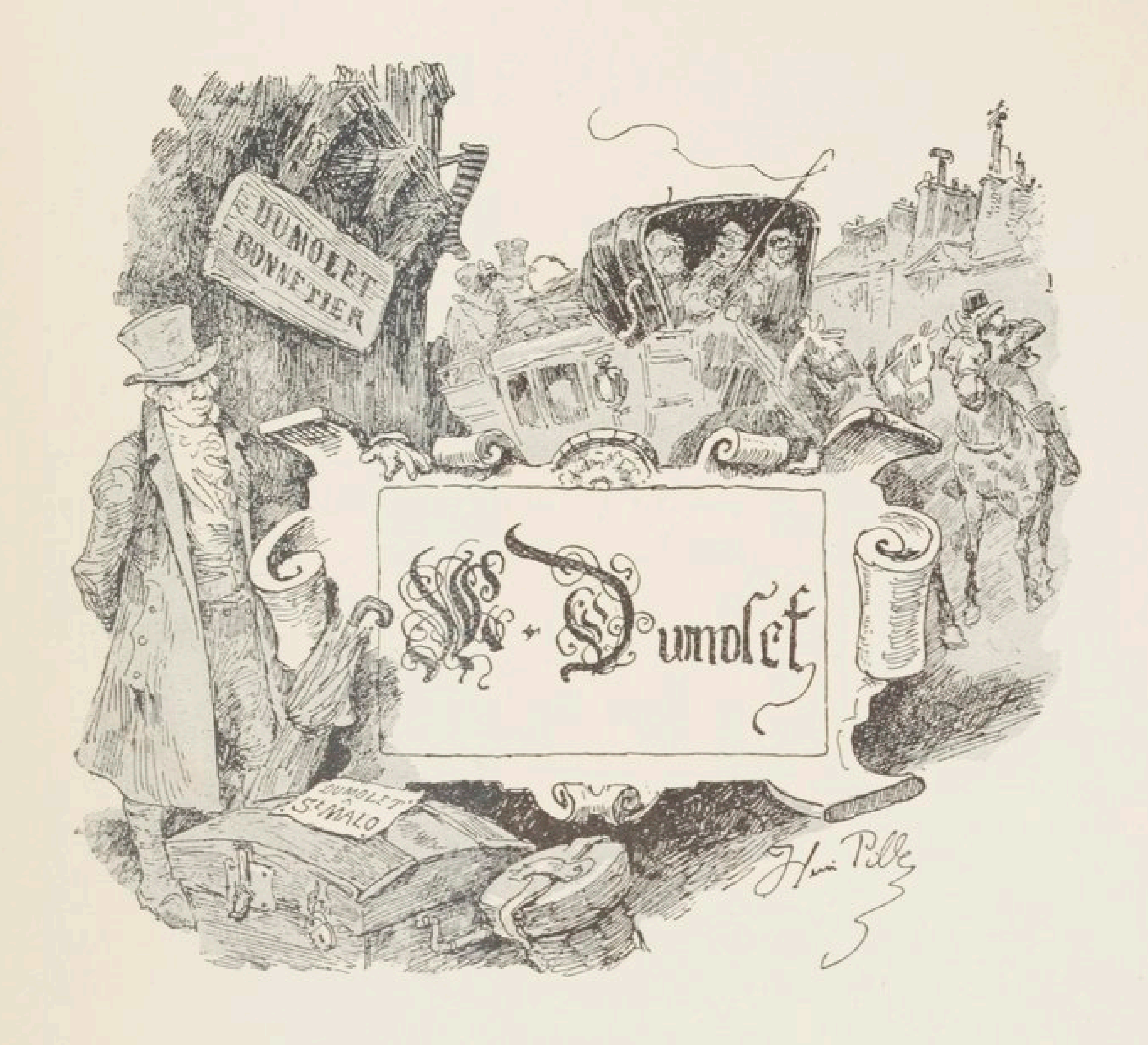
Ce n'est pas qu'il en manque,
Mironton, mironton, mirontaine,
Ce n'est pas qu'il en manque,
Car j'en connais beaucoup.

Des blondes et des brunes,
Mironton, mironton, mirontaine,
Des blondes et des brunes,
Et des châtain's aussi.

J'n'en dis pas davantage,
Mironton, mironton, mirontaine,
J'n'en dis pas davantage,
Car en voilà z-assez.

M. Dumollet

4



Charles-Boniface Dumollet — tels sont les nom et prénoms authentiques de ce célèbre provincial — apparut pour la première fois, au XIXe siècle, sur la scène parisienne, par une chaude soirée d'été, le 8 août 1808.

Il arrivait alors de Saint-Malo, où il était « le plus fort marchand de bas. »

Mais, au XVIIe siècle, il était déjà venu à Paris sous le nom de M. de Pourceaugnac, *gentilhomme Limosin,* et Molière lui servait de cicérone.

En 1808, ce furent Désaugiers et Gentil qui le présentèrent, et fort gaîment, au public.

Le public lui fit un accueil enthousiaste.

Quelques critiques le reconnurent bien, en dépit de son nouveau nom et de son costume moderne, et même ils le dirent ; mais la

foule, qui, en général, sait moins son Molière que les critiques, répondit que cela lui était bien égal et que M. Dumollet, le plus fort marchand de bas de Saint-Malo, lui plaisait infiniment.

— D'autant plus, ajoutait-elle, qu'il vient à nous sous les traits d'un acteur bien aimé, Brunet.

Donc M. Dumollet, simple personnage de comédie, se révéla à Paris en 1808 au théâtre des Variétés Panoramas, dans un vaudeville intitulé : *les Trois Étages* ou l'*Intrigue sur l'escalier.*

Vaudeville amusant, rempli de jeux de mots assez neufs et dans lequel les personnages portent des noms au goût du temps : M. Pathos, poète, par exemple, et M. Grantdeuil, médecin !

Molière eût souri peut-être à ce dernier nom !



Comme M. de Pourceaugnac, M. Dumollet vient à Paris pour y chercher la fiancée qui lui a été promise, et en même temps pour voir la « capitale, » et pour s'y amuser comme il convient au plus fort marchand de bas de

Saint-Malo, c'est-à-dire à un négociant dont la fortune est ronde, attendu que les bas sont toujours très demandés à Saint-Malo, bien que dans cette ville, où les mollets eurent tant à souffrir des crocs des chiens, jadis, leur vogue soit un peu apaisée.

Mais ce pauvre M. Dumollet, à peine débarqué, excite le rire de la foule parce que les cahots de la diligence et les aventures qui lui sont arrivées en en descendant lui ont tourné ses faux mollets sens devant derrière. Il a un torticolis. De plus on lui a volé sa bourse. Enfin, il a failli être écrasé et il meurt de faim.

Il entre en scène en s'écriant :

— « Le diable soit *des vélocifères* et des voleurs! Voilà pourtant le plus fort marchand de bas de Saint-Malo sans sol, ni maille! »

Avant son arrivée, comme dans M. de Pourceaugnac, un complot a été formé pour empêcher M. Dumollet de séjourner à Paris et surtout pour le faire renoncer à ses projets de mariage à n'importe quel prix.

Un concierge, un perruquier, un amoureux et la fiancée de M. Dumollet elle-même sont d'accord pour berner le pauvre homme.

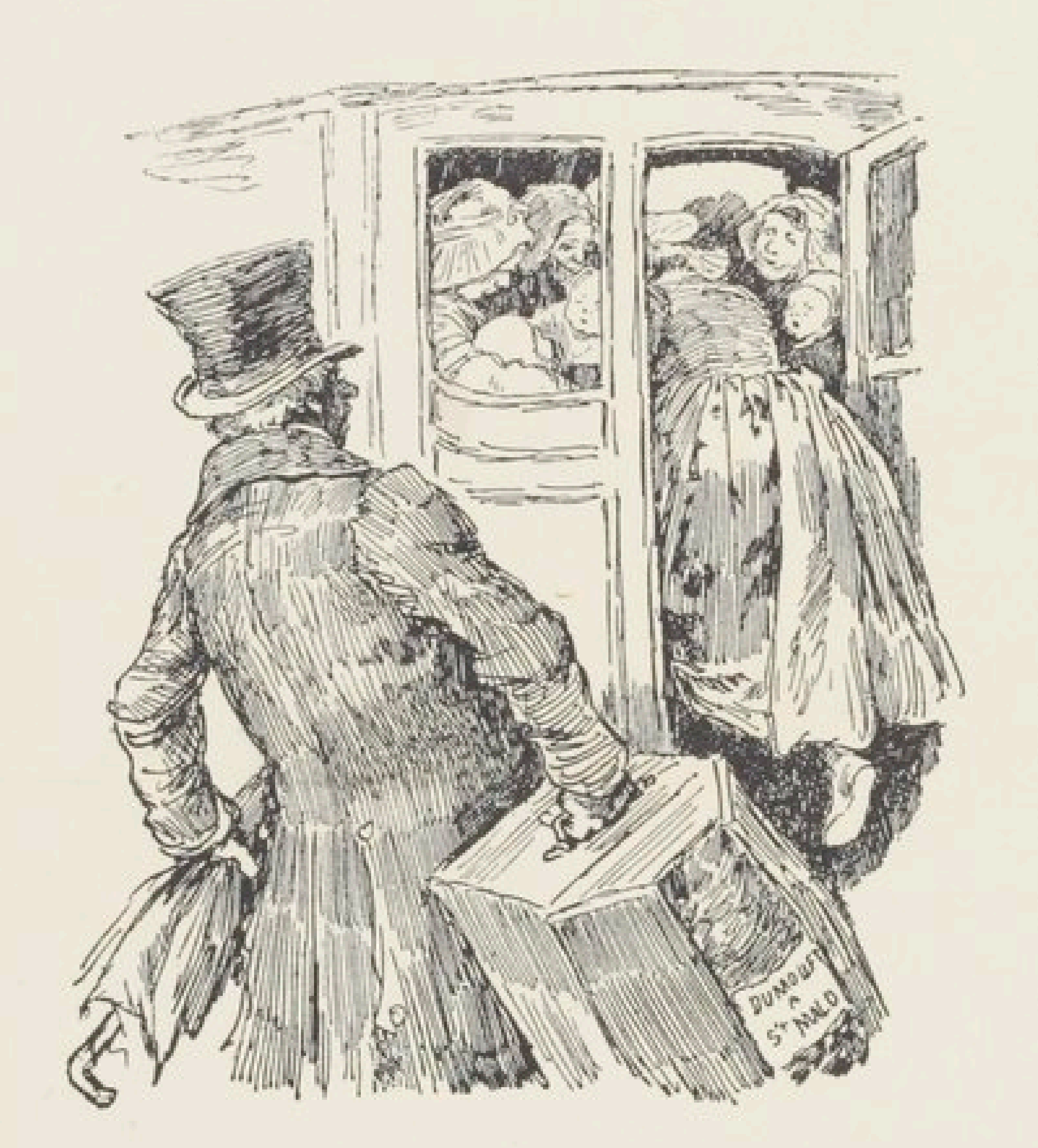
On essaye de l'envoyer à Meulan sans même avoir déjeuné, pour y chercher son futur beau-père; puis on veut le confier aux bons soins de M. Grantdeuil, médecin; il y échappe; mais il commet la généreuse imprudence d'acheter ferme (trois cents écus) une tragédie en vers sans fin de M. Pathos. C'est une générosité intéressée d'ailleurs, car avec la pièce il a acheté le droit de la signer, en cas de succès, et d'apporter sa gloire aux pieds de sa fiancée. La pièce tombe, et M. Dumollet aussi, mais dans une cave. A peine en sort-il qu'il apprend que sa promise est veuve de trois maris, qui, chose curieuse, sont tous morts dans la huitaine de leur mariage.

M. Dumollet est épouvanté et se repent amèrement d'avoir quitté son commerce de bas de Saint-Malo.

Mais ce n'est pas en 1808, dans *les Trois Étages,* qu'il retourne

enfin dans son pays, c'est dans le *Départ pour Saint-Malo*, autre vaudeville sur le même sujet et des mêmes auteurs, joué quelques mois plus tard (succès oblige), que l'on voit M. Dumollet, absolument dégoûté de Paris, de ses pompes, de ses œuvres et de ses demoiselles, faire son paquet pour aller retrouver ses pénates.

Il en a assez de la capitale, où il a été le jouet de tous et de toutes, où même un coup de pistolet, qu'il tire dans un noble but, va atteindre sur un toit un chat qui passe, lequel tombe sur M. Dumollet en l'égratignant.



A la dernière scène, au moment de s'embarquer de nouveau dans une horrible diligence, qu'on aperçoit pleine de nourrices et d'enfants indisposés, M. Dumollet est reconduit par cet ironique refrain inoublié et qui sera peut-être immortel :

Bon voyage,
Cher Dumollet !
A Saint-Malo débarquez sans naufrage !
Bon voyage,
Cher Dumollet !
Et revenez si ce pays vous plaît !

Revenez, lui dit un personnage, d'un ton de bonté :

Si vous venez revoir la capitale,
Méfiez-vous des voleurs, des amis,
Des billets doux, des coups de la cabale,
Des pistolets et des torticolis !

TOUS

Bon voyage,
Cher Dumollet !
etc.

Alors, furieux, M. Dumollet se retourne vers ses persécuteurs et leur jette cet adieu à la face, comme Pourceaugnac :



Allez au diable, et vous et votre ville,
Où j'ai souffert mille et mille tourments !

Puis, s'adressant aux spectateurs :

Il vous serait cependant bien facile
De m'y fixer, messieurs, encor longtemps ;
Pour vous plaire, je suis tout prêt
A rétablir ici mon domicile.
Faites connaître à Dumollet
S'il doit rester ou faire son paquet ?

M. Dumollet resta, et resta même très longtemps à Paris sur les affiches des théâtres.

Les pièces où il paraissait furent jouées de longs mois de suite et reprises souvent.

Enfin, en 1812, le *Mariage de M. Dumollet*, du même auteur, eut encore un succès fort honorable, bien que ce ne fût qu'un succès de regain.

Grâce à la bouffonnerie de ces divers vaudevilles que Désaugiers qualifie lui-même des *Folies* en un acte, grâce à l'esprit original de Brunet, la vogue de M. Dumollet fut extrême. On le dessina. On le peignit. L'imagerie populaire en donna, dit-on, des traits que nous n'avons pu nous procurer. Enfin, et uniquement à cause de M. Dumollet, le souvenir des dangers que jadis on avait courus en arrivant de nuit à Saint-Malo fut ravivé dans la mémoire publique.

Nombre de Parisiens tremblèrent rétrospectivement pour leurs mollets, en se rappelant que les fameux *chiens* de la ville existaient encore, — en petit nombre, il est vrai, — moins de quarante ans avant l'arrivée de M. Dumollet à Paris.

Il est de fait que du XIIe siècle à 1770, — assurent les meilleures autorités, — les bas et même la chair des imprudents qui se hasardaient autour de Saint-Malo, passé dix heures du soir, couraient d'épouvantables périls.

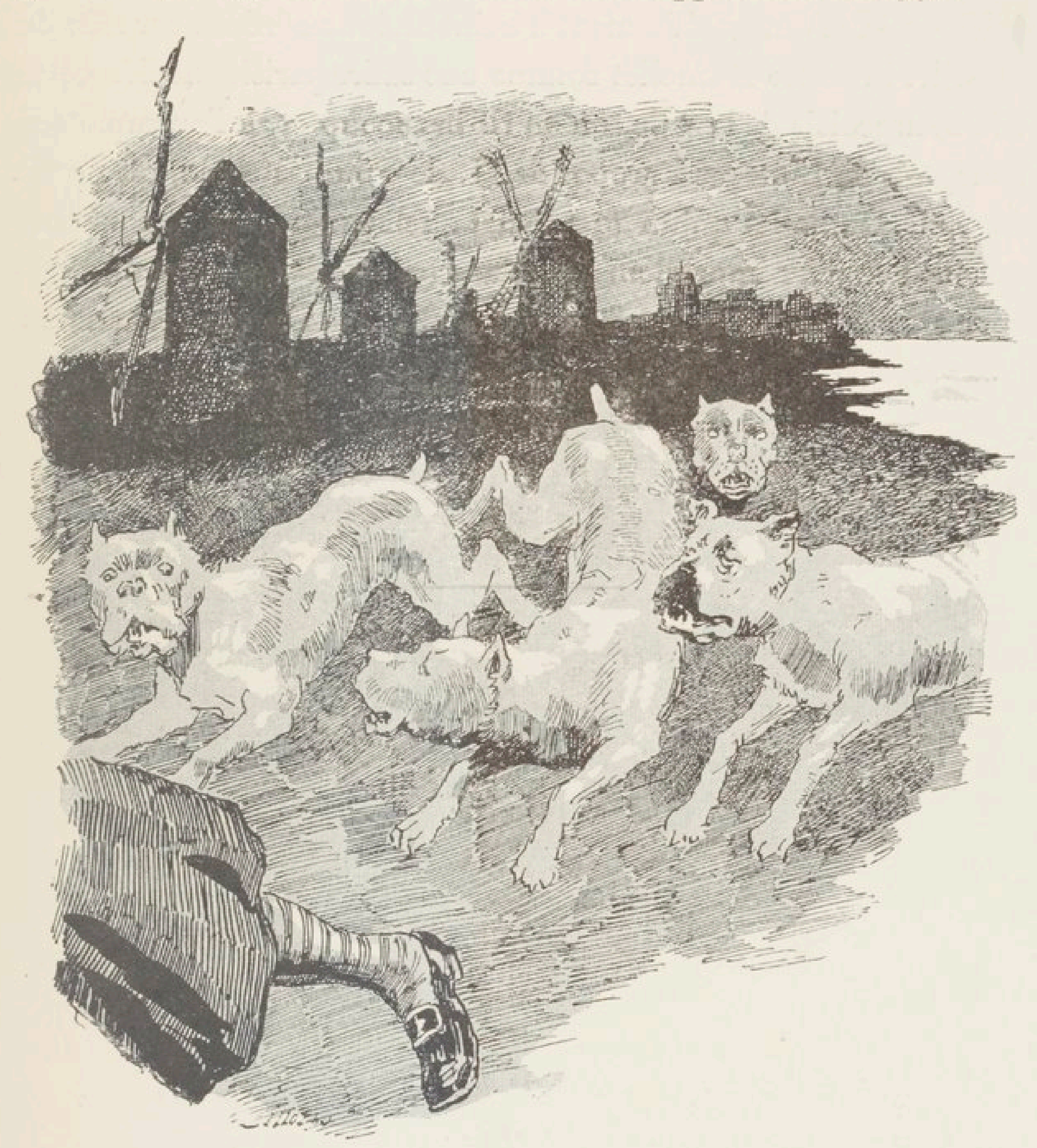
Comme les navires, à sec sur le rivage, pouvaient être dévalisés la nuit dans le port, il avait été établi à leur usage une garde de dogues, pour l'entretien desquels on payait aux portes de la ville un *Droit de Chiennage*.

Ces dogues, parfaitement dressés, étaient renfermés pendant le jour. On les lâchait la nuit, et malheur à qui les rencontrait alors. Ils étaient féroces, et se conduisaient exactement comme les chiens de Jézabel.

Au point du jour, la trompette de cuivre du *chiennetier*, leur gardien et leur nourrisseur, se faisait entendre, et les molosses revenaient docilement au chenil.

L'aventure affreuse, souvent racontée, d'un officier de marine

mis en pièces par ces animaux trop zélés, aventure qui ne paraît pas être apocryphe, motiva, dit-on, leur suppression en 1770.



C'est égal, pendant bien des années, il dut y avoir de fameux accrocs irreprisables aux bas des bourgeois dans un port si pourvu de chiens, et cela explique la prospérité du commerce spécial où s'enrichirent les ancêtres de M. Dumollet et leur notable descendant.

Un mot pour finir :

— Quoi qu'on en ait dit, M. Dumollet, ce fils de Pourceaugnac,

n'est, pas plus que ce dernier, un portrait peint d'après un modèle vivant.

Et on le savait parfaitement à Saint-Malo, en 1808, car loin de regarder l'illustre Dumollet comme une satire parisienne décochée à la bourgeoisie de la ville, on en rit beaucoup et, à l'exemple des bourgeois de Limoges à propos de M. de Pourceaugnac, on ne vit dans M. Dumollet qu'un provincial quelconque, naïf et confiant, qui va se fourrer imprudemment dans un guêpier, au lieu de chercher autour de lui le bonheur et les satisfactions que réclame un cœur sage.

Barbe-Bleue



On est d'accord sur le pays d'origine du conte de Barbe-Bleue, ce terrible apologue dont l'une des morales (nous en demandons bien pardon aux lectrices) est que la curiosité féminine, dédaignant trop souvent la réalité pour l'ombre, est incessamment renaissante, quoique incessamment châtiée.

Ce pays d'origine, c'est la Bretagne.

De la Bretagne, berceau de bien d'autres légendes aussi singulières et aussi farouches, le conte est arrivé et s'est implanté en

France et à l'étranger, dès le XIV[e] siècle, à l'aide des voyageurs, et surtout des nourrices, les uns et les autres auditeurs, puis narrateurs à leur tour du fameux récit.

Et c'est bien évidemment de souvenirs d'enfance, semés dans sa tête par les narrations de la nourrice qui l'éleva, que le bon Perrault a tiré le premier de ses *Contes de la Mère l'Oye;* car tel est le titre primitif du recueil qu'il publia sous le nom de son fils, Perrault d'Amancour, un enfant alors.

Le texte lui-même, dans sa naïveté exquise, est un écho fidèle des paroles familières d'une bonne femme, et non leur interprétation revue, corrigée et augmentée par un écrivain savant.

Perrault n'y mit pas du *sien,* comme on dit. Il avait trop d'esprit pour ne pas laisser au récit de sa nourrice la fleur et le charme d'un conte sans façon.

Il n'y ajouta rien que des virgules et des points, et il lui conserva ainsi la saveur rustique dont il avait été ravi dans son enfance et qui nous a tant plu aussi au même âge.

Mais de ce que Barbe-Bleue est originaire de la Bretagne, contrée où les exemples de méchants seigneurs mauvais maris et bourreaux de leur femme ne sont point rares, du reste, il ne faudrait pas en conclure, comme le font beaucoup d'historiens et de commentateurs modernes, que l'original de Barbe-Bleue soit assurément le breton Gilles de Laval, baron de Retz, plus connu dans l'histoire sous le nom de Maréchal de Retz, lequel, après avoir été l'un des glorieux compagnons d'armes de Jeanne d'Arc, devint, en 1440, le monstrueux héros d'une épouvantable *cause célèbre.*

Après une lecture attentive des publications diverses faites à propos de cette cause célèbre, dont toutes les pièces existent et ont été publiées, *in-extenso,* dans ces dernières années, le maréchal de Retz serait plutôt, à notre avis, l'un des *perpétueurs* de la sanglante réputation des Ogres, c'est-à-dire un massacreur d'enfants et non un meurtrier d'épouses

Par conséquent, à notre avis, il n'a pu fournir le type de Barbe-Bleue et ses crimes n'ont pu servir de point de départ au conte.

En voici nos raisons :

D'abord, observation entre parenthèses, le maréchal de Retz avait la barbe rouge ou rousse, et on ne voit pas pour quel motif la tradition l'aurait transformé en barbe bleue?

Ensuite, la tradition donne *sept* femmes à Barbe-Bleue (bien que la légende, même la légende écrite, y compris celle de Perrault, ne précise nullement ce nombre fatidique), or le maréchal de Retz n'avait qu'une seule femme, Catherine de Thouars, qu'il ne tua point.

De sorte qu'un seigneur à barbe rouge, n'ayant qu'une femme, ne nous semble pas du tout pouvoir être pris au premier abord pour l'original d'un homme à barbe bleue, ou bleu noir, ayant eu plusieurs femmes et les ayant égorgées ou pendues toutes !

Enfin, et c'est pour nous la preuve décisive que Gilles de Laval et Barbe-Bleue sont deux êtres absolument sans lien entre eux, même dans la légende, le maréchal de Retz fut accusé et convaincu dans son procès (procès instruit, grâce au courage d'un évêque, ami des opprimés et des victimes) d'avoir mis à mort, en son château, pendant plusieurs années, de la façon la plus barbare, plus de cent quarante-neuf petits garçons ou adolescents, dont on retrouva les squelettes.

Le misérable, dit-on, se servait de leur sang dans des opérations magiques ayant pour but la recherche de l'or.

Mais de femmes sacrifiées, point.

Le maréchal de Retz, condamné au supplice du feu, ne le subit que mort (on l'étrangla dans sa prison), et son corps fut mis en cendres dans la plaine de la Magdeleine, à Nantes, le 25 octobre 1440.

L'illustre Michelet, qui a donné de cette affreuse aventure un récit sommaire des plus saisissants, ajoute qu'à la suite de ce procès, et pour ménager l'honneur et le nom de la famille, on

attribua *à un partisan anglais, surnommé Blue-Barb*, les crimes inouïs du maréchal de Retz.

Et le peuple breton aurait vite substitué dans sa mémoire l'étrange surnom au nom véritable du coupable, dans les récits ultérieurs du procès de Vannes.

Admettons ce *Blue-Barb*, dont nous avons vainement cherché la trace, il n'en resterait pas moins un meurtrier d'enfants et de jeunes gens, un Ogre réel dont il est impossible de s'expliquer la confusion avec un assassin d'épouses nombreuses, tel que le Barbe-Bleue du conte.

* * *

Pour nous, nous croyons le conte de *Barbe-Bleue* bien antérieur au procès de Gilles de Laval, et nous le croyons basé, dès son apparition au XIIIe siècle, sur les récits de pèlerins revenant d'un sanctuaire breton, sanctuaire dont nous allons parler tout à l'heure, après avoir ajouté qu'aux récits primitifs de ces pèlerins s'annexèrent, plus tard, les souvenirs et les récits des marins bretons qui fréquentaient le port de Londres, alors que l'Angleterre voyait Henri VIII, l'implacable hérétique à la barbe d'un noir azuré, épouser successivement six femmes, en peu d'années, répudiant les unes, décapitant les autres.



La mémoire de ce terrible épouseur se greffant sur les récits des pèlerins revenant de l'antique sanctuaire de Sainte-Triphine (et non Trophime, comme on l'a souvent écrit), sanctuaire où l'on voyait peinte l'histoire d'une femme martyrisée par son époux, a dû assurer évidemment à l'histoire d'un mari tuant plusieurs femmes, la vitalité dont elle jouit encore partout sous le nom de Barbe-Bleue.

Ce n'est point l'avis des écrivains qui pourtant ont eu connaissance des découvertes faites en 1850 à la chapelle de l'église Saint-Nicolas, située près de Bieuzy, dans le Morbihan, mais tel est le nôtre jusqu'à preuve absolue du contraire.

Arrivons à présent à la légende de sainte Triphine, véritable point de départ du conte de la femme curieuse punie par un mari barbare.

L'Indépendance du Morbihan fit, dans son numéro du 18 février 1850, le récit suivant, que nous abrégeons :

« En réparant la voûte de la chapelle de l'église Saint-Nicolas, on a découvert de curieuses fresques du XIIIe siècle, qui représentent la légende de sainte Triphine.

« Les scènes qui retracent ces tableaux offrent une remarquable analogie avec le conte populaire de Barbe-Bleue. On voit la sainte, fille d'un duc de Vannes, épouser un seigneur breton ; un second compartiment montre le mari prêt à quitter son château et remettant à sa femme une petite clef.

« Les fresques suivantes font voir : Sainte Triphine pénétrant dans un cabinet où plusieurs femmes sont pendues ; puis interrogée par son époux qui la regarde d'un air menaçant ; puis la sainte en prière, appelant sa sœur, qui se tient à une fenêtre ; dans le dernier tableau le farouche seigneur pend sa femme, mais ses frères accourent, avec saint Gildas, qui la ressuscite. »

Que sont devenues ces fresques? Ont-elles été conservées, ou bien, de nouveau recouvertes de badigeon, ont-elles été détruites pendant les réparations de la chapelle? Nous l'ignorons.

Quoi qu'il en soit et leur découverte prouvant leur existence, nous pouvons dire qu'elles devaient singulièrement frapper l'imagination rêveuse des paysans bretons au XIIIe siècle et que les pèlerins revenant de la chapelle devaient nécessairement échafauder sur ces scènes étranges des récits non moins singuliers, où le nom de sainte Triphine et celui de saint Gildas étaient à la longue omis, puis oubliés, tandis que le souvenir du seigneur inconnu qui pend la sainte après avoir pendu plusieurs autres femmes, y prenait la place principale.

Et c'est ainsi que naquit l'histoire de la dernière femme de notre Barbe-Bleue et de sa fatale curiosité.

Mais pourquoi, dira-t-on, ce mari cruel aurait-il été désigné par le surnom de Barbe-Bleue?

Ce surnom, c'est là notre hypothèse, est né tout naturellement de l'aspect même du personnage en question, pourvu d'une barbe devenue peu à peu bleuâtre, ou même très bleue, par suite des altérations que l'air, l'humidité et le temps font subir à certaines couleurs des fresques, et assez rapidement.

Tout le monde a remarqué, en visitant les musées ou les cathédrales, que les *bleus* des divers genres de la peinture ancienne, au milieu de l'affadissement et de la caducité des autres couleurs, gardent non seulement leur ton primitif, mais semblent prendre en quelque sorte, par contraste, de l'intensité.

On ne voit qu'eux tout d'abord. Ils s'imposent à l'œil.

Eh bien, nous supposons, — et c'est une opinion que bien des peintres consultés par nous ont admise, — que l'auteur inconnu des fresques bretonnes avait peint la barbe de son seigneur avec un ton noir, obtenu à l'aide d'un mélange de palette qui a *passé au bleu* au bout d'un certain nombre d'années.

De là l'observation toute simple faite et transmise par les paysans, les pèlerins et les visiteurs de jadis que dans la chapelle de Saint-Nicolas on voyait un homme — à *barbe bleue* — pendant des femmes, et dans les récits de veillées, quand on racontait, quand on amplifiait la mystérieuse histoire représentée sur les murs de la vieille chapelle, on n'apppela plus le mari bourreau que l'Homme à la barbe bleue, et enfin Barbe-Bleue tout court.

Les années s'écoulèrent, nombreuses; les fresques s'éteignirent, négligées, devinrent à peu près inintelligibles aux regards, mais le bizarre surnom de Barbe-bleue surnagea vivant, dans la mémoire publique, avec les bribes de la légende transformée de plus en plus, surtout après Henri VIII.

Enfin, à la légende du martyre local de sainte Triphine se substitua le conte, devenu international, de Barbe-Bleue, le mari qui ne veut pas qu'on fouille dans ses petits secrets!

Conte que chacun sait, grâce au petit livre où Perrault l'a enregistré pour jamais, il y a deux cents ans.



C'est un conte de *bonne femme,* répétons-le, mais de bonne femme tant soit peu malicieuse, et désireuse de plaire à son sexe, quels que soient les torts d'une femme dans l'affaire, car, après la mort vengeresse de Barbe-Bleue, la *bonne femme* nous fait voir l'heureuse veuve se remariant à son gré, s'amusant fort avec l'argent de son défunt époux et plaçant ses frères dans les mousquetaires du roi !

Il n'y avait qu'une femme et une bonne pour montrer la... curiosité d'une épouse récompensée de la sorte !

Car enfin, qu'il eût la barbe bleue ou noire, son mari lui avait bien défendu de regarder dans le petit cabinet..., et elle y a mis le nez, malgré tout !

Ce qui constitue au moins un fort péché !

Nicodème



Un jour, de très bonne heure, un ami auquel j'avais servi de témoin lors de son mariage, un an auparavant, fait bruyamment irruption chez moi. Du plus loin qu'il m'aperçoit il me tend des bras fraternellement ouverts. C'est un Méridional. Il a l'air ravi et un tant soit peu hagard d'un homme éperonné par une heureuse nouvelle à la fin d'une longue et accablante nuit blanche.

Je cède à l'invitation de ses grands diables de bras. Je m'y précipite, surpris, inquiet même ; nous échangeons gauchement, du meilleur cœur du monde, une sorte d'embrassade de théâtre. Puis, libéré de l'étreinte, je l'interroge du regard. Il essuie ses yeux où évidemment c'est le bonheur seul qui larmoie ; il se mouche, et s'écrie :

— C'est un garçon, mon ami, c'est un garçon !

— Un garçon ?... Ah ! j'y suis ! Oui, oui, oui, je comprends : Vous avez un héritier !... ah bah ! — Un garçon !

— Depuis ce matin ; énorme, mon cher, énorme.

— Naturellement. C'est le mot de tous les papas, le premier jour. Mais, tous mes compliments ! Et, à la maison, on va bien, j'espère ?

— La mère et l'enfant se portent comme...

— Comme des charmes, c'est entendu... C'est un cliché, mais il est toujours agréable de l'entendre sortir de la bouche des gens qu'on aime.

— Je suis au comble du bonheur.

Cela dit, mon ami s'assied, éponge et maîtrise de nouveau ses larmes et son émotion, et repart :

— Vous savez, nous ne voulons pas d'autre parrain que vous? Je viens vous en prévenir. Il n'y a pas à dire mon bel ami...

— Je ne vous dirai pas mon bel ami; mais, en vérité, réfléchissez..., vous connaissez... mes sentiments... Je ne pratique nullement... Il me semble assez difficile de faire un chrétien.

— Ta, ta, ta, ta, il n'y a ni sentiment ni opinion qui tienne... C'est un véritable service d'ami que je vous demande de me rendre, car enfin si...

Ici mon ami édita quelques nouveaux pleurs, soupira, puis continua :

— Car si je venais à mourir, mon fils trouverait en vous...

— En moi? — Ah, sacristi!... un fichu parrain! Quel beau cadeau vous lui faites! Aucun foin dans les bottes! La paille de Job tout au plus. — C'est égal, puisque ça vous fait plaisir.... monsieur votre fils sera tenu par moi sur les fonts... Mais, sacrebleu, ne mourez pas!

— Et puis, la commère est charmante! reprend avec gaieté mon ami, absolument rasséréné.

— Il fallait donc le dire tout de suite! — Eh bien, c'est convenu; en avant les dragées.

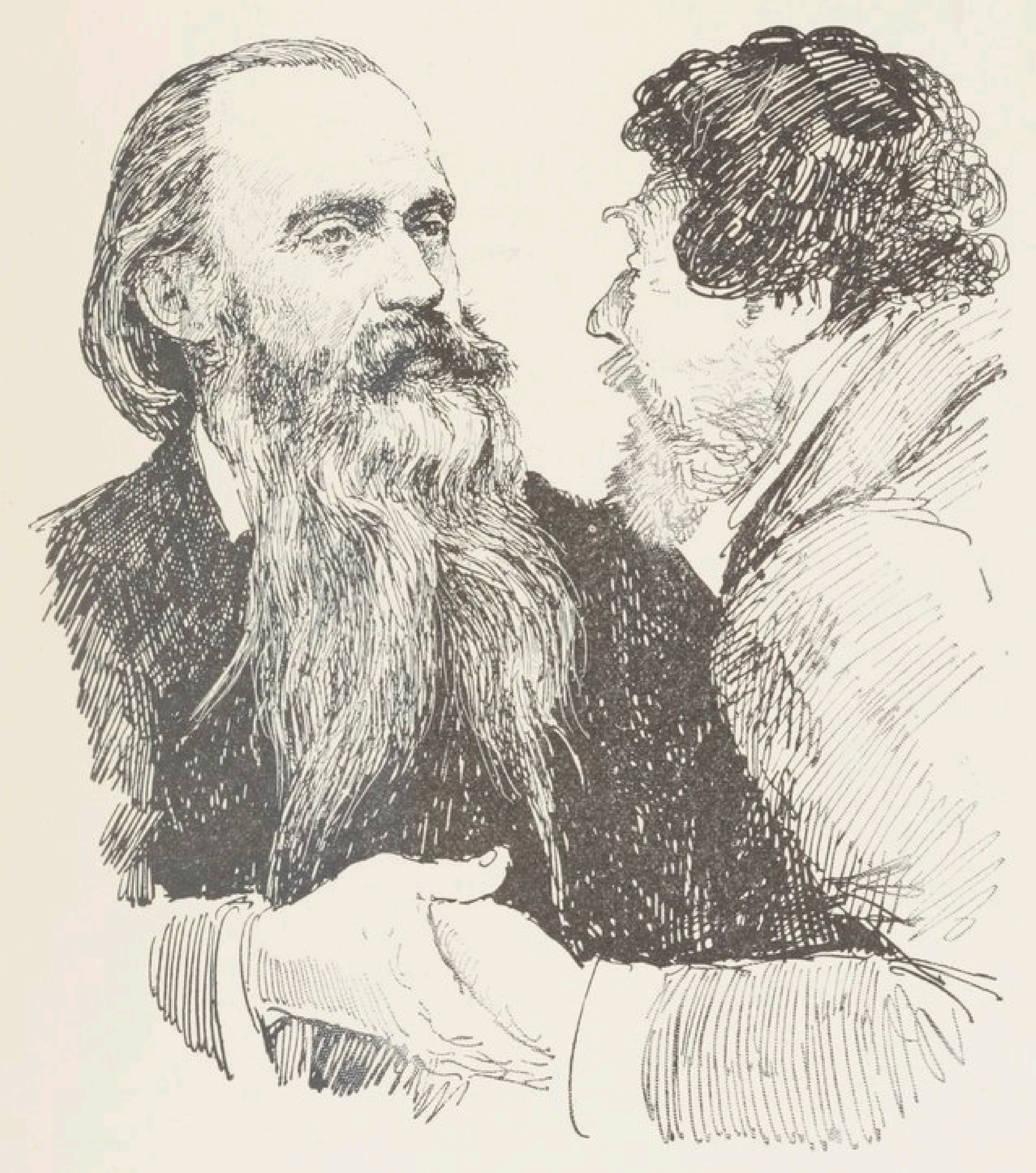
— Que je vous suis obligé, merci bien!

— Il n'y a pas de quoi. — Ah..., à propos, voilà le moment venu, mon cher papa, voilà l'instant précis pour vous de mettre en pratique votre fameuse théorie.

— Qu'est-ce à dire? — Ma théorie...

— Oui, votre chère théorie! — Vous soutenez depuis longtemps

que le choix d'un nom et d'un prénom n'exerce aucune influence sur la destinée de l'homme qui les porte...



— Sans doute! Qu'on s'appelle Pierre ou Paul, cela est sans importance. On est surtout le fils de ses œuvres, et le nom le plus commun peut un jour...

— Ne développez rien. Je n'ai pas l'intention de discuter. J'abonde dans votre bon sens, au contraire. Nous faisons un essai. Votre fils, âgé d'à peu près deux cent cinquante minutes à l'heure qu'il est, n'a pas encore de prénom. Voilà l'instant de se livrer à

une expérience. Vous me choisissez pour parrain. Très bien. J'accepte et je demande à doter votre fils du prénom de Nicodème.

— Nicodème?

— Eh bien, oui, Nicodème. Cela doit vous être parfaitement égal.

— Nicodème?... mon Dieu! je ne dis pas... Les prénoms sont faits pour distinguer entre eux les enfants d'une même famille... et sur les actes, comme prénoms, à la suite... Certainement... je suis tout prêt.... personnellement;... mais on l'appellera, tous les jours, par exemple, d'un petit nom plus... moins... Enfin... nous en reparlerons;... ma femme donnera son avis...

— Ah! mais non! — Je réclame comme parrain, et d'accord avec votre théorie, le droit de nommer l'enfant, et de l'entendre appeler du nom que je choisis, au hasard du calendrier.

— Mais c'est que réellement Nicodème?... Enfin, voyons, réfléchissez, mon bien bon; voyez-vous d'ici l'enfant à la pension, au collège, avec ce nom de Nicodème qui fera pouffer de rire ses camarades et dont souriront les professeurs.

— Et pourquoi?

— Pourquoi?... Que sais-je!... Mais parce que Nicodème est Nicodème... Nicodème! Quel nom! Nicodème! Encore si vous aviez la fantaisie de lui donner l'un de ces noms de ces pauvres saints qu'on dédaigne toujours : Lô, Maur ou Mandé... Mais Nicodème!

— Oui, ça rime avec tarte à la crème, assez mal du reste, mais enfin qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous?

— A moi, rien; c'est évident. — Mais à l'enfant! Ce nom-là sera pour lui partout, à tout âge, une source de mauvaises plaisanteries, de vexations, de crève-cœur même... Quand il sera grand, beau! Quel nom pour un amoureux, pour un fiancé!

— Mais pourquoi le trouvez-vous si singulier.

— Ce n'est pas singulier que je le trouve, c'est ridicule. Nicodème! — C'est le nom d'un sot, d'un niais... et, je crois, d'un

acteur de parade de foire !... que voulez-vous que je vous dise de plus ?...

— Rien, mon ami, seulement que vous désertez vos principes, que vous piétinez votre théorie, que vous êtes un philosophe renégat sans courage et sans foi.

— Soit ! mais, cap de biou, ce que je suis surtout aujourd'hui, c'est père, et je ne consentirai jamais à laisser appeler mon fils Nicodème, non, mille fois non !

* * *

Après cette explosion, mon ami usa de son mouchoir avec emportement et frotta son visage en sueur.

— Ami, remettez-vous d'une alarme si chaude, lui dis-je alors du ton de l'*exempt* de Molière. Non, nous n'appellerons pas mon filleul de ce nom qui vous déplaît. Et pourtant il fut celui d'un homme de grand cœur..., une âme d'élite.

— Un homme de grand cœur? — Quoi! ce personnage de théâtre?... cet imbécile..., ce grotesque..., ce nicodème?

— Un instant! — Nous parlerons de celui-ci, auquel vous faites allusion, tout à l'heure; et d'abord ce n'était pas du tout un imbécile, tant s'en faut.... mais poursuivons. — Oui, le premier Nicodème, le seul dont l'histoire fasse mention, fut un héros, un homme à vénérer, qui ne craignit pas de rester fidèle à ses convictions ; au contraire, il les proclamait au moment où il y allait de la vie à le faire.

— Et quand cela? Où donc?

— Le lendemain d'une exécution et fort loin d'ici, il y a très longtemps.

— Bah?

— Oui, il se déclara publiquement le partisan, le disciple d'un vaincu, d'un condamné, mort d'un supplice infâme, et cela devant les juges qui avaient envoyé cet ami et ce vaincu à la mort.

— Mais où donc?

— A Jérusalem, il y aura bientôt deux mille ans, quand Jésus fut crucifié.

— A Jérusalem? Pourtant ce n'est pas de saint Pierre qu'il s'agit?

— Ah! mais non! Mon héros n'a pas été béatifié, c'est vrai, mais il n'a pas non plus renié son maître au chant du coq, ce qui vaut mieux peut-être.

— Et cet homme alors, vous dites, c'est...



— C'est ce Nicodème dont vous trouvez le nom si ridicule et si inadmissible.

— Mais, enfin, mon cher, l'employé de la mairie lui-même hésiterait peut-être en souriant à inscrire le nom de Nicodème sur son registre.

— Je ne vous dis pas le contraire. Mais le dédain de l'employé de la mairie ne saurait empêcher que Nicodème, sénateur juif, pharisien, homme considérable, riche, ait eu la bravoure (voyez l'Évangile de saint Jean) d'aller déclarer qu'il était l'admirateur et l'ami de Jésus, le misérable exécuté. Il aida ensuite Joseph d'Arimathie à ensevelir le corps, qu'il parfuma avec cent livres de myrrhe et d'aloès fournies par lui.

— Certes, je confesse que voilà un bel exemple de fidélité et de foi; celui qui l'a donné au monde était digne du parfait et inaltérable respect de la postérité. Comment se fait-il donc que son nom ait pris, dans la mémoire populaire, une si étrange signification? Car, il n'y a pas à dire, c'est un nom ridicule de nos jours, Nicodème, en France surtout.

*
* *

— Eh ! oui, c'est vrai. Et c'est encore là un de ces phénomènes mystérieux qu'on cherche le plus souvent en vain à s'expliquer et à expliquer aux autres que cette métamorphose bizarre d'un homme ou d'un nom opérée dans l'esprit public, après un certain nombre de siècles.

— A qui la faute ?

— A personne et à tout le monde ; mais les faits sont là. Ainsi le roi Dagobert, qui fut en somme un Don Juan barbare, viveur et chasseur, et fort cruel parfois, passe dans la mémoire de la foule pour une sorte de joyeux bonhomme très conciliant, tandis que le nom de Nicodème, bien avant la fin du XVIIIe siècle (où il devint le nom du célèbre héros des comédies du cousin Jacques), était déjà transformé en synonyme de niais et de diseur d'âneries rustiques.

— Mais pourquoi cela, encore une fois ?

— Ah ! j'ai beaucoup cherché, et on l'a cherché beaucoup sans doute avant moi, le pourquoi de cette transformation étrange, et je crois qu'il faut accepter en définitive l'opinion de quelques philosophes, à savoir que les deux premières syllabes du nom de Nicodème, prononcées plus ou moins nettement, ont offert à nos aïeux une assonance et ensuite une ressemblance avec le mot nigaud : — nigaud, nigaudème, nicodème. Et ils ont fini par voir dans Nicodème un excellent sobriquet qu'ils ont répété sans s'enquérir de sa source.

— C'est possible.

— Possible ou non, la chose s'est produite assurément, et

comme je vous l'ai dit. Bien avant le cousin Jacques, qui fut le créateur, en 1791, du personnage de Nicodème dans la fameuse



comédie de *Nicodème dans la lune,* le surnom de Nicodème était

donné ironiquement aux pauvres gens arrivant de la campagne ou à des citadins naïfs, et on les traitait de grands « Nicodèmes » en oubliant parfaitement le noble Nicodème de l'Évangile.

— C'est malheureux ! Mais on ne peut nier que le nom soit absolument discrédité de nos jours. Il serait extrêmement difficile de remonter ce courant. Nicodème, c'est pour toujours peut-être, à Paris, un niais, et c'est tout dire, un niais !

— D'accord, et pourtant la mémoire populaire est encore prise ici en flagrant délit d'erreur. Le Nicodème dont elle se souvient encore à présent, c'est le Nicodème inventé par Beffroy de Reigny dit le *cousin Jacques*, homme de beaucoup d'esprit et musicien charmant, dont beaucoup d'ariettes ont fait le tour du monde. Or ce Nicodème, ce *personnage de foire*, comme vous le disiez à tort tout à l'heure, est un charmant Nicodème, d'infiniment de bon sens naïvement exprimé. Il est loin d'être un imbécile et son éloquence est très vive. Le cousin Jacques n'a pris du Nicodème alors connu que le nom et lui a donné la gaieté et la finesse.

— En somme, cher ami, selon vous, et je vous l'accorde volontiers, le nom de Nicodème devrait signifier soit héroïsme et fidélité, si l'on se souvient de l'Évangile, soit esprit et bon sens, si l'on se reporte aux différents Nicodèmes du cousin Jacques, — et jamais stupidité grotesque, comme le croit l'opinion générale.

— Parfaitement.

— Hélas ! le monde l'ignore, mon bien bon, mais je souhaite que votre petite protestation le lui fasse connaître. Quant à moi, quelque convaincu que je sois maintenant de l'honorabilité, de l'intelligence, de la beauté même que devrait avoir le nom de Nicodème pour l'esprit public, je ne le ferai point porter à mon fils, je le jure.

— Tant pis, mon cher, car voici comment le cousin Jacques le fait s'exprimer, en son patois, dans la *Lune* où il est arrivé par ballon, cet honnête Nicodème, digne descendant de Jacques Bonhomme. Comme il vient de parler franchement et librement

à un archevêque lunaire, quelqu'un lui dit de respecter au moins l'habit du puissant personnage. Nicodème répond :

« Oh ! dit Nicodème, l'usage était aussi dans mon pays de s' mett' à genoux d'vant des habits ; mais d'puis que l' peuple a voulu faire usage du sens commun que l' bon Dieu li a donné comme à vous autres, i'n'se met p'us à genoux que d'vant son créateur, et i' n'estim' les gens qu'autant qu'i'sont dans leux état... Par exemple moi, je n'sis qu'un pauvre campagnard, eh ben, je n'me fais pas valoir p'us qu'je n'sis. J'travaille parc' qu'on n'est pas v'nu au monde pour ne rian faire, et si l'bon Dieu m'avait fait pour êt' ministre, ou archevêque, j'regard'rais ça comme une charge d'plus ; — j'port'rais l'habit d'ordonnance ; et je n'm'amus'rais pas à courir les lièvres, ou à quêter des pensions à la cour pour n'avoir rien fait... On n'a jamais d'temps d'reste quand on veut faire son d'voir. »

— Ce sont les paroles d'un brave homme et d'un patriote, mais, c'est égal, mon enfant ne s'appellera pas Nicodème.

— Mais je le sais bien ! — Et je n'attends pas cette récompense de mes efforts. Il n'en aura pas moins été intéressant pour moi, — et pour vous, peut-être, — d'avoir essayé d'aider la Vérité à sortir de son puits. On n'y réussit pas souvent ; mais de l'avoir tenté, cela soulage la conscience.

Mon ami, ces mots ouïs, se leva, serra chaleureusement mes mains entre les siennes, m'invita à dîner, et s'en fut chez lui gai comme un pinson.

Lustucru



Lustucru

Mânes de l'infortunée mère Michel, mânes sacrés et déplorables, tressaillez enfin des joies de la vengeance.

Une vengeance, hélas ! trop tardive, mais inexorable.

« La Justice est boiteuse, elle vient à pas lents. »

Mais elle vient. Le poète l'affirme, et je suis d'autant plus disposé à le croire que l'événement lui a donné raison une fois de plus.

En effet, pauvre mère Michel, une mésaventure sans pareille est arrivée à l'auteur de l'infâme *chaticide* dont les regrets vous ont conduite si prématurément au tombeau.

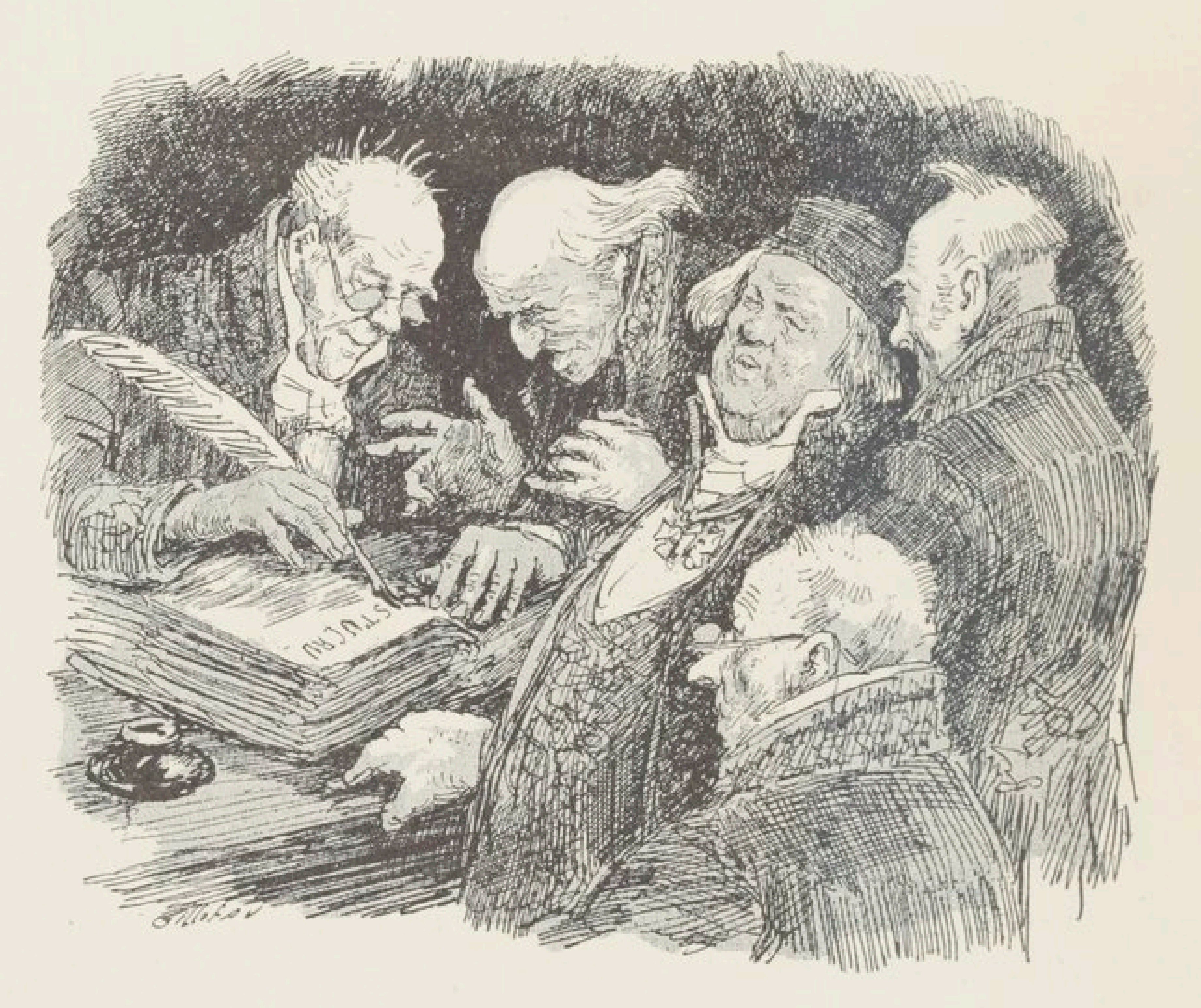
Lustucru, le traître et l'hypocrite Lustucru, après avoir tenu sa place alphabétique, honorablement ou peu s'en faut, dans tous les lexiques depuis près de trois cents ans, Lustucru ne figure pas dans la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie française.

C'est bien fait !

Il a été, ainsi qu'on dit dans les actes sur papier timbré, rayé comme mot nul.

En opérant cette suppression inattendue, les membres respectés

de la première section de l'Institut ont-ils pris en main la cause de l'innocence persécutée et voulu que la mère Michel et son chat ne doutassent plus, — dans la région ignorée où ils sont réunis de nouveau, je l'espère, — de la justice des hommes? Ou bien, les académiciens ont-ils distraitement oublié que Lustucru a eu une existence infiniment plus prouvée que celle de Pharamond? On l'ignore et c'est le secret des Immortels.



Mais le fait est là, imprimé, ou plutôt pas imprimé du tout. Lustucru a cessé officiellement de faire partie des mots français! Seulement, comme il doit avoir la vie aussi dure que l'âme, le père Lustucru, j'ai bien peur que sa radiation des cadres de l'Académie ne l'empêche nullement de subsister longtemps encore dans la mémoire publique.

En tout cas, dans le doute, filles éternelles de la mère Michel, ne laissez pas trop circuler librement vos chats.

Lustucru, quoique rayé solennellement du dictionnaire des mots vivants et contrôlés, a dû laisser des héritiers, dignes fils de ce héros.



Peut-être même, bien qu'admis à faire valoir ses droits à la retraite, est-il encore très bien portant dans quelque coin d'où il guette, pour leur donner le goût du lapin dans ses célèbres casseroles, les minets les plus adorés sur et sous les toits de Paris.

Cave Lustucrum!

Oh! c'est qu'il a déjà bien souvent joué des tours de son métier, cet ennemi du sexe.

Il est coutumier du fait de reparaître soudain, plus ironique et plus implacable que jamais, au moment où l'on ne l'attend guère, et alors qu'on le croit définitivement disparu, que dis-je, « massacré par les femmes! »

Car ce n'est pas la première fois qu'on le tue, ce Lustucru, et il n'en a pas moins continué d'être comme si de rien n'était.

Écoutez son histoire, ô femmes, et quand vous l'aurez ouïe, remerciez-moi de vous avoir averties de vous tenir sur vos gardes.

*
* *

Il y a près de deux siècles, Lustucru n'avait pour vous rien de redoutable. Au contraire ; c'était l'âge d'or des dames. On se servait de son nom pour qualifier les êtres faibles dans leur ménage et qui se laissent mener ; et ils étaient nombreux, paraît-il, car il n'y avait pas de sobriquet plus répandu. *C'est un pauvre Lustucru, voilà tout!* disait-on d'un homme résigné à son sort et subissant sans mot dire les intempéries du ciel conjugal.

Et Lustucru était traité, non seulement dans les comédies, mais dans les dictionnaires, avec une certaine compassion. On ne le repoussait pas rudement, on l'adoptait. Le monumental dictionnaire de Trévoux daignait raconter que tout bonasse, et même tout stupide que fût Lustucru, il arrivait à s'établir quand même.

Chapelle, un poète qui buvait infiniment moins d'eau de la fontaine Hippocrène que de vin de Bourgogne, affirmait à Boileau avoir trouvé à la fin d'un très vieil almanach, un poème burlesque intitulé : *Le mariage de Lustucru,* qui se terminait par ces vers :

Toujours un pauvre Lustucru
Trouve à la fin sa Lustucrue.

Donc, bien et dûment constaté, Lustucru existait, inspirant seulement un dédain railleur çà et là.

Par exemple, de temps en temps, l'orthographe de son nom

subissait des variantes dues à la mode ou au goût littéraire du jour.

C'est ainsi qu'après l'éclatant succès du *Cid* de Corneille, il commença à s'écrire, non plus Lustucru, mais comme s'il avait fait partie du verbe croire conjugué interrogativement : *L'eusses-tu cru?*

On a des estampes et des poèmes du temps où Lustucru est orthographié de cette façon bizarre.

Pourquoi?

Parce que, — ici, c'est une hypothèse toute personnelle que je risque avec modestie; — parce que, en ce moment-là, si tout Paris pour Chimène avait les yeux de Rodrigue, tout Paris avait également des oreilles pour retenir ce que disaient Rodrigue et Chimène.

Or, il y a un vers fameux, entre autres, dans le *Cid*, au troisième acte :

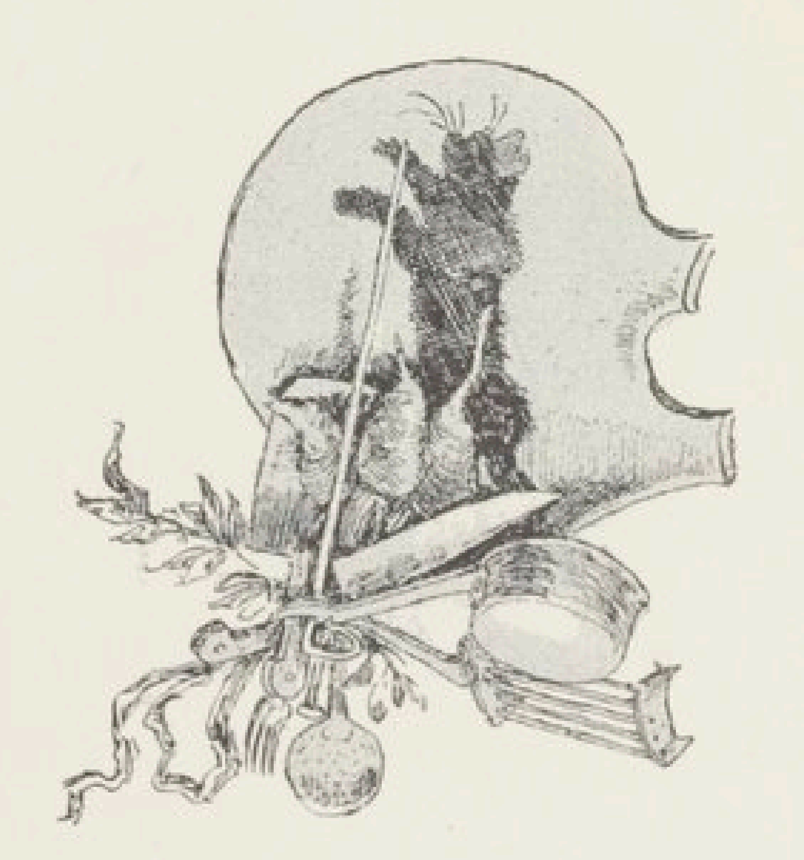
CHIMÈNE

Rodrigue, qui l'eût cru?

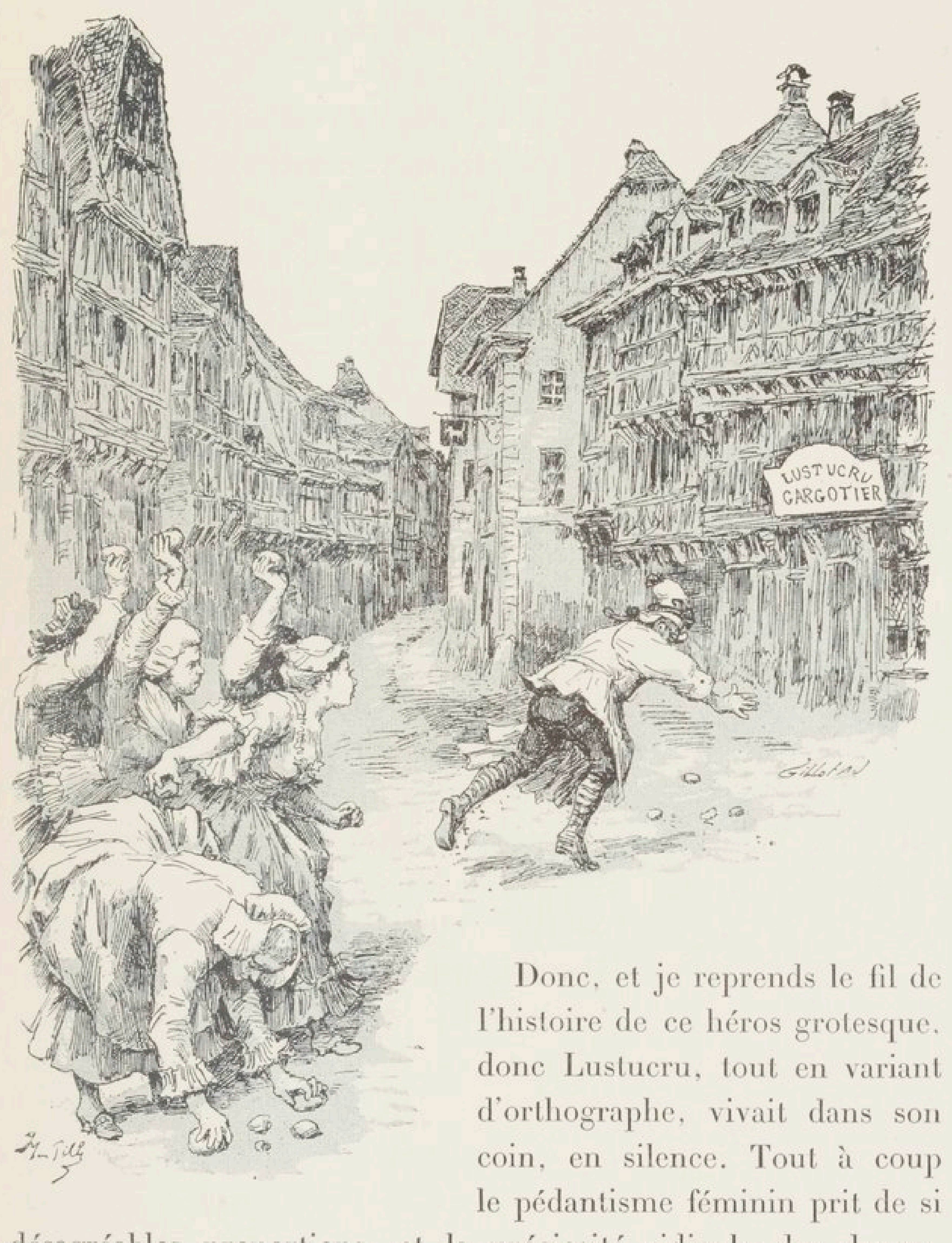
RODRIGUE

Chimène, qui l'eût dit!

Naturellement, la touchante interrogation de Chimène était répétée de toutes parts. Et comme la mode était alors aux parodies et aux travestissements littéraires, il se trouva bientôt quelque plaisant de cabaret ou du pont Neuf pour métamorphoser le Qui l'eût cru? en L'eusses-tu cru?



On trouva cela drôle au même titre que les *Dors-je?* ou *ne dors-je pas?* et les *Où cours-je?* des comiques de bas étage de temps plus récents, et *L'eusses-tu cru?* devint pair et compagnon de Lustucru.



Donc, et je reprends le fil de l'histoire de ce héros grotesque, donc Lustucru, tout en variant d'orthographe, vivait dans son coin, en silence. Tout à coup le pédantisme féminin prit de si désagréables proportions, et la préciosité ridicule des dames, s'ajoutant à leur ruineuse frivolité, devint telle que Lustucru, de résigné et de soumis qu'il était, prit un beau jour… le mors aux dents, à la suite de Molière.

Une estampe célèbre d'alors, très répandue, et dont mon ami Champfleury possède un exemplaire qu'il a publié en

fac-simile dans son *Histoire de l'Imagerie populaire*, éclata dans le public.

Elle montrait un Lustucru totalement déchaîné, en costume de forgeron, martelant une tête de femme sur une enclume, à seule fin de la « refaire radicalement. »

Cette gravure audacieuse s'aggravait de la désobligeante légende suivante :

Céans, maitre Lustucru a un secret admirable qu'il a rapporté de Madagascar pour reforger et repolir, sans mal ni douleur, les testes des femmes acariastres, ligeardes, criardes, diablesses, enragées, fantasques, glorieuses, hargneuses, insupportables, sottes, testues, volontaires, et qui ont d'autres incommodités, le tout à prix raisonnable, ceux riches pour de l'argent et ceux pauvres gratis.

Tallemant des Reaux, parlant de cette image injurieuse, décrit le forgeron au travail et ajoute, en l'appelant *« médecin céphalique, »* que son nom était *l'Eusses-tu cru* (sic). Comme bien on pense, cette attaque violente ne resta pas sans réponse, et la galanterie française fournit bientôt des champions fougueux aux femmes si rudement malmenées. *Un lustucru massacré par les femmes* et d'autres estampes de même nature, toutes à la confusion des hommes et de leur porte-parole, tombèrent sur leurs têtes avec furie.



Ce fut une lutte mémorable à coups de papiers.

Misogynes et Misanthropes échangèrent d'innombrables horions en vers et en prose, en satires de bonne compagnie et en caricatures grossières et plus grossièrement dessinées encore. Puis le grand brouhaha, comme dit Molière, s'apaisa. Lustucru *massacré* d'une part, et de l'autre *lapidé* dans une comédie de Sau-

maise, et toujours par les femmes qu'il avait offensées, disparut peu à peu de la circulation et rentra dans l'ombre.



Pourtant il ne s'est pas avoué vaincu. Il a pendu l'épée au croc, fatigué peut-être, mais non assouvi, et, de temps à autre, il reprend sa grosse plume... de Tolède, et s'escrime contre les femmes de plus belle, soit ouvertement, soit en secret.

C'est lui qui maintenant encore fait vendre, devant les stations d'omnibus, des Maximes imprimées sur papier à chandelle qu'il intitule : — *la manière de châtier les femmes comme elles le méritent*.

Enfin, comme chacun le sait, et comme personne ne l'a oublié, car le fait est encore trop récent, c'est lui qui, joignant la ruse à l'inhumanité, a rôdé, sous des habits de cuisinier, autour du logis de la vénérable mère Michel, pour exercer sur l'animal favori de cette dame des violences suivies de mort à l'aide

d'un instrument au moins contondant ; et voici la chanson que tout le monde connaît :

C'est la mère Michel qui a perdu son chat,
Qui cri' par la fenêtre à qui le lui rendra.
Et l' compèr' Lustucru qui lui a répondu :
Allez, la mèr' Michel, vot' chat n'est pas perdu.

C'est la mère Michel qui lui a demandé :
Mon chat n'est pas perdu! vous l'avez donc trouvé?
Et l' compèr' Lustucru qui lui a répondu :
Donnez un' récompense, il vous sera rendu.

Et la mère Michel lui dit : c'est décidé,
Si vous rendez mon chat, vous aurez un baiser.
Le compèr' Lustucru, qui n'en a pas voulu,
Lui dit : Pour un lapin votre chat est vendu.

Qui ne reconnaîtrait le traître à ce dernier coup de la rage suprême de l'ennemi des femmes.



Son attentat commis, et non sans succès, Lustucru a repris le chemin de la retraite.

L'Académie le croit mort et l'a, en conséquence, rayé de ses papiers, édition de 1879.

Mais il ne faut pas se fier à ces apparences de trépas définitif.

Descendantes de la mère Michel, veillez! Lustucru a été chassé du Dictionnaire par la porte; il peut, demain, y rentrer par la fenêtre.

Le Roi d'Yvetot

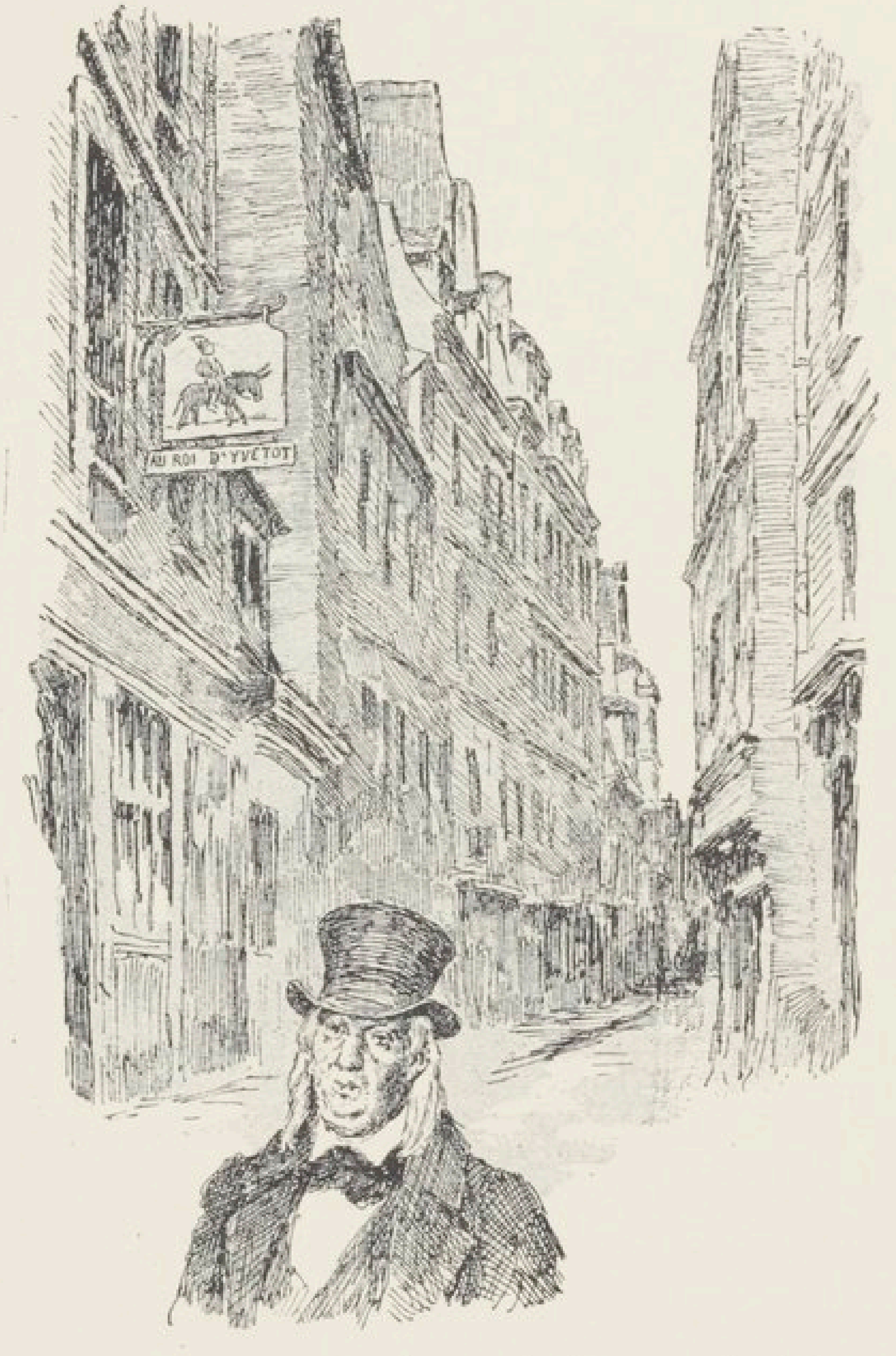


Joseph Bernard, l'auteur du *Bon sens d'un homme de rien,* a publié, après la mort de Béranger dont il fut l'intime ami, un volume de renseignements inédits, peu connus, oubliés ou ignorés, et la plupart fournis par Béranger lui-même, sur la genèse des œuvres du célèbre chansonnier.

A propos du *Roi d'Yvetot,* on lit dans cet ouvrage, peu consulté à présent, que Béranger flânait un beau matin des premiers jours du printemps de 1813, dans la rue Saint-Honoré. Il se rendait, le plus lentement possible, comme un bon employé qu'il était alors, aux bureaux du ministère de l'Instruction publique où il avait été placé sur la recommandation du prince Lucien.

Une enseigne peinte — *Au Roi d'Yvetot* — frappa ses regards : Un homme sur un âne y passait, joyeux, le piot en main.

— Bon sujet d'opéra-comique, se dit-il, ou de poème satirique sur la monarchie.



— J'y songerai.

Ce fut l'aimable chanson qu'on sait qui naquit de ses méditations.

On y a vu un pamphlet.

Il est de fait que la publication, en 1813, d'une chanson qui célébrait les douceurs et les économies d'un patriarcal pays de Cocagne gouverné par un brave homme sans ambition avait toutes les allures d'une critique violente de la gloire coûteuse et de la tyrannie impériale.

Napoléon en rit, assure-t-on, et, ajoute J. Bernard, Béranger ne fut pas destitué.

Il est à croire que Béranger eût parfaitement perdu sa place, quoique sa chanson ne fût qu'une gaie chanson sans venin, si Napoléon avait su le nom de son véritable auteur.

Car le grand Empereur était fort chatouilleux et faisait rechercher minutieusement les plus petits excès de plume pour les réprimer avec vigueur.

C'est à ce point qu'il faisait examiner et expurger *l'almanach de Mathieu Laensberg!*

Entre parenthèses, et pouvoir ombrageux à part, il est de fait que si jamais un bouquin a mérité d'être examiné de près, autrefois, c'est bien cet almanach, qui fut, pendant des siècles, l'unique

lecture des campagnes et le plus grand propagateur des routines et des préjugés populaires.

Mais quand Napoléon se préoccupait de ce que pouvait contenir le Mathieu Laensberg, ce n'était malheureusement point pour en extraire les erreurs d'antan qu'il perpétuait alors, c'était pour en effacer tout ce qui aurait pu, au contraire, servir les nobles desseins des *idéologues* (les Bêtes noires de Napoléon) et par suite de diminuer lui, l'Empereur, lui le pouvoir personnel, dans l'esprit du peuple.

Donc si le correcteur impérial de Mathieu Laensberg ne mit pas Béranger sur le pavé, c'est tout bonnement parce qu'il ne lui fut pas signalé comme l'auteur du *Roi d'Yvetot*. Napoléon, et beaucoup d'autres avec lui, en attribuaient la paternité à nombre de hauts personnages à l'égards desquels il n'y avait rien à faire.

Mais voici in-extenso cette jolie chanson, dont on ne se rappelle pas tous les couplets.

La simplicité, la naïveté, la précision même du style au milieu des fadasses productions lyriques de la fin de l'Empire, surprirent et charmèrent.

Et de nos jours encore, en dépit des préciosités à la mode, renouvelées, sinon des Grecs, du moins des écrivains du XVIe et du XVIIe siècle, la chanson fort bien rythmée du *Roi d'Yvetot* est toujours une chose absolument charmante, pleine de grâce et de saveur.

*
* *

LE ROI D'YVETOT

Sur l'air : « *Quand un tendron vient en ces lieux.* » Mai 1813.

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! oh! oh! oh! oh!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la!

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! etc.

Il n'avait de goûts onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! etc.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père :
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer, quatre fois l'an,
Au blanc.
Oh! oh! oh! oh! etc.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh! oh! oh! oh! etc.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant:
Oh! oh! oh! oh! oh! oh! oh! oh!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la!
Oh! oh! oh! oh! etc.

*
* *

Quand Béranger émettait gaîment, avec une innocente témérité, l'affirmation contenue dans le premier couplet de sa chanson, à savoir que le roi d'Yvetot fut un roi *peu connu dans l'histoire,* il est plus que probable qu'il n'avait pas lu, et n'avait même pas eu l'envie de lire, pour s'en assurer, les travaux d'érudition qui ont été publiés à propos de cette fameuse royauté d'Yvetot.

Car il aurait constaté qu'il n'est pas de Roi, — malgré son peu d'importance, — qui ait été l'objet de plus de recherches que le roi d'Yvetot, et qu'il est très fréquemment question de lui, au contraire, dans l'histoire, à partir du XVIIe siècle.

Les nécessités de la composition du présent livre sur quelques héros dits légendaires, nous ont naturellement obligé à compulser les quarante et quelques ouvrages que la royauté d'Yvetot, regardée comme parfaitement chimérique par les uns et démontrée avec force preuves par d'autres, a fait éclore et qu'on s'est jetés à la tête, avec plus ou moins de dédain, du XVIIe au XIXe siècle, entre controversistes acharnés.

Car il y a eu de longues controverses, et des plus violentes, au sujet du roi d'Yvetot. Elles ne sont même pas encore tout à fait éteintes, mais leur ton est devenu infiniment plus gracieux.

Et, après un patient examen des libelles et des mémoires écrits pour ou contre la réalité de la fondation, par Clotaire, d'un petit royaume indépendant d'Yvetot au VIe siècle, notre humble opinion est que ce royaume a parfaitement existé, avec ses chartes et ses privilèges.

Maintenant, que ce soit précisément Clotaire II ou que ce soit

un autre roi qui ait fondé, au profit d'une famille, le petit royaume d'Yvetot, c'est ce qui doit nous être et nous est parfaitement indifférent.

L'important, c'est que la tradition et les actes publics aient, de siècle en siècle, constaté et admis l'existence et les privilèges de la royauté d'Yvetot, existence et privilèges émanés de la volonté et du bon plaisir d'un souverain quelconque au moyen-âge.

Or, rien de plus patent et de plus fréquent que cette constatation et que cette acceptation des faits accomplis, quelle que fût l'origine de la royauté d'Yvetot.

En 1681, le Parlement reconnut à son tour, implicitement, l'authenticité de cette création royale, en enlevant à ce petit territoire ses droits de souveraineté, tout en le déclarant bien libre, dont le seigneur était autorisé à porter le titre de Prince d'Yvetot, et dont les habitants *étaient exempts d'impôts*.

Cet état de choses dura jusqu'en 1789.

A cette époque, les habitants de l'ex-royaume d'Yvetot, par ce retour au droit commun (et aussi à l'impôt commun), devinrent des citoyens qui durent faire d'abord une légère grimace, quel que fût leur patriotisme.

Mais maintenant tout cela est bien oublié, et tout porte à croire que leurs descendants sont loin de redemander un roi, fût-ce le leur.

Jusqu'en 1681, c'est-à-dire pendant plus de mille ans, les habitants du territoire d'Yvetot eurent donc un roi qui, assure-t-on, s'il ne battait point monnaie faute d'argent, eut, pour faciliter les échanges, une valeur représentative... en cuir.

On pourrait, au besoin, donner la liste complète des rois d'Yvetot.

Le premier roi d'Yvetot a peut-être été l'un des héritiers d'un sieur Gaultier d'Yvetot, dont nous parlerons tout à l'heure, mais le dernier fut certainement Camille d'Albons.

Pendant cette longue période de siècles, les rois d'Yvetot joui-

rent tous, dans les cérémonies publiques, auprès des souverains français, de la place et des honneurs attachés à leur rang, quelque exigu que fût leur royaume.



Henri IV, à la veille de la bataille d'Arques, et se trouvant près du royaume en question, dit en plaisantant :

— Si je perds le royaume de France, au moins suis-je sûr de rester maître du royaume d'Yvetot.

Mais, avant le sacre de Marie de Médicis, il fit sérieusement remarquer, sur le programme de la cérémonie, que l'on avait omis Martin Dubellay, le titulaire d'alors, et réclama — pour son petit roi d'Yvetot — la place qui lui était due selon son rang et sa qualité.

*
* *

A présent, citons les faits, traités de légendes par les uns, estimés authentiques par les autres, sur lesquels fut basée la fondation du royaume d'Yvetot.

En 1614, un écrivain oublié, Claude Malingre, « hystoriographe, » reproduisit, dans son *Traité de la loi salique,* un récit qu'il avait extrait de l'*Histoire* de Gacuin, lequel fut le bibliothécaire de Louis XI.

Dans ce récit, il était dit ceci :

« Un vassal de Clotaire, du nom de Gaultier d'Yvetot, ayant déplu à ce roi et craignant sa vengeance, s'expatria. Puis, après quelques années d'exil, il revint en France avec le titre protecteur d'envoyé du « pape » Agapet, et il alla trouver le roi.

« Celui-ci, l'apercevant soudain, un jour de solennité chrétienne, dans l'église de Soissons, ne put maîtriser sa colère et le tua. Le pape vit un intolérable scandale dans ce crime et menaça le roi d'excommunication. Pour apaiser le grand évêque de Rome et réparer le mal qu'il avait fait, dans la mesure du possible, Clotaire aurait affranchi le domaine d'Yvetot de tout vasselage et l'aurait, en faveur des héritiers de Gaultier, érigé en souveraineté indépendante. »

Gacuin avait lui-même tiré ce récit d'antiques chroniques, où il se trouvait. Grégoire de Tours n'en a pas fait mention, peut-être parce qu'il ne lui trouvait, et avec raison, qu'une importance secondaire et toute de curiosité, mais cela ne veut pas dire qu'il n'en ait pas eu connaissance.

Quoi qu'il en soit, le récit de Gacuin, exhumé par Malingre, sus-

cita parmi les historiens et les docteurs une interminable polémique. On en discuta les moindres mots. On le déclara un tissu de fables et d'erreurs.

Mais en 1631 un certain Jean Ruault, professeur du roi en éloquence, accumula sous le titre de : *Preuves de l'histoire du royaume d'Yvetot,* une montagne de témoignages, et les publia.

Nous avons, bien entendu, parcouru ce livre, devenu rarissime, et, en laissant tout à fait de côté les documents et les raisonnements à l'aide desquels Jean Ruault tente de prouver que ce fut bien sous Clotaire que la chose s'est passée, ce qui nous est indifférent, nous le répétons, nous parlerons seulement de ceux qui démontrent que les actes publics ont constaté et accepté les droits de la royauté particulière d'Yvetot.

Ruault déclare que des pièces relatives à la fondation du royaume, signées et scellées par le roi Clotaire, ont bien réellement existé, puisque, à propos de divers procès, les rois d'Yvetot ont toujours produit des actes publics où ces pièces, disparues avec le temps, étaient mentionnées et authentiquées.

Ainsi, en 1428, alors que les Anglais possédaient encore la Normandie, il y eut procès entre un des occupants, Jean de Hollande (Anglais) et le seigneur d'Yvetot. Le lieutenant général de Calais pour le roi d'Angleterre fut appelé à juger l'affaire, et après avoir lu et examiné les pièces originales, ou copies authentiquées, il reconnut les droits libres du roi d'Yvetot, et déclara que celui-ci n'était pas tributaire du roi d'Angleterre.

* * *

Jean Ruault, qu'il serait fastidieux de citer tout entier, donne encore comme preuve la possession ininterrompue et immémoriale du titre de roi, « en laquelle les seigneurs d'Yvetot sont toujours demeurés, et la tradition perpétuelle de la province, en laquelle les justices royales et ducales ont toujours reconnu les seigneurs d'Yvetot pour souverains et leurs sujets pour exempts de toute taille, contributions et juridictions royales. »

Autre preuve :

« Quand, les Anglais chassés, les rois de France sont rentrés en possession de la Normandie, ils ont, après informations faites, reconnu et confirmé les droits des rois d'Yvetot, en qualité de privilèges accordés par le roi Clotaire. »

Il cite encore des lettres de Louis XI, vérifiées aux cours souveraines de Normandie, affirmant ces droits comme reconnus de tous temps, même sous l'étranger, et datant de Clotaire.

Enfin, ajoute Ruault, tous nos rois, et le grand Henri IV avec eux, ont admis et parfaitement respecté ces droits comme étant le don d'un de leurs antiques prédécesseurs.

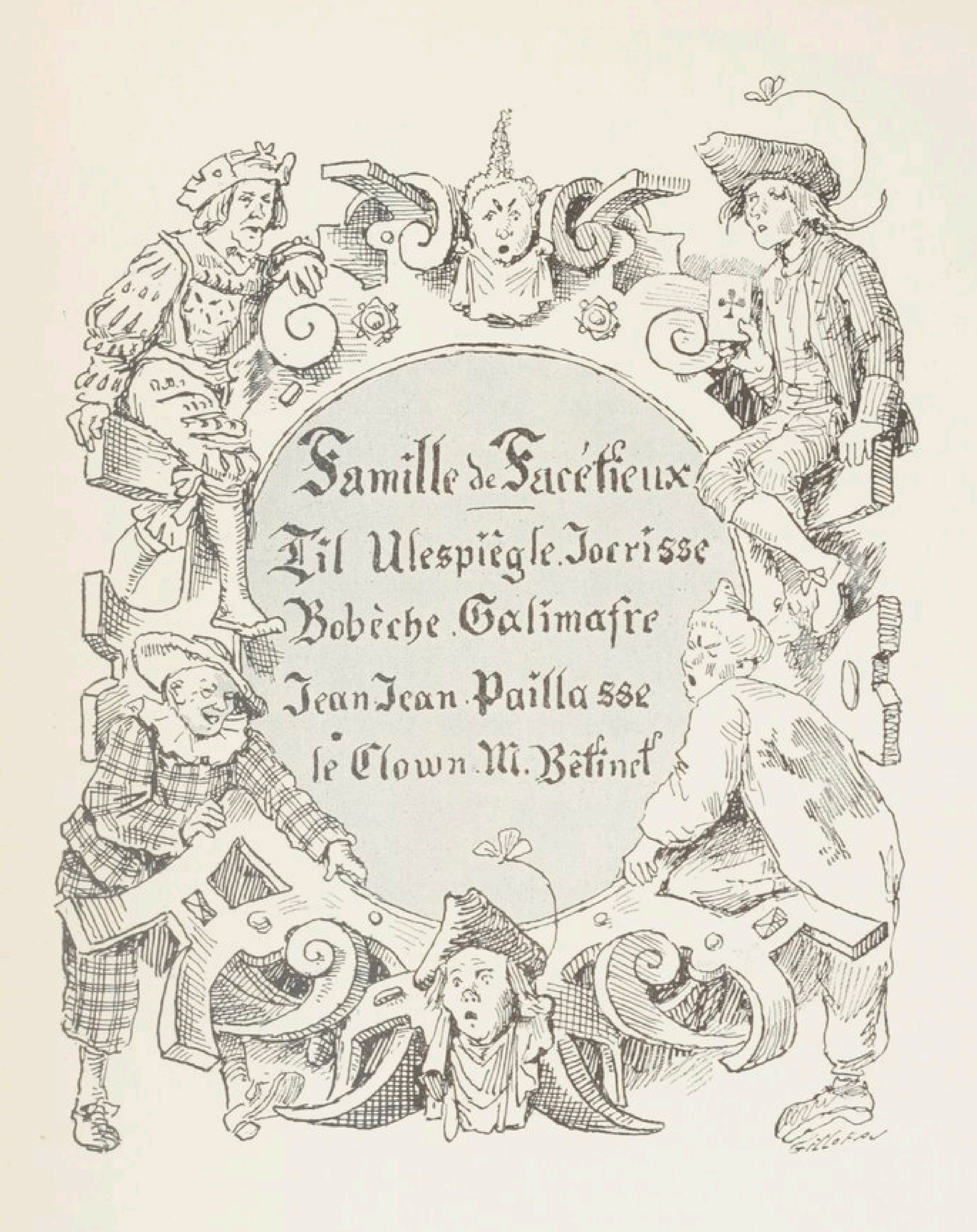
Le bon Ruault tient essentiellement à prouver au monde que c'est le roi Clotaire, et nul autre, qui fut le fondateur du royaume d'Yvetot.

Pour nous, nous n'y tenons pas du tout. Nous voulions seulement faire partager à nos lecteurs cette opinion, qui est la nôtre, que le royaume d'Yvetot a réellement existé, qu'il a flori pendant plus de mille ans, et que, par conséquent, le roitelet normand

célébré par Béranger n'est pas un personnage légendaire et proverbial comme quelques érudits l'affirment encore mordicus.

Et, de plus, ce roi d'Yvetot était un roi véritable, et non un souverain fictif comme ces patrons d'honneur, élus par leur corporation, qu'on appelait les rois de la Basoche, des ménétriers, de l'Épinette, des merciers, etc., etc.

Famille de Facétieux



Affecter, soit par malice, soit par simplicité d'esprit, de prendre toujours ce qu'on dit *au pied de la lettre,* et agir *selon les paroles* et *non selon l'intention,* tel est le remarquable trait de caractère qui constitue le lien de parenté bien reconnaissable entre les divers membres, ascendants ou descendants de la vieille famille des Facétieux particuliers dont nous nous occupons ici.

S'il était nécessaire d'établir sa généalogie, sur le modèle

biblico-rabelaisien de celle de Pantagruel, nous dirions, sans remonter toutefois jusqu'à certains aïeux qu'elle a eus dans les *Esclaves* d'Aristophane :

— *Til-Ulespiègle* engendra *Jocrisse,* lequel engendra *Bobèche,* lequel engendra *Galimafré,* lequel engendra *Jean-Jean,* lequel engendra *le Clown,* lequel engendra *Paillasse,* lequel engendra *M. Bêtinet,* etc.

Et nous leur ajouterions des collatéraux ; car les *plaisants* du pont Neuf, Tabarin et les autres, car les valets balourds des comédies italiennes et espagnoles, offrent souvent des traces visibles de cousinage avec les principaux farceurs spéciaux que nous venons de nommer.

*
* *

Til-Ulespiègle, dont le nom a cependant doté notre langue des mots *espiègle, espièglerie,* est beaucoup moins célèbre en France, surtout de nos jours, qu'en Allemagne et qu'en Flandre. Chez nos voisins du Nord et de l'Est, son antique réputation s'est perpétuée intacte, et il y est encore aussi populaire que, par exemple, *Robin-bon-enfant,* le facétieux *Puck,* chez les Anglais.

Le mot espiègle a pourtant été employé par Ronsard, mais alors le réjouissant Niais d'outre-Rhin faisait florès dans notre pays, où venait de le révéler une traduction du livre qui relate ses comiques faits et gestes.

Depuis, Til-Ulespiègle a été bien oublié, ou plutôt mis de côté par les lecteurs français délicats.

Cela tient à ce que le goût véhément qu'avaient nos propres pères, hélas! pour la plaisanterie lourde et qui tourne principalement... autour du pot, s'il persiste encore chez les Allemands et les Flamands et même les Anglais, nous a presque complètement passé.

Or les aventures de Til-Ulespiègle, qui d'ailleurs ne sont jamais inconvenantes au point de vue de la morale et de la décence, sont légèrement saupoudrées, en général, de cet engrais qui produit un argent sans odeur, au dire de Vespasien.

Elles datent du XVe siècle, c'est là leur excuse.

Quoi qu'il en soit, c'est un ragoût qui n'a plus maintenant beaucoup d'amateurs à Paris, ni dans les départements.

Mais comme dans les aventures en question se décèle le caractère distinctif de la famille, ce caractère spécial qui a été qualifié

au XVIII[e] siècle par la *Jocrisserie,* nous reproduirons les plus présentables d'entre elles, pour le bien faire saisir à nos lecteurs.

Après quoi, nous examinerons ce qu'il y a de réalité dans la légende de *Til-Ulespiègle,* puis nous passerons au *Jocrisse* français.

*
* *

Til-Ulespiègle est bien l'ancêtre de Jocrisse, comme nous l'avons dit, par son habitude déplorable de ne jamais prendre ou comprendre les choses qu'au pied de la lettre, ce qui amène les quiproquos les plus absurdes. Mais chez Til-Ulespiègle cette inintelligence n'est qu'une apparence; c'est une feinte le plus souvent et elle résulte d'un calcul. Il en use et il en abuse pour se divertir lui-même, avec impunité, des conséquences qu'elle fait naître.

Au contraire, le brave Jocrisse, bête par nature et nullement malicieux, cause des désagréments aux autres, il est vrai, mais il s'en attire à lui-même aussi, le tout avec la plus parfaite candeur et en toute innocence. Il est le premier à s'en désoler.

Dans la famille de ces imbéciles légendaires, Jocrisse est l'honnête petit-fils d'un chenapan de père.

Voici maintenant quelques-uns des exploits de ce Til-Ulespiègle, un mauvais drôle doublé d'un fort menteur.

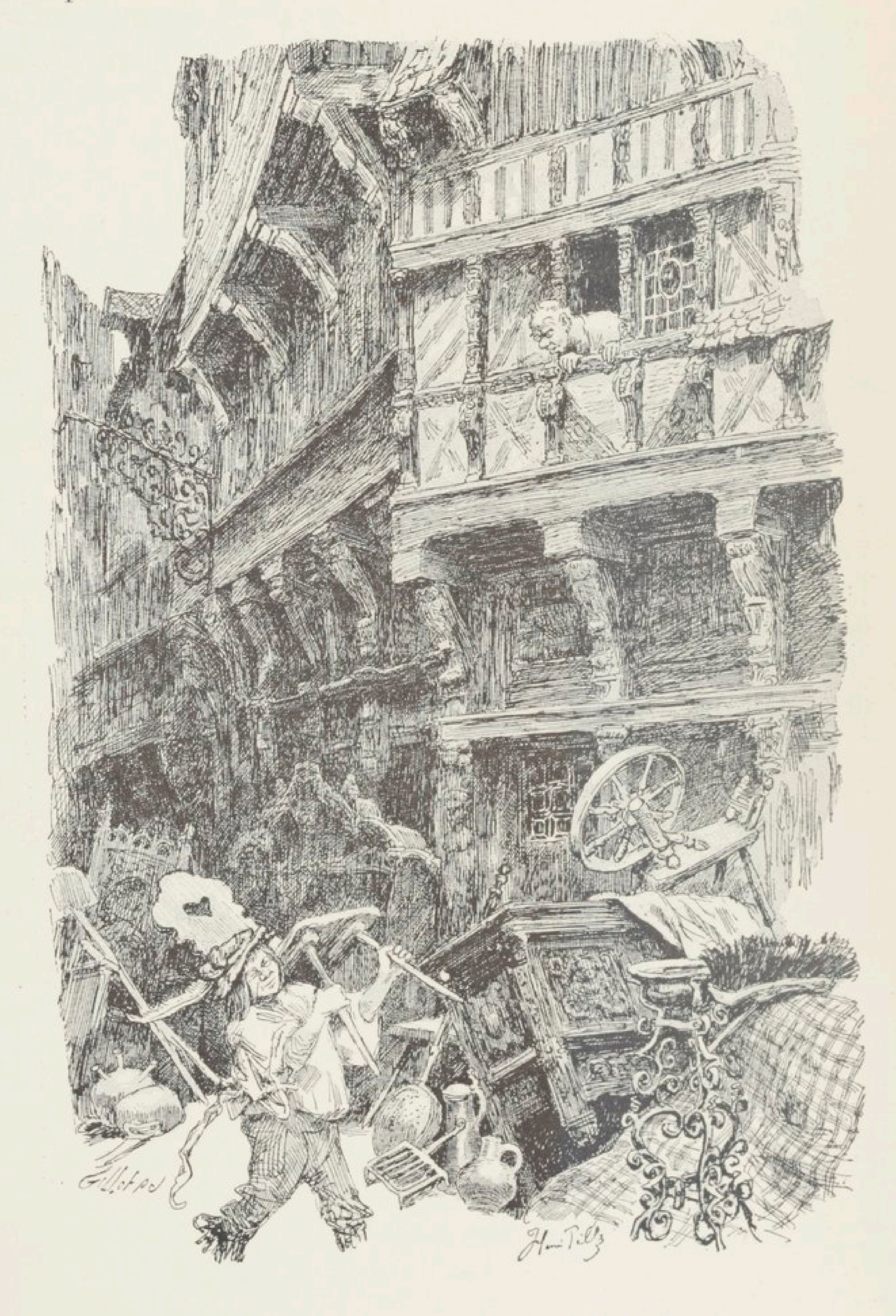
Engagé comme cuisinier, bien qu'il ne sache pas le premier mot de l'art, on lui recommande de garnir une salade d'œufs durs, et il apporte glorieusement, avec une salade sans œufs, un plat rempli d'œufs frais cassés. Son maître lui en demande la raison.

— Ma foi, dit-il, j'ai cherché les œufs les plus durs, comme vous me l'aviez dit. Je n'en ai pas trouvé un seul. Ils se sont tous cassés en les essayant.

— En les essayant! dit le maître.

— Mais oui, je les ai jetés contre la muraille, les uns après les autres; il n'y en a pas un qui soit resté intact. Il n'y a donc pas d'œufs durs chez vous, c'est bien évident.

Un autre jour son maître lui confie un rôti, en le suppliant de ne pas faire de bêtise, cette fois.



— Tu le mettras à la broche demain de très bonne heure, pour que le dîner ne souffre aucun retard, et tu le tiendras éloigné du feu pour qu'il ne brûle pas.

A l'heure de se mettre à table, le maître lui demande des nouvelles de son rôti.

— Le rôti, eh bien, il vous attend : Il est en broche depuis l'aurore et, comme vous m'avez dit de le tenir éloigné du feu, je l'ai mis dans l'endroit qui est le plus loin de la cuisine, à la cave. Il y est, je vais aller le chercher.

Alors son maître, furieux, lui dit avec calme :

— Compagnon, en voilà assez. Reste ici pour cette nuit, mange et bois ton soûl, mais demain vide la maison, je ne veux pas de toi plus longtemps.

— Eh bien, répond le cuisinier improvisé, puisque mon service ne vous plaît pas, bien que j'aie fait tout pour bien suivre vos ordres, demain matin je viderai la maison !

Et il tient parole ; le lendemain, quand son infortuné maître se lève, il voit dans la rue la plupart de ses meubles et ustensiles que Til-Ulespiègle, en sueur, et avec un zèle infatigable, ne cesse d'enlever de l'intérieur de la maison, tout en s'écriant plaintivement :

— Et dire qu'on ne sera jamais content de moi !

* * *

Encore quelques exemples de la bêtise rusée de cet excellent serviteur.

De cuisinier il est devenu apprenti chez un fileur de laine. On lui donne à battre de la laine sur un cadre fait pour cet usage, et son patron lui dit :

— Tu sais, chez moi, je ne veux pas de mauvais ouvriers. On travaille toute la semaine, sauf le dimanche, et on ne fait pas de lundi, surtout.

— C'est très bien, maître.

Or, un vendredi que ses patrons espéraient bien faire la grasse matinée, car le jour était chômé en l'honneur de je ne sais quel grand saint, il les réveille en sursaut dès l'aube en battant de la laine avec furie sous leur fenêtre. On l'en gronde, il s'en excuse en disant qu'on lui a prescrit de travailler toute la semaine, excepté le dimanche.

Quelques jours plus tard, son maître, le regardant battre, lui fait une observation.

— Il vaudrait mieux battre la laine un peu plus haut. Elle n'est pas assez démêlée.

— Bon, fait l'apprenti.

Et dès que le patron est allé à ses affaires, il dresse une échelle le long du mur, attache son cadre à la fenêtre d'un grenier, et se met à battre, au niveau des gouttières, la laine qu'il descend chercher à chaque instant dans une corbeille restée dans la cour.

Le patron revient et s'étonne en riant.

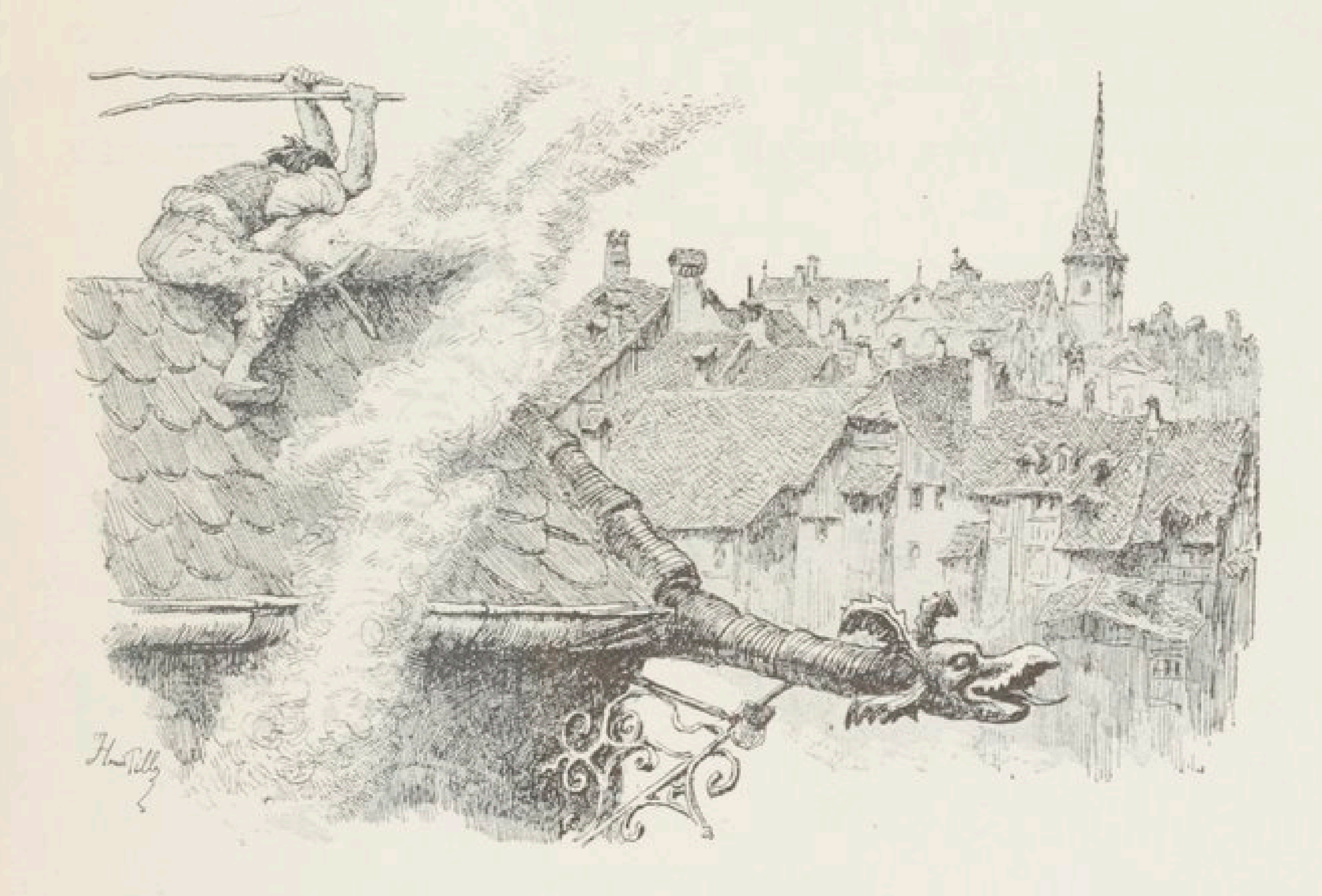
L'apprenti réplique qu'il fait toujours ce qu'on lui commande.

— Vous m'avez dit de battre plus haut, je suis monté ici.

— Bon, bon, fait ironiquement le patron, tu devrais la battre encore plus haut. A ta place, moi, je battrais la laine sur le toit!

Parole imprudente.

Le patron ayant tourné le dos, l'apprenti grimpe sur le toit et bat la laine avec une ardeur si grande que les flocons volent par les airs et couvrent la rue d'un nuage.



— Misérable! s'écrie le patron, qui, revenant chez lui, voit sa belle laine pleuvoir comme neige aux environs. Descends! et laisse tout cela. Tu n'es qu'un fou! Va-t'en!

— Et qu'est-ce que je ferai de la corbeille, qui est vide? demande l'apprenti en pleurnichant.

— La corbeille! tempête le patron, au comble de la rage devant le sang-froid du coupable, eh! fais dedans si tu veux!

Til-Ulespiègle exécute consciencieusement ce qu'on lui a dit de faire, après s'être modestement retiré à l'écart.

Le pauvre fileur découvre le pot aux roses, et s'emporte de nouveau.

— Mais pourquoi vous fâchez-vous, maître, dit le coupable. Je vous obéis toujours.

— Tu n'es qu'un sot, qu'un âne stupide! — Allons, hors d'ici, et porte-moi ça où personne n'en veut!

Après avoir réfléchi mûrement, Til-Ulespiègle porte le corps du délit sur la table de la salle à manger. Son maître l'y surprend, s'exclame, et l'apprenti lui dit avec gravité :

— Eh bien, maître, votre colère m'étonne. Me suis-je donc trompé? J'avais pensé vous avoir bien compris cette fois, et une salle à manger me semblait bien l'endroit du monde où personne ne veut de...

L'apprenti est chassé, et il s'en va en gémissant :

— Que les maîtres sont difficiles à satisfaire!

⁂

Recueillies et publiées, par Til-Ulespiègle lui-même, assurent quelques commentateurs, à la fin du XV[e] siècle, les aventures de ce farceur des vieux temps, traduites en français, en latin, en polonais, en anglais et en danois, ont eu des éditions nombreuses.

Un érudit, Lappenberg, qui s'est fort occupé de sa biographie, dit qu'il en existe plus de cent.

Ce nombre prouve une vogue qu'on ne s'explique guère à présent.

Maintenant, Til-Ulespiègle est-il un personnage imaginaire, et ses aventures ne sont-elles que la réunion, sous un nom de pure fantaisie, de sottises et de reparties populaires? On ne le pense pas.

Il a eu beaucoup de biographes tant anciens que modernes. Leurs biographies ne s'accordent pas entre elles ni sur le lieu précis de sa naissance ni sur celui de sa mort, mais toutes donnent des détails sur sa vie qui permettent de croire que Til-Ulespiègle (dont le nom allemand veut dire, en français, *miroir de chouette*) n'est pas une créature d'invention. Cet aventurier de nom bizarre aurait réellement vécu dans la Basse-Saxe, au commencement du XV[e] siècle. C'était une sorte de bouffon qui jouait des tours aux paysans et aux artisans, ou les divertissait par ses histoires, pour prix de leur hospitalité, faisant ainsi concurrence aux fous de cour, et comme tel, après avoir épuisé sa provision de contes, ou lassé les meilleurs hôtes, il allait chercher çà et là des auditeurs et des franches lippées en Danemark, en Pologne et peut-être jusqu'à Rome.



La première édition des farces de ce drôle malicieux parut, imprimée, en 1519, à Strasbourg.

* * *

Jocrisse, le Jocrisse petit-fils de Til-Ulespiègle par la bêtise et non par la malice, a été créé, pendant la Révolution, par l'auteur dramatique Dorvigny, déjà nommé dans ce livre, et qui fut l'inventeur du célèbre Janot.

Créer des types n'est pas chose commune et cela a sauvé de l'oubli le nom de Dorvigny.

Mais bien avant Dorvigny, le nom de Jocrisse avait quotidiennement cours en France. Cependant, ce nom n'y avait pas la signification actuelle.

Celle-ci est tout entière due, depuis un siècle, aux amusantes et nombreuses comédies de Dorvigny.

Un Jocrisse, depuis le moyen-âge, voulait dire chez nous un homme, et spécialement un mari, de faible intelligence, soumis à sa femme, fût-elle la plus absurde ou la plus acariâtre des femmes, s'effaçant devant elle, lui laissant faire toutes ses volontés, s'occupant humblement des petits soins de l'intérieur et ne soufflant mot.

Un Jocrisse alors, c'était non seulement un *chauffe-la-couche*, selon la locution populaire, mais surtout un *benêt* qui laissait sa femme *porter la culotte*, selon une autre image chère à la foule.

On trouve des traces probantes de cette opinion dans nombre d'écrivains français, conteurs et poètes.

Et tout le monde a dans la mémoire les vers que Molière fait dire à la servante des *Femmes savantes :*

. . . Et nous voyons que d'un homme on se gausse
Quand sa femme, chez lui, porte le haut-de-chausse.

— Il est vrai ! dit en soupirant Chrysale.

Et Martine ajoute :

. . . . . Si j'avais un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il se fît le maître du logis ;
Je ne l'aimerois point s'il faisait le Jocrisse.

Quand Dorvigny fit succéder à la série des *Janots* la série des *Jocrisses*, il se borna à prendre un nom très populaire pour en doter son héros nouveau, mais il ne lui donna rien du caractère des Jocrisses conjugaux.

Il montra un être animé des meilleures intentions, mais si mal servi par la nature, que, par le fait seul de son honnête imbécillité, il amène des événements déplorables, des complications insensées, des quiproquos comiques, dont il est souvent aussi la victime.

Ses méprises folles, si amusantes pour le spectateur, lui sont presque toujours préjudiciables. Valet, il ne peut tenir en place. Il est à chaque instant chassé par des maîtres furieux, dont il a exaspéré la patience et la bonne volonté, comme Til-Ulespiègle.

Les meilleures chances s'offrent à lui. Il pourrait être heureux, bien logé, bien nourri, mais sa bêtise magistrale et indéracinable fait de lui le plus malheureux des maladroits.



Supposez l'Ours de la fable, vêtu d'une livrée, et en service chez un excellent maître, et vous aurez une idée des fantastiques excès de zèle auxquels Jocrisse se livre de tout son cœur pour se montrer digne de la confiance qu'on lui témoigne.

Il est inépuisable en pavés de l'ours !

Aussi quel désespoir chaque fois qu'il arrive à comprendre enfin dans

quels abîmes de contretemps et de surprises désagréables il plonge ses maîtres et tous ceux qu'il aime.

Le Désespoir de Jocrisse, qui est resté à la scène beaucoup plus tard que toutes les autres pièces de Dorvigny sur le même sujet, peint avec infiniment de verve les malheurs du pauvre garçon.

Nous renvoyons le lecteur qui voudrait s'en convaincre, s'il en était besoin, au répertoire des anciens Théâtres du Boulevard et de la Foire.

L'acteur Brunet a joué avec un naturel extrême la plupart des *Jocrisses* de Dorvigny.

Nous ne ferons pas de citations de fragments des pièces en question. L'espace nous manque. — Les bêtises de Jocrisse sont passées d'ailleurs dans le domaine public. Les baladins des fêtes foraines les reproduisent souvent encore dans leurs *bagatelles de la porte*.

*
* *

C'est Jocrisse qui, au jour de l'an, chargé de porter et de distribuer des cartes, au nom de son maître, chez les amis de celui-ci, revient très content à la maison.

— Eh bien, lui dit son maître. Est-ce fait? As-tu bien remis les cartes? N'as-tu oublié personne.

— Non, monsieur, je n'ai plus à porter que l'as de trèfle.

Le malheureux avait pris les premières cartes venues.

C'est encore Jocrisse qui voit entrer un soir son maître en grand courroux.

— Bon Dieu! qu'est-ce qu'il y a encore?

— Comment, coquin! tu as eu l'audace de renvoyer de chez moi mon vieil ami X, chaque fois qu'il s'est présenté ici pour me visiter : je viens de le rencontrer. Il a été gravement malade.

— Dame, monsieur, vous m'avez bien recommandé de mettre à la porte les gens de mauvaise mine, et M. X n'en avait vraiment pas une bonne quand il venait vous voir.

Arrivons à Bobèche.

Bobèche, qui reprit une partie du bagage de Jocrisse en y ajoutant, de son propre fonds, un tas de scènes à la Tabarin, fut sur le boulevard du Temple, au théâtre de Mme Rose principa-

lement, un des plus célèbres arrière-petits-fils de Til-Ulespiègle, de 1815 à 1825.

Avant la Révolution, et même après, des règlements de police obligeaient les directeurs des petits théâtres, afin qu'on ne les confondît pas avec les théâtres d'un genre plus élevé, de faire précéder leurs représentations d'une *parade* exécutée sur des tréteaux ou sur une galerie, à l'extérieur de leur théâtre.

La concurrence des voisins rendait cette obligation peu pénible et même utile. Elle servait de réclame. Aussi se perpétua-t-elle, jusqu'au jour où les annonces des journaux devenus nombreux la remplacèrent.

Bobèche, de son vrai nom Antoine Mandelard, était un grand gaillard de belle prestance, légèrement gras et doué d'un sang-froid parfait. Il débitait les folies les plus vives avec un sérieux inébranlable.

Il procédait en cela des *clowns* de l'Angleterre.

On se rappelle son costume, sa perruque à queue rouge, et son fameux chapeau gris à corne, à l'extrémité de laquelle, au bout d'un fil d'archal, voltigeait un papillon jaune.



On se rappelle aussi celui de Paillasse le ventru, tout entier taillé dans une toile à matelas à carreaux.

D'où venait son nom de Bobèche?

Nous croyons pouvoir dire qu'il venait de la forme même de son chapeau.

Il y avait eu déjà, sous Louis XVI, le chapeau tricorne, dit *lampion*. Nous inclinons à penser que le chapeau à corne unique de Bobèche, rappelant la bobèche, à bords retroussés et à bec, des vieux chandeliers et des lampes, en avait pris le nom dans le langage populaire.

*
* *

Antoine Mandelard avait été apprenti ébéniste dans le faubourg Saint-Antoine, comme son confrère, concurrent et ami Galimafré, autre célébrité du même Boulevard, dans le même temps.

Mais tandis que Galimafré reproduisait, non sans gaieté, d'antiques lazzis à l'italienne ou éditait des plaisanteries parisiennes inventées par cet inconnu qui s'appelle Monsieur Tout-le-Monde, Antoine Mandelard tirait de son crû de petites saynettes qu'il jouait avec l'aide d'un compère. Un des éléments de la farce de tous les temps ayant toujours consisté dans la corruption des mots, l'acolyte de Bobèche était appelé par lui son *acolique,* et à la fin M. La Colique !

Aussi quand Bobèche fit imprimer ses *Grandes parades,* petit livret bleu qu'il vendait à la foule incessante de ses auditeurs pour la modeste somme de quatre sous, il n'oublia pas son M. La Colique. Il y figure en maître, et c'est lui qui morigène Bobèche ou est bafoué par lui.

Bobèche faisait fureur dans tous les mondes, et, comme Galimafré, il allait en ville.

Chargé des parades aux fêtes du Roi, dans les Champs-Élysées, il prit un jour le titre de Bouffon des fêtes royales.

Il a fini dans l'obscurité, plus heureux sans doute que Galimafré, qui se fit directeur de théâtre en province et se ruina.

Il avait de l'humour, et bien que les allusions politiques fussent interdites et sévèrement réprimées sur les théâtres grands et petits, il trouvait moyen, avec son esprit pince sans rire, et sans avoir l'air

d'y toucher, de décocher au gouvernement et aux ministres de la Restauration des flèches dont se délectaient nos pères.

A l'époque d'une grosse crise industrielle, il s'écriait :

— Quel est donc le mauvais citoyen qui oserait prétendre que le commerce ne va pas : Je n'avais plus que trois chemises, et je viens d'en vendre deux.



Un autre jour, M. La Colique, après l'avoir longtemps regardé s'escrimer avec un balai, lui dit :

— Que diable fais-tu là, Bobèche ?

— Moi ? Eh bien, je fais une besogne qui est joliment utile, allez ! je balaye la cour !

La cour ne se fâcha pas. Elle laissait au mécontentement populaire les petites soupapes de sûreté de la critique et du rire.

Jean-Jean et *M. Bêtinet* imitaient Bobèche au Boulevard.

Les paillasses des baraques de saltimbanques, les clowns des cirques, sont à présent les derniers petits-neveux de *Til-Ulespiègle*.

Matamore



Dans son recueil des *Discours d'anciennes rodomontades, gentilles rencontres, et parolles espaignolles,* le seigneur de Brantôme en cite qui, pour le lecteur moderne, semblent de véritables broderies fantaisistes exécutées sur l'antique fonds très réel de la hâblerie guerrière d'autrefois, dans tous les pays du monde, et en particulier chez nos voisins d'outre-Pyrénées.

C'est ainsi qu'un capitan espagnol, un de ces *Tue-Mores* (matamoros) qui ont ajouté un surnom aux nombreux surnoms déjà trouvés pour désigner les soldats fanfarons avant le XVI[e] siècle, s'écrie :

— Des Mores que je tuais, je leur coupais la tête et l'envoyais si haut dans le ciel qu'avant d'en redescendre elle était demymangée des mouches !

Un autre, plus sensible et plus galant, fustigeait un jour son page. On lui en demandait la raison :

— Je châtie ce veïllaque ! Il ne peut s'empêcher de proclamer partout ma valeur, si bien que, en l'écoutant, les dames se désespèrent de jamais mériter un regard de moi, et alors je perds mon

temps à les consoler, au lieu de tuer des ennemis et de prendre des villes !

Entre parenthèses, les femmes, témoin Desdémone, aimaient fort, en effet, jadis du moins, les récits de terribles batailles et les grands coups d'épée. *Ferrum est quod amant,* a dit le poète.

Donc, lorsqu'il se plaint de l'attention sans égale que les dames prêtent aux contes de son page, ce capitan n'est peut-être pas, sur ce point, aussi vantard qu'on pourrait le croire.

Mais il est vraiment sans excuse atténuante, cet autre bravache qui se promène fièrement, sans épée au côté, par les rues, et cela par ordre, insinue-t-il, des Souverains d'Europe et d'Asie !

— Mon épée, dit-il gravement, a coupé les jarrets de bien des hommes et fait tant de choses effrayantes, que, depuis un an, *elle n'est plus autorisée,* et, avant toute guerre, on pose la condition que cette épée n'y sera pas !

Bonne précaution, capitaine Fracasse !

*
* *

Comme nous le disions plus haut, le lecteur contemporain, en parcourant le recueil des *Rodomontades* italiennes ou espagnoles, a peine à croire que ces traits et discours ne soient pas de pures inventions, ou du moins l'exagération de fanfaronnades plus ou moins authentiques.

Évidemment, il est difficile d'admettre aujourd'hui qu'un soldat ait jamais pu penser, même dans un moment de vanité folle, qu'il lui était possible de traiter les rois de la terre, en pays étranger, comme de vils esclaves, et de traîner les sultans par la barbe.

Cependant les faits extraordinaires qui ont, sinon donné naissance, du moins considérablement donné de la réalité aux plus folles rodomontades, ont eu lieu et sont historiques.



Et sans même remonter jusqu'aux Croisades, où l'usage des armes blanches fut la source de corps-à-corps et de combats singuliers qui, bien que paraissant fantastiques de nos jours, n'en ont pas moins été très réels, les années qui suivirent la découverte de l'Amérique suffisent pour justifier en quelque sorte les surprenants excès d'amour-propre des Espagnols.

Les prodigieuses conquêtes du Mexique et du Pérou, accomplies

par des poignées de soldats aventureux, l'asservissement de cent monarques et de leurs immenses armées, qui se battaient fort courageusement, par quelques hommes isolés et mal équipés, ne sont-ils pas des faits parfaitement authentiques, et bien capables d'inspirer aux compatriotes des compagnons de Cortèz et des autres conquérants la conviction absolue, et très sincère, de leur invincibilité et de leur supériorité sans égale dans les luttes guerrières sur tous les autres peuples.

Du reste, de l'autre côté des Pyrénées espagnoles, chez nous-mêmes, quand on se rappelle le courage excessif, la témérité superbe et le verbiage hautain des braves Gaulois si longtemps invaincus, on doit faire plus que d'excuser le *matamorisme* espagnol.

— Nous ne craignons rien, sinon que le ciel tombe sur nos têtes!

Voilà une parole héroïque, certes, mais c'est aussi une hyperbole diablement digne d'un capitan, entre nous.

Et ne forme-t-elle pas un pendant à cette réponse des Espagnols assiégés par Henri IV, dans La Fère, lesquels écrivaient au cardinal d'Autriche, qui leur avait demandé s'il leur fallait du secours :

— Nous n'avons besoin que de sel! Envoyez-nous-en, car nous nous salerons et mangerons les uns les autres avant que de nous rendre!

Puisque nous voilà en France, restons-y quelques instants, et citons certaine prière du brave chevalier La Hire, lequel n'était pas espagnol, mais dont le langage et l'idée qu'il avait naïvement de sa valeur personnelle sont bel et bien d'un capitan parfait.

Capitan de très bonne foi, sans ombre de plaisanterie, et qui, tandis que nous voyons Matamore se borner à traiter les potentats avec un sans-gêne magnifique, allait, lui, plus loin encore, et faisait à Dieu lui-même l'honneur de l'admonester comme un égal.

Les Chroniques de la Pucelle racontent qu'au siège de Montargis, en 1426, le matin d'un assaut suprême, le brave La Hire se mit à genoux, les mains jointes, en présence de ses soldats, et dit :



— Dieu, je te prie que tu fasses aujourd'hui pour La Hire autant que tu voudrais que La Hire fit pour toi, s'il était Dieu, et que tu fusses La Hire !

Convenons que les matamores des XVIe et XVIIe siècles n'ont pas trouvé dans leurs plus vaniteuses vantardises l'équivalent des *simples* paroles que prononçait La Hire en les regardant comme toutes naturelles.

*
* *

Corneille, dans *l'Illusion,* et Théophile Gautier, dans *le Capitaine Fracasse,* ont résumé, condensé et enchâssé, l'un en ses vers, l'autre en sa noble prose, les traits principaux du caractère et les plus vives explosions du langage hyperbolique des capitans espagnols et italiens.

Écoutons Corneille.

Clindor, l'écuyer de Matamore, s'inquiète des airs rêveurs de son maître. Matamore lui repart :

Il est vrai que je rêve, et ne saurais résoudre
Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre
Du grand Sophi de Perse ou bien du grand Mogor...

CLINDOR

Eh! de grâce, monsieur, laissez-les vivre encor!

. . . .

D'ailleurs, quand auriez-vous rassemblé votre armée ?

MATAMORE

Mon armée! — ah! poltron! ah! traître! pour leur mort
Tu crois donc que ce bras ne soit pas assez fort?
Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons, et gagne les batailles;
Mon courage invaincu contre les Empereurs
N'arme que la moitié de ses moindres fureurs;
D'un seul commandement que je fais aux trois Parques,
Je dépeuple l'État des plus heureux Monarques;
La foudre est mon canon, les Destins mes soldats,
Je couche d'un revers mille ennemis à bas,
D'un souffle je réduis leurs projets en fumée...
Et tu m'oses parler cependant d'une armée!
Tu n'auras plus l'honneur de voir un second Mars,
Je vais t'assassiner d'un seul de mes regards!

. . . .

Pour le capitaine Fracasse, nous renvoyons le lecteur au livre merveilleux de Th. Gautier.

Il faut, bien entendu, faire la part du grossissement d'allures et de mots qu'exige l'optique du théâtre, mais Corneille, tout en poussant au grotesque, à la charge, le portrait de son Matamore, n'en reproduit pas moins fidèlement les linéaments et les discours spéciaux.



Et Matamore, dans sa comique redondance, est bien le frère de ces chevaliers français, héroïques et fous de vanité, qui regardaient le concours des gens de pied comme absolument inutile, quand ils étaient là, sur la selle, la lance au poing, et s'écriaient :

— Passons sur le corps de cette ribaudaille, nous suffirons à tout!

* * *

Est-il besoin de l'ajouter maintenant, le Matamore, de même que ses ancêtres et ses descendants, n'est point un personnage légendaire.

Le digne La Hire, après les chevaliers errants du moyen-âge, et avant les capitans, suffirait à prouver amplement son existence historique.

Matamore a parfaitement vécu, de la vie la plus florissante, et nous ne jurerions pas qu'il soit mort tout à fait dans les armées.

Il a vécu, sous deux faces.

Il y avait le hâbleur, d'une bravoure incontestable; il y avait le poltron, qui n'était qu'un menteur insigne.

Ce dernier a été plus particulièrement observé et l'objet de la critique. Le Théâtre, ancien ou moderne, en offre de célèbres échantillons.

Les matamores loyaux, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont assez rares; mais, sans parler d'Achille aux pieds rapides et d'Ajax qui bravait les dieux, la plupart des loyaux capitans français, espagnols, turcs, et même italiens, étaient, tout comme les faux braves, si singulièrement portés à ne pas laisser passer sous silence leurs hauts faits, qu'ils les rappelaient eux-mêmes, volontiers, à toute occasion.

Ils gasconnaient, aurait dit le gascon Henri IV.

L'un des plus remarquables *matamores* de bonne foi, ce fut l'extravagant Cyrano de Bergerac.

Ils ne se bornaient pas au plaisir de « raconter leurs cam-

pagnes, » comme on l'a dit des grognards d'Égypte et de Russie sous Napoléon, ils étalaient avec une naïve emphase leurs exploits personnels et la force de leur bras, pour ébahir l'auditeur.



Travers curieux, qui, cependant, ne leur a rien retiré du respect de la postérité.

Quant à leurs contemporains, c'est sur le dos des matamores poltrons, réellement dignes de persiflages, car ceux-ci ne rendaient aucun service à leur patrie et la faisaient ridicule, qu'ils décochaient de virulents traits de satire.

On a constaté, mais sans en rire, par exemple, le *malamorisme* de Crillon, ou du maréchal de Villars, tandis qu'on a honni, et fort justement, les inutiles menteurs casqués qui pullulaient jadis dans les rangs des mercenaires et des aventuriers soldés de l'Europe.

Encore ces intolérables fanfarons, dont les modèles suprêmes sont, en Italie, les Don Spavento; en Espagne, les matamores; en Angleterre, les Falstaff et les Pistol; en France, les capitaines Fracasse, avaient-ils, non pas une excuse, mais un prétexte pour se couvrir ainsi, dans leurs discours, de la peau du lion terrible.

Ces mercenaires se vantaient pour se donner plus de valeur intrinsèque, et comme, naturellement, ils ne pouvaient attendre de leurs compagnons, concurrents et rivaux, l'éloge qui eût justifié le prix élevé qu'ils demandaient pour la location de leurs services, ils proclamaient eux-mêmes leurs faibles mérites; ils les grossissaient quand ils étaient petits, et enfin ils n'hésitaient pas à les inventer quand ils n'existaient pas.

Cette habitude leur devenait une seconde nature.

Les aïeux de ces mercenaires hâbleurs furent évidemment chez les Grecs, et même chez les Latins, les soldats des longues et lointaines campagnes, d'Alexandre à César, de retour dans leurs foyers et se plaisant à étonner, à épouvanter leurs parents et amis avec le récit des dangers courus ou des périls domptés par la seule force de leur bras et leur intarissable courage.

A beau mentir qui vient de loin.

Les faux braves mentaient donc à qui mieux mieux, ceux-ci pour se voir l'objet des bons soins particuliers ou de l'estime publique, ceux-là pour se faire payer plus cher un jour à venir.

Ils ont eu beaucoup d'imitateurs.

Le mensonge formidable, impossible à contrôler, était leur invincible épée de chevet.

Et qui ne voit l'étroit lien de parenté, par exemple, qui joint, à travers les siècles, le terrible *Pyrgopolinice* (le dompteur de forteresses) de Plaute et l'extraordinaire *Marquis de Crac*? Le costume

a changé, le langage est bien différent. Mais tous deux sont de faux héros, à qui rien ne résiste, qui traversent flamme et eau triomphalement, à qui arrivent les aventures les plus impossibles, dont ils sortent à leur honneur, grâce à leur inextinguible courage.

Pyrgopolinice, Thrason, de Térence, *Don Spavento,* de la *Comédie del arte,* le *Brave,* de Baïf, *Jodelet duelliste,* de Scarron, *Falstaff,* notre *Capitaine Fracasse,* le *Matamore* de *l'Illusion,* de Corneille, le *Baron de Münchausen,* sont les membres d'une même famille, éparpillée, dans le temps, chez des nations diverses.

Tous ces types d'effrontés gens d'épée, qui semblent des créations du génie comique, ont eu des originaux, nous le répétons, lesquels ont existé tout comme Bayard et d'Assas ont existé.

Tous ont été plus ou moins militaires, tous ils ont vu le fer et le feu, — d'aussi loin que possible, il est vrai, — et tous ont essayé de tirer le plus de profit possible de la considération que le métier des armes attire sur ceux qui s'y dévouent.

Pas mal d'entre eux y ont réussi, — autrefois, s'entend.

Car aujourd'hui, et depuis longtemps, ce n'est plus l'argent, c'est le sentiment d'un noble devoir accompli, c'est la gloire, qui est la récompense offerte par la Patrie à ceux qui la défendent.

* * *

Enfin les *rodomontades,* s'il s'en manifeste encore, ce que nous ignorons, ne peuvent plus fournir, hâtons-nous de le dire, la matière d'un mémorial de vantardises forcenées semblables à celles que Brantôme enregistrait sous ce titre.

Le mot, dans son sens primitif, — sens que nous avons dénaturé et que nous dénaturons encore, — pourrait seulement leur être applicable à présent.

Car les *rodomontades* ne pourraient plus signifier qu'un ensemble d'exploits et de combats (toute proportion gardée, et le fabuleux faisant place au réel) analogues à ceux que l'Arioste, dans *Roland furieux,* fait accomplir à Rodomont, le héros sarrazin, lequel, brave sans reproche et sans tache, n'est ni menteur, ni ridicule.

Lui être comparé n'a rien qui déshonore.

Car imiter Rodomont, ce serait tenter l'impossible, c'est se battre seul contre toute une ville, et quelle ville, Paris, à la vue de tous et pour l'honneur !

Tandis qu'imiter Matamore, fût-ce le Matamore qui combattait à Lépante, et, par conséquent, qui n'était pas un poltron, ce serait imiter ce *fendeur de naseaux* gonflé d'un amour-propre immodéré et bavard, qui disait, d'après Brantôme :

— En la bataille de Lépante, avec Don Juan, moy étant en sa réalle (la galère amirale), nous investîmes la réalle turque. Je ne mis pas pour cela grand'force en mon bras autrement, mais d'une simple estocade mon espée (ayant fendu le navire turc) alla si advant dans le fond de la mer, qu'elle proffondit l'enfer où là j'ai cueilly et coupé la pointe du nez à Pluton.

C'est beaucoup, même pour un brave !

Mayeux et Polichinelle



Type de bossu absolument à part, ayant aussi peu de précédents que d'imitateurs, ce qui est fort heureux, M. Mayeux n'est pas, comme on pourrait le croire, le produit d'une création spontanée.

Il éclôt brusquement, il est vrai, après les *Trois Glorieuses* de 1830, mais il a été formé, couvé sous la Restauration.

Et pourquoi à cette époque plutôt qu'à aucune autre!

Pourquoi? Pour une cause que nous exposerons tout à l'heure, et que nous croyons être des premiers à avoir observée et à signaler.

C'est une découverte qui ne vaut pas celle de l'Amérique assurément, mais elle a néanmoins sa curiosité.

Oui, il y a un pourquoi historique et à la « prépondérance » des Bossus sous la Restauration et à l'invention, ou plutôt à la mise au jour, sous Louis-Philippe, par le caricaturiste Charles Traviès, de M. Mayeux, ce grotesque héros, citoyen vaniteux mélangé de bas Don Juan, triomphant et cynique, dont le langage (il vous en sera

fait grâce) semble un dernier écho des jurons du Père Duchêne. Mais avant de donner notre explication, fort plausible, à notre avis, de la genèse et de la naissance de M. Mayeux, nous nous permettrons de prier la fée Carabosse — honneur aux dames! — d'évoquer d'un coup de sa baguette et de passer en revue sous nos yeux les bossus célèbres qui furent, *mais uniquement par le profil,* les ancêtres et les précurseurs du bourgeois disgracieux, vantard et grivois, que silhouetta définitivement Traviès.

Paraissez donc, Hommes illustres à des titres divers, mais tous « marqués au B, » comme on dit, dont le rire, la gaîté, l'esprit et la bosse, simple ou double, ont laissé des traces ineffaçables dans la Légende ou dans l'Histoire, avant M. Mayeux.

*
* *

En tête de l'armée bombée, le premier qui s'offre aux regards. la lèvre crispée encore par un dernier sourire railleur, bien qu'il ait visiblement le crâne déprimé par un coup de poing formidable, c'est Thersite, le plus laid des Grecs, au dire d'Homère. Comme il vint au monde bien des siècles avant que les Spartiates utilisassent, pour y jeter les enfants nés contrefaits, le gouffre appelé le Barathre, Thersite grandit impunément et cribla d'épigrammes ses contemporains. Dans l'armée réunie sous les murs de Troie, il y avait, comme il y a encore, à ce qu'on assure, dans toutes les armées, des guerriers rodomonts, des glorieux, des matamores et des capitans. Thersite les censurait, avec justesse parfois, mais de la façon la plus acérée, toujours. Le bouillant Achille lui-même n'était pas épargné. Mais Achille méprisait les piqûres de ce taon humain. Un jour cependant, comme le farouche soldat s'attendrissait sur le cadavre de la belle Penthésilée, reine des Amazones, qu'il venait pourtant de tuer, Thersite vit les larmes de regret du héros et en rit. Cette fois, et sans raison, il dépassait les bornes de la critique et Achille le lui fit voir en l'assommant d'un coup de poing.



A côté de Thersite apparaît, coiffé du classique bonnet de Phrygie que vous savez, un bossu au fin et bon sourire. Si la tête



est restée souriante, le corps, mutilé, est lamentable à voir. Oh! c'est que ce bonhomme souriant irrita un jour les habitants de Delphes, et ceux-ci le jetèrent du haut d'un roc dans un précipice. Ce drame s'est passé six cents ans avant Jésus-Christ et ce bossu est Ésope, Ésope, le narrateur, le traducteur, le propagateur d'apologues délicieux et de fables qui, nous le savons à présent, ne furent pas de son invention, car ces fables et ces apologues fleurirent longtemps avant lui sous le ciel de l'extrême-Orient.

*
* *

Maintenant, quelle est cette foule de personnages plus ou moins bossus, aux vêtements bizarres, aux ornements fantasques, aux bonnets garnis de grelots et de sonnettes, qui suivent Ésope et Thersite et que précède un homme grand et très voûté, habillé d'une courte tunique d'esclave froncée à la ceinture?

Le nez proéminent et le menton de galoche de cet homme voûté contrastent comiquement avec sa grave et pâle face soigneusement rasée.

Ces personnages aux costumes bariolés qui s'en vont, dodelinant de la tête, agitant des sceptres grotesques et des glaives de bois, ce sont les innombrables bouffons et fous de tous les temps et de tous les pays, parasites plus ou moins gais et ingénieux, dont le métier fut de désopiler les rates, et qui, parfois, firent saigner les cœurs.

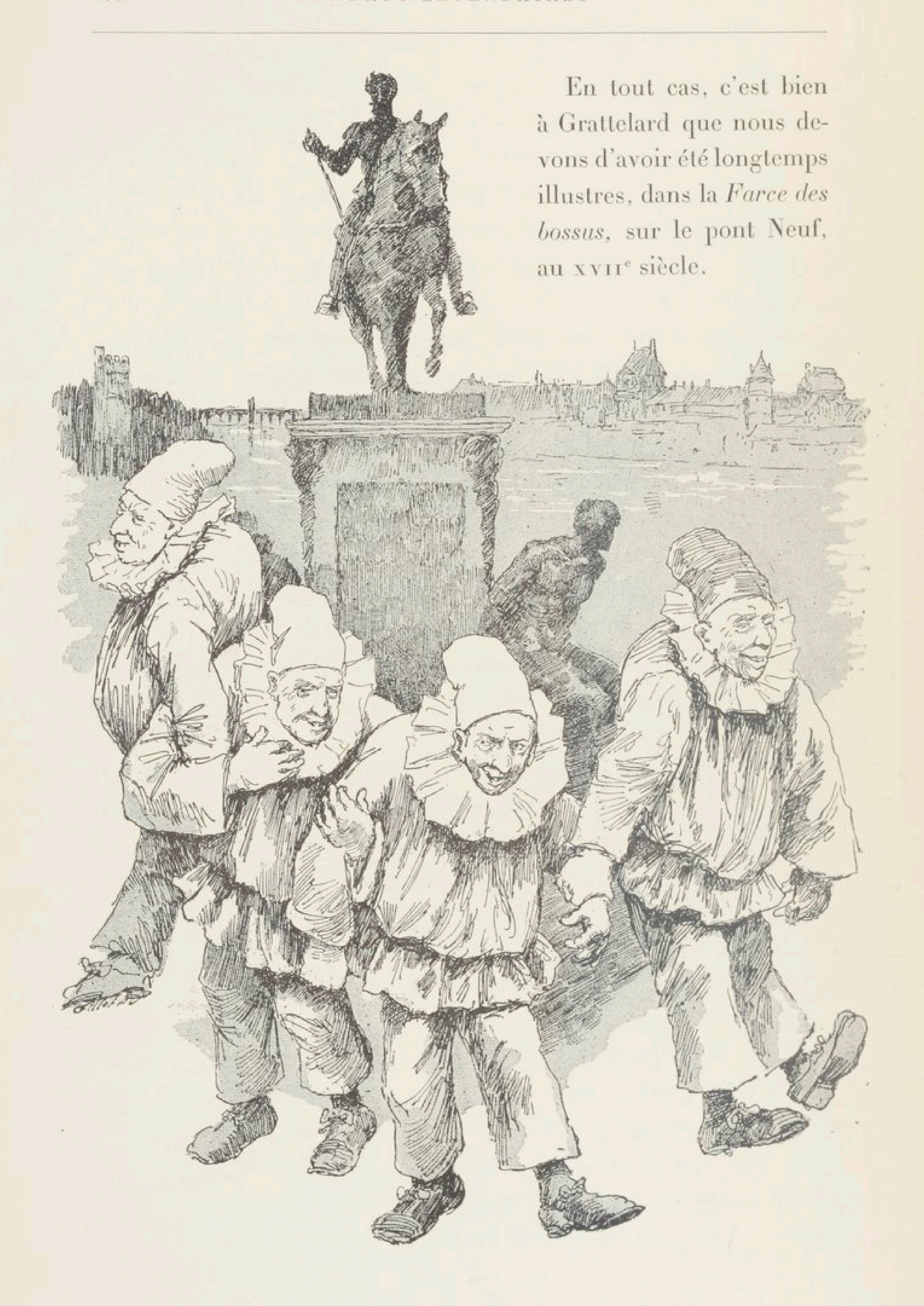
Quant à l'homme qui marche à leur tête, c'est un antique latin, c'est un paysan des environs de la ville que nous nommons aujourd'hui Naples, c'est Maccus, l'aïeul lointain d'*il Signor Pulcinello*.

Tandis que défile et s'éloigne en grimaçant le troupeau des farceurs à gages d'autrefois, dont plusieurs portent, comme des chiens, le collier de cuivre du servage, voici que s'avancent quatre bossus, exactement pareils, marchant de front, bras dessus, bras dessous. Ils échangent de grasses plaisanteries.

— Hé! là-bas, bonnes gens! Qui êtes-vous?

— Oh! nous ne sommes pas assurément les quatre fils d'Aymon, mais nous sommes quatre frères néanmoins, et voici Trostole, notre aîné. Les uns disent que le baladin Grattelard, l'émule et le rival de Tabarin, est notre père. D'autres assurent que bien avant Grattelard on nous connaissait en Italie et même en France.

En tout cas, c'est bien à Grattelard que nous devons d'avoir été longtemps illustres, dans la *Farce des bossus,* sur le pont Neuf, au XVIIe siècle.



En ce moment un autre bossu qui danse en battant du tambourin, et que son turban fait remarquer parmi ceux qui suivent les enfants de Grattelard, s'écrie :

— J'ignore si ceux-ci viennent d'Italie ; pour moi, je viens de bien plus loin, car le sultan de Cashgar est mon maître et c'est moi le célèbre bossu qui, après avoir avalé une arête de poisson, et cru mort, eut à subir les aventures amusantes que vos petits neveux liront encore avec joie dans les *Mille et une Nuits*, où les joyeux bossus ne manquent pas, d'ailleurs.

Ils n'y manquent pas, en effet, car dans la jolie histoire de *Bedredin-Lolo* on trouve le palefrenier bossu qui, marié de force à une princesse charmante, passe la première nuit de ses noces, par ordre d'un génie, la tête en bas, les pieds en l'air, le long du mur d'un endroit… très privé.

*
* *

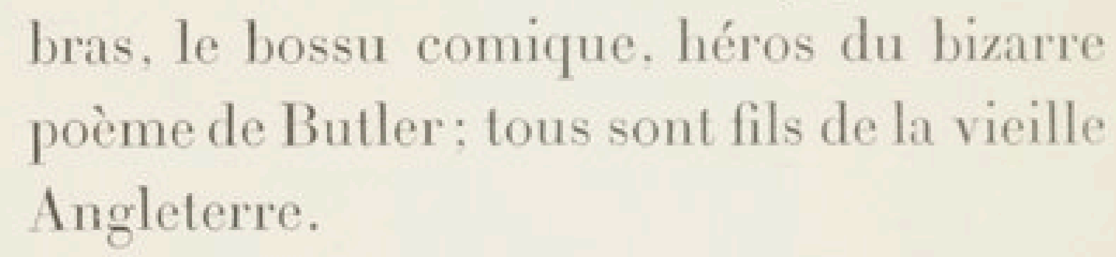
Après le bouffon du sultan de Cashgar, ce *Karagheuz* avant la lettre, la fée Carabosse nous montre encore les mille et un polichinelles français et étrangers qui descendent de Maccus l'Ancien.

Bredouillant et bâtonnant à tort et à travers, les voici, ces joyeux monstres qui tirèrent de si grands éclats de rire à toutes les enfances depuis des siècles, et que Callot illustra dans sa série des *Gobbi*. Titubant et chantant, ils s'avancent en mauvais ordre, sentant le vin, les drôles, et vêtus selon les caprices particuliers de la mode de leur pays et de leur temps. Ceux-ci, avec de hauts chapeaux pointus, à larges bords retroussés, le col fraisé, le pourpoint busqué, rappelant d'anciens Fracasses espagnols ; ceux-là, poudrés à blanc, avec une trogne rouge et semblables à des fermiers généraux. D'autres, plus récents, chaussés de sabots bruyants comme en avaient les Sans-Culottes de Sambre-et-Meuse.

Dans la foule, on distingue les spirituels Polichinelles des *Intermèdes* de Molière, baragouinant avec Punch, le fils humoristique du monstrueux Caliban, de Shakespeare.

Avec Caliban, marchent Richard III, le bossu tragique, Hudibras, le bossu comique, héros du bizarre poème de Butler ; tous sont fils de la vieille Angleterre.





Qui apercevez-vous maintenant là-bas ? Quel est ce seigneur galamment vêtu, qui sourit aux polichinelles de la comédie italienne et à leurs émules du boulevard du Temple.

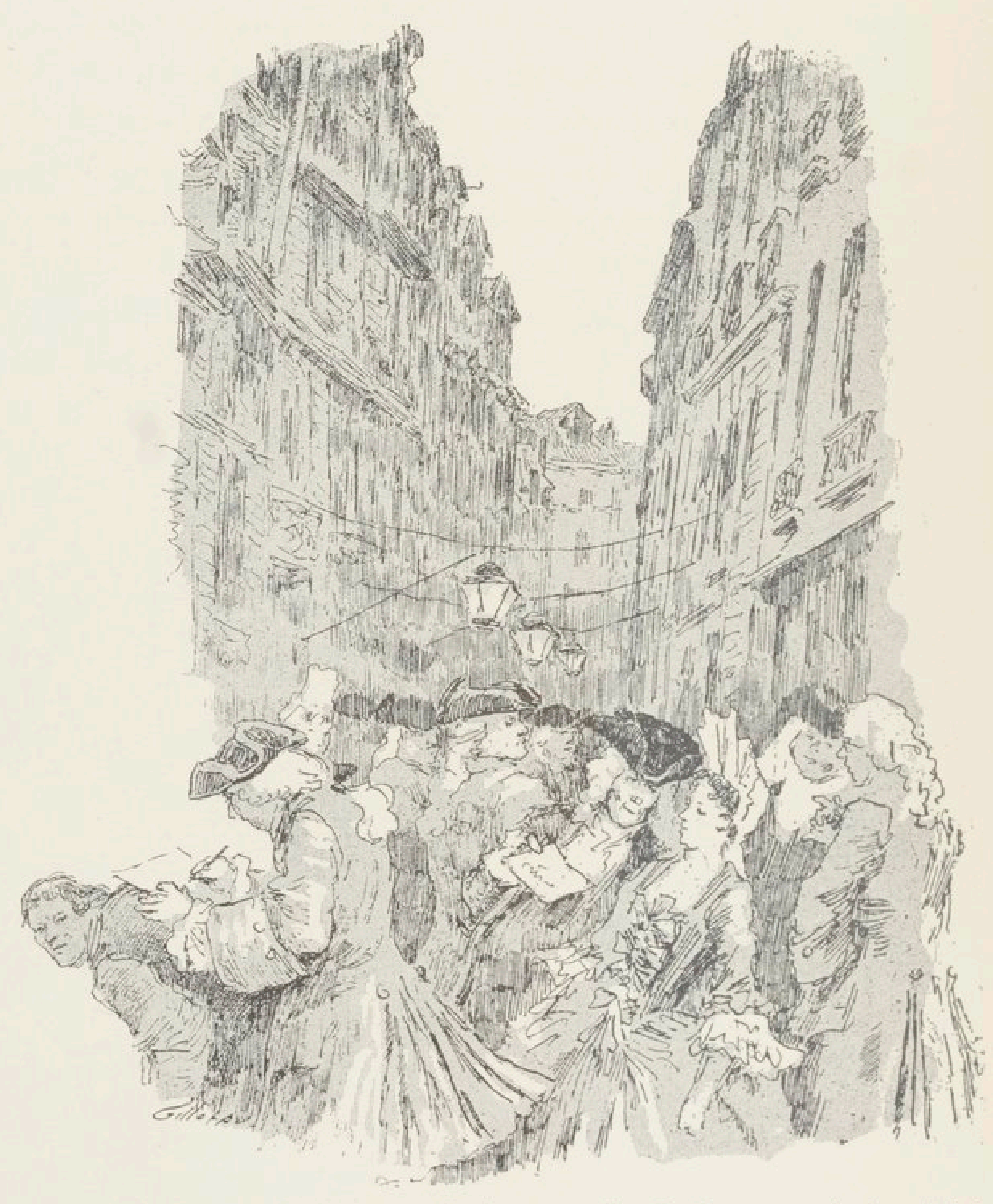
C'est l'aimable fils de notre charmant

Charles Perrault, c'est Riquet-à-la-houppe. Il marche, presque droit, d'un pas allègre, et, comme dit la belle princesse à laquelle il a donné de l'esprit et qui l'a épousé, « sa bosse ne semble plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos. » Il tient à la main le récit de ses aventures, que termine la moralité suivante :

Ce que l'on voit dans cet écrit
Est moins un conte en vers que la vérité même :
Tout est beau dans ce qu'on aime,
Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

*
* *

Riquet-à-la-houppe passé, un autre bossu lui succède, bossu des plus célèbres, bien que son nom soit ignoré.



C'est le bossu de la rue Quincampoix, le bossu qui s'enrichit

pendant les agiotages insensés qu'inaugura, en France, sous le Régent, le système financier de Law. Il louait sa bosse comme un pupitre à tous ceux qui avaient besoin d'écrire dans la rue. Les superstitieux assurent que toucher le dos d'un bossu « porte bonheur. » Le fait est que, du moins pour l'homme de la rue Quincampoix, la chance ne fut pas infidèle. Il gagna énormément d'argent blanc, qu'il n'échangea pas contre du papier, lui malin.

Un bossu illustre, et qui rendit de sérieux services à son roi d'abord et à son pays, c'est ce bossu à cuirasse étincelante, à l'air martial sous sa noire perruque, que le « pupitre » de la rue Quincampoix nous a empêché de reconnaître plus tôt. Son nom? C'est le maréchal de Luxembourg. Et que répondit-il fièrement aux généraux ennemis qui se moquaient de sa bosse? — Il répondit :

— « Qu'en savent-ils, si je suis bossu? Ils ne m'ont jamais vu par derrière! »

*
* *

Nous arrivons au commencement du siècle présent, et la fée Carabosse nous recommande d'écouter encore une chanson, avant de nous présenter M. Mayeux, dont les confrères avaient une grande vogue à cette époque.

Quelle est cette chanson?

C'est l'œuvre oubliée d'un joyeux médecin, doté par la nature d'une gibbosité remarquable et d'une gaieté qui ne l'était pas moins.

Ce médecin se nommait Santeuil, et descendait du poète qui a laissé des hymnes d'une tout autre nature.

Il donna un grand dîner, y convia uniquement des bossus, et au dessert, la coupe en main, il chanta ce poème, de rimes faibles, mais d'une philosophie consolante :

LES BOSSUS

Depuis longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu.
Polichinel en tous lieux si connu,
Toujours chéri, partout si bien venu,
Qu'en eût-on dit, s'il n'eût été bossu?

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas :
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

On trouve ici des gens assez mal nés
Pour s'aviser d'aller leur rire au nez,
Qu'ils ont toujours aussi long que le bec
De cet oiseau que l'on trouve à Québec,
Mais cela même est un titre au respect.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté
Qu'on ne peut voir dans un être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus :
On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour
De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
J'aurais fait mettre un Ésope en métal;
Et, par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé près de ses attributs :
« Vive la bosse et vivent les bossus ! »

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer partout;
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu,
On le distingue alors qu'il est bossu!

*
* *

Enfin, précédant de très peu l'apparition de M. Mayeux sur la terre parisienne, on vit naître et mourir assez rapidement au Théâtre, sous la Restauration, différents types de bossus, tous plus ou moins oubliés à présent, dont le moins ignoré de nos jours est Gobin, créature de bonne humeur, honnête et sans rancune, de Scribe et Dupin, dans le *Café des Variétés*.

La fée Carabosse le fait passer devant nous, chantant, sur l'air de M. Dumollet :

Roul' ta bosse, mon cher Gobin.
Si dans la foule
Va toujours qui roule,
Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Te voilà sûr de faire ton chemin!

Plaisir, gaité, voilà ma seule escorte;
Et les voleurs me causent peu d'effroi.
Qui me prendrait, morbleu! ce que je porte,
Se trouverait plus attrapé que moi!

M. Gobin chantait encore dans la même pièce de Scribe :

Dans l'État nous ne formons pas
Une masse assez importante,
Pour qu'à nos dépens ici-bas
Il soit défendu qu'on plaisante;

Un trait malin me divertit,
Et me fâcher quand on me raille
Serait prouver que j'ai l'esprit
Encor plus mal fait que la taille.

Après M. Gobin et consorts, les scènes parisiennes restèrent d'assez longues années sans exhiber rien de neuf ou de remarquable en fait de bossus.

Les derniers que la fée Carabosse pourrait joindre à son cortège, de nos jours, ce serait d'abord l'original « gandin » des *Chevaliers du Pince-nez,* menaçant de donner la « claque » à quiconque le regarde de travers ; ce serait enfin, — bien qu'il ne soit qu'un pseudo-bossu, — le brave et généreux héros du drame de Paul Féval, Lagardère.

*
* *

Maintenant, — battez aux champs, ombres des tambours de la garde nationale de 1830 ! — maintenant voici M. Mayeux, avec sa face de casse-noisette vicieux, avec culotte courte, ses mollets d'insecte, son parapluie et son immense bonnet à poil qu'il échange parfois contre le shako monumental des « chasseurs » civiques.



Tel est son premier et grand uniforme ; mais par la suite on le vit dans les pages du *Charivari* et dans les vitrines des libraires, sous les divers costumes des boutiquiers et des artisans parisiens, toujours jurant, toujours sacrant, prêt à tout pourfendre, à tout casser, politiquant, critiquant, proclamant des prétentions inouïes, vainqueur des rois et des dames, et bourreau des crânes !

De quelle singulière situation sociale fut-il la résultante et le

produit? qu'est-ce qui a motivé et nécessité sa naissance? C'est ce qui reste à examiner.

On a dit que M. Mayeux était le portrait-charge d'un bossu réel, faufilé dans la garde nationale des Journées de Juillet, lequel, après avoir défendu la Charte de très loin, principalement en paroles, s'enivra de la gloire d'autrui et se crut désormais le vainqueur des vainqueurs.

Il se peut que Traviès, faisant deux coups d'une pierre, ait en effet voulu, en silhouettant M. Mayeux, faire la satire de nombreux soldats... de Crac de la bourgeoisie d'alors ; mais ce qu'il a montré et ridiculisé surtout, ce sont les étonnantes prétentions aux bonnes fortunes que les bossus ne cessèrent d'étaler pendant la Restauration et après.

Ils les étalaient si bien à cette époque, leurs prétentions, que les chansons et les vaudevilles du temps se moquent de ces incroyables Don Juans.

Le Mayeux de 1830 fournit enfin à Traviès l'occasion de les fustiger publiquement.

Donc, sous la Restauration, le personnage était très commun, avait de l'importance et en abusait.

Pourquoi cela?

Pour la cause qui suit et qui ne nous semble pas avoir été signalée encore.

Pendant et après les terribles conscriptions d'hommes valides de la République et de l'Empire, les bossus, — pour ne parler que de cette classe des dédaignés de Mars, — restèrent tranquillement dans leurs foyers.

Mais la plupart jouèrent alors, forcément, les rôles dits de « grande utilité. »

En effet, comme ils se portaient en général fort bien et comme ils étaient gais compagnons; enfin, raison suprême, comme ils étaient là, présents, stables, quand la jeunesse épousable se battait aux quatre coins de l'Europe, nombre de familles, ne pouvant

avoir des grives, en fait de gendres, se contentèrent de merles. Alors les bossus devinrent non seulement des partis acceptables, mais des partis recherchés.

Une soudaine averse de faveurs leur tomba sur le crâne.

Les modestes, les sages, bénissant leur sort inespéré, savourèrent leur bonheur en silence.

Mais les autres, grisés par ce succès de « cours forcé » qu'ils croyaient dû à leur simple mérite intrinsèque, perdirent la tête complètement dans l'orgueil du triomphe et prirent une sorte de revanche.



Se sentant nécessaires, ils firent les difficiles, les cruels même, et ne doutèrent plus de rien.

Ils tranchèrent du petit maître et du sultan, relevèrent le front aussi haut qu'ils purent, se donnèrent des airs de Richelieu et de Lauzun, furent indiscrets et bruyants, enfin devinrent insupportables.

La paix faite, le pli pris ne fut pas effacé chez la plupart. Ils continuèrent, bien que leur vogue fût passée, à se vanter d'aventures le plus souvent imaginaires, et cela de la façon la plus répugnante.

Mais le beau temps était revenu. Le soleil brillait de nouveau et il fit rapidement fondre la cire des ailes de papillon que ces nouveaux Icares s'étaient attachées aux épaules. Les ailes tombèrent, le dos resta!

Dos très respectable quand l'homme que la nature en afflige est un homme de cœur, d'intelligence et d'esprit, mais que l'on est en droit de rappeler d'un sourire quand l'homme qui l'arbore est un être vaniteux, vicieux, menteur et désagréable.

Or, ce sont ces bossus à prétentions anacréontiques, sans pudeur et sans foi, qui pullulaient sous la Restauration, d'une manière obsédante, et que Traviès désirait corriger ou châtier par le ridicule.

Et quand le personnage en question joignit effrontément à ses hâbleries de satyre les hâbleries d'un citoyen dompteur de rois, Traviès saisit la balle… ou la bosse au bond, et créa : *Monsieur Mayeux*.

M. Mayeux avait la vie dure.

Il résista pas mal d'années. Puis il disparut.

Est-il mort? — Nous l'ignorons. En tout cas, il est devenu d'une rareté telle que l'on peut croire qu'il a été définitivement enterré.

Il ne ressuscitera, et encore à condition de s'exprimer dans une langue moins libre, que si la mode revient jamais d'avoir *l'air bossu* pour avoir l'air d'un homme comme il faut.

Mode qui a existé sous Louis XVI, tout incroyable qu'elle

paraisse, mais que Mercier, le fin observateur, a ironiquement notée dans son *Tableau de Paris :*

« L'air de cour, dit-il, est d'avoir, comme les gens de lettres, une épaule plus élevée que l'autre. »



Janot



Singulier jeu de l'amour et du hasard!

Janot, — le *Janot* de 1779, qui n'a rien de commun (pas même l'orthographe de son nom) avec les Jeannot-lapin, les Jeannot-Sganarelle, et tous les Jannots frères ou cousins des Gros-Jean et des Jean-Jean d'autrefois, — Janot, le célèbre pauvre hère, honnête et résigné, toujours battu et toujours payant l'amende; Janot exhalant ses justes plaintes dans un langage que rendent comique des inversions forcenées, Janot le populaire enfin, c'est le petit-fils de Louis XV.

Quoi! Le royal et caustique causeur de Versailles serait l'aïeul du Janot proverbial de notre temps, de l'homme au fameux couteau, qu'il offre à sa bonne amie Suzon en disant : — « C'est un véritable couteau de Langue, tout ce qu'il y a de pus meilleur; vous n'en verrez pas la fin, de celui-là. Il m'a déjà usé deux manches et trois lames, et est toujours le même? »



Parfaitement, et en ligne directe encore !

Et c'est bien simple ! Le père, le créateur, l'inventeur de *Janot*, c'est le poète et auteur dramatique Dorvigny, lequel était le fils d'une demoiselle Archambault, de l'Opéra, et de Sa Majesté Louis le Quinzième.

Or, sans Louis XV, pas de Dorvigny, et sans Dorvigny, pas de *Janot*.

Donc..., concluez.

La tradition qui allie Dorvigny à Louis XV a été, de son temps même, acceptée comme étant d'une authenticité indiscutable.

Dans sa jeunesse, Dorvigny (né à Paris en 1734 et mort dans cette ville en 1812) offrait la vivante image de son père, et c'est dire qu'il était fort beau de visage et distingué d'allures.

Mais, avec l'âge, après une vie précaire et des excès de toute nature, principalement des excès de travail, Dorvigny perdit sa jolie mine, sa belle tenue et sa noble figure.

Élevé au hasard, il fut d'abord acteur, tâchant d'être de plus en plus fort, chez Nicolet. Jouant à Paris, ou courant la province, il se fit ensuite auteur et, à propos de tous les événements de la cour et de la ville, sa plume se répandit, en prose comme en vers, en productions de toute sorte, parades, impromptus, prologues, vaudevilles, opéras comiques, comédies.

Enfin, dégoûté de ces mille travaux au jour le jour, d'une littérature souvent officielle, dédaigneusement accueillis dans les demeures royales et princières, Dorvigny se résolut, selon l'expres-

sion pittoresque de Charles Monselet, « à mettre bas son habit brodé, » et à suivre sa vocation pour le genre populaire.

C'est alors, après s'être essayé aux Italiens dans quelques parodies et à l'Ambigu Comique dans quelques vaudevilles, qu'il fit jouer au théâtre des *Variétés Amusantes,* en juin 1779, les *Battus payent l'amende, comédie* proverbe, dit la brochure du temps, mais qu'il serait plus juste de qualifier de *farce,* dans la bonne acception du mot.

Le principal personnage de cette farce certainement remarquable, était Janot, devenu depuis l'un des types français les plus caractérisés.

Sa renommée a fait le tour de l'Europe et du monde.

Ce *Janot* initial, auquel Dorvigny lui-même donna de nombreux frères, fut, bien entendu, imité et exploité par différents rivaux de son créateur.

Ils en récoltèrent même beaucoup plus de profit que l'auteur, qui fut toujours un besogneux.

En 1860, on tirait encore de l'œuvre de Dorvigny un *Janot chez les Sauvages* pour l'acteur Lassagne.

Mais revenons à l'illustre Janot Ier.

*
* *

Le succès des *Battus payent l'amende* fut extraordinaire.

A une époque où trente représentations consécutives d'une pièce étaient considérées comme une vogue complète, les *Battus,* qu'on était obligé à la fin de jouer deux fois par jour pour satisfaire à l'empressement intarissable du public, furent donnés *cinq cents fois de suite.*

Ce fait incroyable est attesté par tous les contemporains, notamment par le cousin Jacques, par Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris,* et même par Linguet.

Mercier dit à ce propos, en style du temps :

« L'idiome de la dernière classe du peuple s'y trouvait exprimé au naturel, et le jeu naïf de l'acteur (il s'appelait *Volange*), son accent sûr, formaient un tableau qui, dans sa bassesse, avait un mérite toujours extrêmement rare sur la scène, la parfaite vérité. Voilà ce qui lui a valu ce prodigieux succès. »



Janot, long et maigre, avec son bonnet de laine, sa vieille lanterne à la main et son costume de pauvre enfant du peuple, factotum d'un marchand de *bric-à-brac,* comme on dirait aujourd'hui, fut chanté, peint, gravé, chansonné, sculpté, idolâtré enfin, comme un roi ou comme un dieu.

L'étranger fut avide de contempler, au moins en effigie, ce Janot dont les Parisiens raffolaient avec cette frénésie passionnée.

On fabriqua donc, à l'usage des amateurs étrangers, des milliers de statuettes de l'illustre Janot, en biscuit de Sèvres, qu'on vit mettre à la place d'honneur dans toutes les maisons à la mode de l'Europe.

A elle seule, la Russie s'en fit expédier pour vingt-huit mille livres.

Paris en regorgeait, bien entendu.

On installa enfin un Janot sur la cheminée du cabinet de Louis XVI!

Ce fut un délire.

Tout fut — *à la janot* — pendant plusieurs mois, coiffures, mets, éventails, potages, tabatières.



Enfin parut une vaste estampe *sérioso-satirique,* d'un excellent travail, représentant le *Triomphe de Janot*. Debout sur un char que traînent des amours en casque, en soutane, en perruque, etc., il tient et élève en l'air sa lanterne dont la clarté illumine le monde. C'est en vain qu'on porte, devant lui, un dindon au bout d'une perche, c'est en vain que, derrière, au milieu d'une foule enthousiaste, s'agite un drapeau sur lequel on aperçoit l'image d'un pot

de chambre renversé (allusion à une scène de la comédie), Janot le triomphateur poursuit sa carrière en versant des torrents de lumière sur ses obscurs blasphémateurs.

La pièce est amusante, et Volange devait y être fort comique; mais c'est égal, les Parisiens faisant les frais d'un *Triomphe de Janot* en *pendant* au *Triomphe de Voltaire,* peu de mois après la mort de ce grand homme, c'est assez dur à accepter, pour l'honneur de l'esprit de nos aïeux.

En y réfléchissant, de loin, c'est-à-dire à la distance où nous sommes des faits désordonnés que nous rappelons ici, il semble que ce soit surtout l'incorrection naïve et l'incohérence innocente du langage de Janot, — ce pauvre diable d'homme du peuple! — qui aient plu principalement à nos grands-pères.

Rire des discours hétéroclites de Janot, satisfaisait chez eux le besoin de critique, à propos de tout et à propos de rien, qui bouillonnait alors dans tous les esprits et devait bientôt faire irruption.

La bourgeoisie classiquement pédante et l'avocasserie belle diseuse, qui, toutes deux, devaient prendre la parole, — pour ne plus la rendre! — aux approches de 89, se complaisaient, se délectaient, au Théâtre des Variétés, à souligner, à relever, à corriger les âneries de syntaxe et de méthode oratoire de Janot, et chacun se félicitait, en se rengorgeant, de n'être pas un Janot, et de savoir si bien les signaler et les redresser, comme l'Armande et la Bélise des *Femmes savantes*.

Ce n'étaient pas les fines et piquantes attaques de l'auteur contre l'état de choses existant alors, qu'on applaudissait; non, les gens du bel air et les demi-lettrés riaient surtout du manque de grammaire et des *pataquès* de Janot formulant, en son patois naturel, les attaques en question.

Cela dit, et sans insister, il serait temps de reproduire *in-extenso,* pour l'édification du lecteur, les passages des *Battus payent l'amende*

qui ont assuré à Janot dans la mémoire publique la place qu'il y occupe depuis bientôt cent ans.

Peu de gens, aujourd'hui, ont entre les mains la célèbre comédie, et nos citations seront pour beaucoup de l'inédit. Nous en respectons l'orthographe.

*
* *

Ragot, marchand de ferraille et bric à brac, interroge son apprenti Janot sur l'emploi de son temps, et du peu d'argent qu'il lui a confié.

R. — Est-ce là tout ?

J. — Ah ben, oui, tout ! J'ai été porter ce vieux fauteuil chez le rempailleur, là, contre l'égout Montmartre, qui était tout dépaillé... Après ça, j'ai été chercher un abattis, comme vous me l'aviez dit vous-même, de dindon, en présence de Madame, et qui m'a coûté douze sous, avec le cou et les pattes...

R. — Tu n'as donc pas été à la boucherie ?

J. — Pardonnez-moi, monsieur, j'ai pris un bon pot-au-feu pour demain dîner avec votre compère, qui est tout de la tranche, qui doit venir avec sa femme, pesant cinq livres, sans os du tout.

R. — Et pour le souper, ce soir ?

J. — Oh ! pour ce soir, j'avons un petit gigot chez le pâtissier, cuit au four, avec une gousse d'ail dans le manche.

. . . .

R. — Qu'as-tu fait des six sous que ma femme t'a donnés ce matin ?

J. — Monsieur, j'en ai fait mettre des bouts à mes souyers, de quat' sous, par le savetier du coin, qui étaient percés à jour...

R. — Oui, tes souyers de quatre sous, et les autres deux sous ?

J. — J'en ai fait mettre des clous aux talons, de six yards, et les autres deux yards, j'ai regardé la liste de la Loterie.

R. — Pourquoi faire regarder la liste ?

J. — Pour voir si j'aurais pas gagné queuquefois.

R. — Est-ce que tu mets à la loterie, toi?

J. — Moi! Oh! pas si bête. On dit que c'est de l'argent perdu.

R. — Eh! Comment veux-tu donc y gagner, imbécile, si tu n'y mets pas?

J. — Eh! l'hasard est si grand!... si j'ai du bonheur, moi; ne faut qu'un coup!...

. . . .

Toutes ces plaisanteries sont devenues classiques, comme on voit. En voici d'autres, dans la scène où Janot fait le galant avec sa bonne amie Suzon, la fille du savetier Simon.



S. — Beau temps!

J. — Oui, ma fine, si ça dure, j'aurons une belle journée c'te nuit. I fera beau demain pour la promenade. Si vous voulez, j'irons déjeuner comme j'avons été dimanche dernier à Saint-Cloud. Je mangerons de bons baignets cheux le Suisse, fricassés dans la poêle.

S. — J'voulons ben, monsieur Janot; mais c'est que ça bourre comme tout, les baignets.

J. — Oh! que non! je les ferons descende; je boirons de c'bon p'tit vin de Briolet, à six sous la bouteille; vous en souvient-i?

S. — Si m'en souvient! Témoin que j'y ai t'oublié c'petit couteau que vous m'aviez donné, où ce que j'en ai eu ben du chagrin.

J. — Comment, c'tustache Dubois que je vous avais fait présent? Eh bien, voyez, c'est comme un sort! mais c'est égal, je vous en donnerai un autre, un véritable couteau de Langue, tout ce qu'il y a de pus meilleur..., etc., etc. Il m'a usé déjà deux manches et trois lames. C'est toujours le même.

S. — C'est ben honnête à vous, monsieur Janot, mais faut pas vous défaire de vos meubles comme ça pour moi?

J. — Oh! pardonnez-moi, mameselle, ce n'est rien que ça. — En parlant de couteau, c'est feu mon père qui en avait un beau, devant Dieu soit son âme! pendu à sa ceinture, dans une gaîne, avec quoi il faisait la cuisine.

S. — A quelle heure que vous vienrez me prendre?

J. — A huit heures. Mais, dites donc, faut pas aller avec ce guernadier de l'aute jour? C'est de la mauvaise compagnie, ça; et vous savez ben le proverbe : dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu fréquentes..., vaut bien mieux n'être que vous et moi, voilà tout, et pis votre petite sœur, et mon petit frère, et ma cousine : ça fera cinq, nous jouerons aux quat'coins, pas vrai, mameselle Suzon?



S. — Faudra revenir de bonne heure; nous goûterons en chemin.

J. — Oui, j'passerons par Sève, j'y mangerons des petits gâteaux de Nanterre, comme j'en avons mangé l'aute jour, tout le long de la rivière, avec du beurre dessus...

S. — Oui, et les bonnes cerises!

J. — Pardine, je le crois bien, de c'te p'tite marchande qu'était si jolie, à trois sous la livre...

. . . .

* * *

Mis à la porte par son maître, l'infortuné Janot, battu, rossé, inondé... par une fenêtre, et ayant dû, tant aux commissaires qu'aux procureurs, donner peu ou prou de sa pauvre épargne, se lamente et ne sait à quoi se résoudre. Il fait nuit. Il a faim. Il est sans asile. Il gémit.

— « Oh! déjeuner! — En attendant, faudrait souper, et je n'ai pas le sou, et je ne connais personne de connaissance encore! — La nuit comme ça! — Si c'était le matin, il y a des auberges, on va se mettre à table; on boit, on mange, il ne faut pas d'argent pour ça..., dans les cabarets, on ne paye qu'en sortant; moi, je ne sortirais pas... »

. . . .

Enfin, le naïf et malheureux garçon, toujours malmené par le sort et les gens, en dépit de sa bonne volonté, et uniquement à cause de sa simplicité, se voit repoussé même par Suzon, qui lui ferme sa fenêtre au nez.

Alors, c'est la morale de la pièce, — Janot, battu, et sa lanterne à la main, comme Sosie, et accablé comme Sganarelle réclamant ses gages, s'écrie :

— « J'ai perdu mon argent, j'ai ma veste gâtée, j'ai été rossé... et il faut que je paye encore! — Oh! jarni, tout ça me rappelle ce que me disait ma pauv' mère, du temps que j'allais à l'école, qu'est morte à présent, chez M. Nicodème. Quand je revenais me plaindre à elle avec l'oreille déchirée, j'attrapois encore le fouet par-dessus le marché. Eh ben, c'est la même chose à présent. Les

grands comme les petits, les enfants comme les personnes, dans le monde comme à l'école, on a beau venir se plaindre d'avoir eu des coups : autant de pris! C'est toujours les *Battus qui payent l'amende*.

Pauvre Janot! Pauvre peuple de la fin du XVIIIe siècle! Lamentable enfant du triste Louis XV.

* * *

Une chanson populaire, d'origine assez récente, a réuni dans ses couplets la plupart des formules du *Janotisme* (ou de la Janotine), formules toutes inspirées, d'ailleurs, par la création vraiment originale et bien française du *Janot* de Dorvigny.

Voici cette chanson :

Je suis Janot, mes actions comiques
Ont fait de moi rire depuis longtemps,
Et de mon pèr' je suis le fils unique
Quoiqu' cependant nous étions douze enfants.

Un jour, la nuit, j'entendis l'ver mon père ;
Il vint à moi et m' dit comme ça : — Janot,
Va-t'en chercher du beurre pour ta mère,
Qu'est bien malad', dedans un petit pot.

J'entre en passant chez mon oncle Licorne,
J' lui dis comm' ça : — Tonton, dépêchez-vous
D' met' vot' chapeau sur vot' tête, à trois cornes,
Et, après ça, d' faire un saut d' plus chez nous.

Il trouva mal cette pauvre Jeannette ;
C'était mon pèr' qui l'avait trop bourrée
Avec un gros comm' moi morceau d' galette,
Qui v'nait d' mon frèr', qui l'avait trop beurrée.

Et tout le mond' chez nous était en proie
A la douleur de ce funeste jour;
Moi, qu'avais faim, j' m'en fus chercher not' oie
Chez l' pâtissier, qu' j'avais fait cuire au four.

Mais en rentrant ma mère était r'venue,
Et tout le mond' commençait à s'asseoir;
Nous mangeâm's l'oie, avec de la morue,
En compagni', qu'était bouilli' du soir.

Mais v'là-t-y pas qu' pour prouver mon adresse,
Je renversai les assiett's et les plats;
Je fis un' tache à ma veste, de graisse
Sur ma culotte et mes jambes, de drap,

Et sur les bas qu' mon grand-père, de laine,
M'avait donnés, avant d' mourir, violets;
Le pauv' cher homme est mort d'une migraine
En t'nant un' cuiss', dans sa bouch', de poulet.

Le Songe d'une nuit d'hiver



Un soir de février, et c'était à l'époque où je me livrais à la chasse assidue des documents constitutifs du présent ouvrage, je m'endormis profondément, le cerveau un peu alourdi, je le confesse, par la charge des notes recueillies pendant la journée.

Et je fis ce rêve :

Je me voyais errant, par un grand clair de lune, dans une voie étroite et sinueuse, absolument déserte, que bordaient les façades en désordre de maisons bizarres et irrégulières, blanchies à la chaux, et percées de rares petites fenêtres jalousement grillagées. Çà et là, des rangées d'étais en bois soutenaient ici des toitures croulantes, quoique plates, et là des murailles prêtes à perdre l'équilibre.

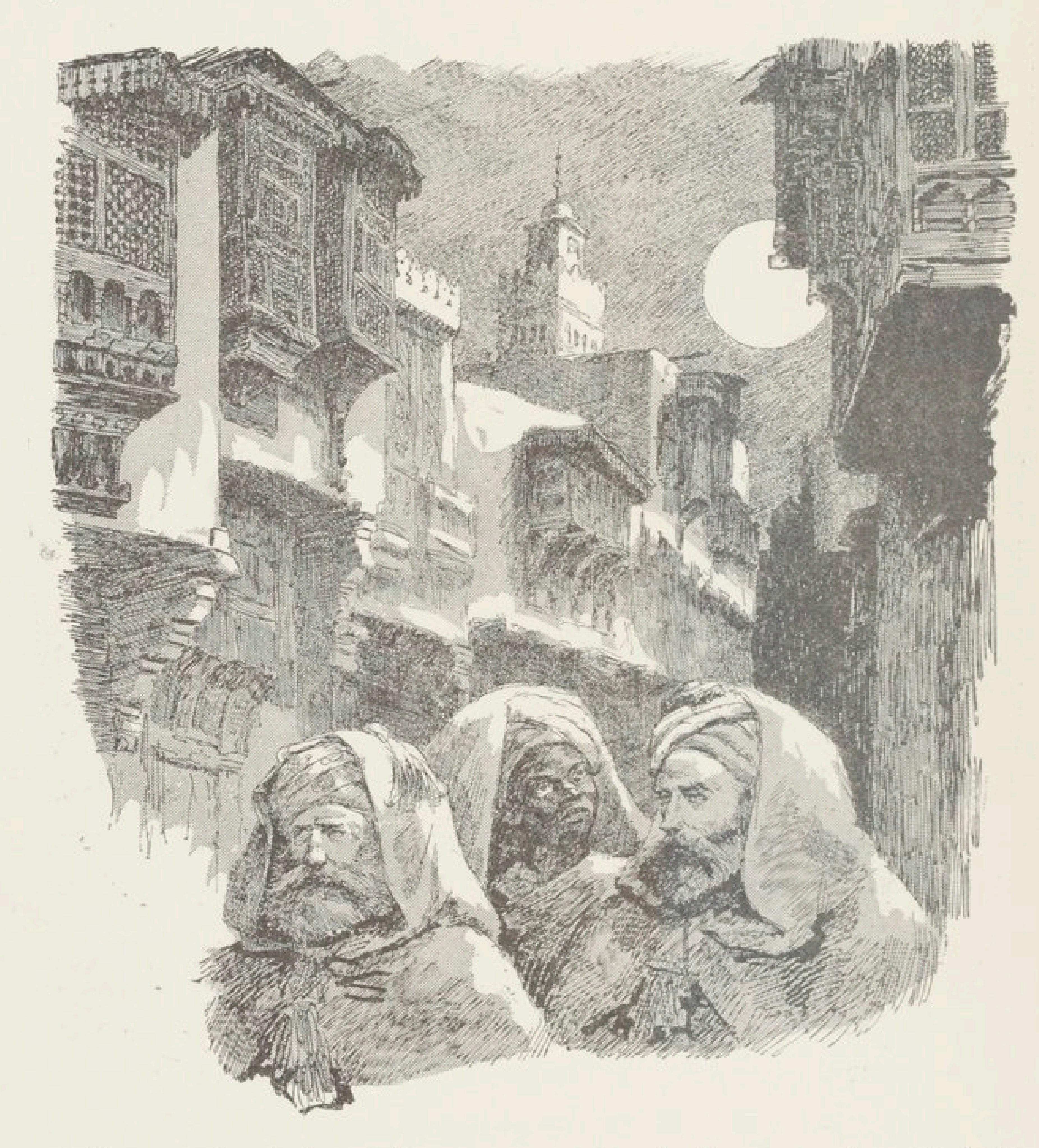
Au loin, au-dessus de terrasses qui s'étageaient à l'infini, s'élevaient et brillaient d'un vif éclat un peu verdâtre, dans le sombre azur du ciel criblé de larges étoiles, des espèces de tours carrées, que je reconnus pour des minarets de mosquées.

Je me trouvais donc, la nuit, dans une ville orientale. Laquelle? je l'ignorais. Où allais-je? je n'en savais rien.

Le puissant murmure d'un fleuve aux eaux rapides, prochain

sans doute, roulait dans l'espace silencieux. De temps en temps il s'y mêlait le battement saccadé de tambourins d'argile scandant les roucoulements continus et voilés de flûtes de roseau.

Comme j'écoutais ces bruits d'orchestres invisibles s'échappant de l'intérieur des maisons closes et ténébreuses, trois hommes parurent tout à coup devant moi.



Tous trois étaient vêtus comme des Arabes appartenant à la classe marchande.

Je ne pouvais voir distinctement leur visage, dissimulé en partie

qu'il était sous les plis du capuchon, cerclé d'une tresse en poil de chameau, de leur ample burnous, mais je constatai que l'un d'eux était un nègre. Ses dents et ses yeux étincelaient dans la rondeur noire de sa face.

Ils m'environnèrent et sans façon m'interrogèrent. Quoique surpris par cet acte de curiosité légèrement impérative, je déclinai mon nom et ma profession.

— Un poète!

— Un conteur! dit l'un d'eux, dont la belle barbe noire, très soignée, émergeait de son capuchon. Très bien. Nous l'emmenons avec nous.

— Et vous, qui êtes-vous? leur dis-je à mon tour; des rodeurs de nuit, sans doute? En ce cas, plaignez-vous du Destin, car je n'ai que peu d'aspres sur moi, et pas un seul sequin à vous offrir, mes chers seigneurs. Mon art s'y refuse!

— Vous vous trompez étrangement sur notre compte, me dit alors à l'oreille le personnage à la face couleur de noix. Nous sommes des marchands de Mossoul, d'honnêtes marchands, et celui-ci, qui vient de vous parler, est le principal d'entre nous. On le nomme *il Bondocâni*.

— *Il Bondocâni?*... murmurais-je, tandis qu'en compagnie de l'homme à la figure noire, je marchais derrière les deux autres, *il Bondocâni*? mais je me rappelle avoir lu cela quelque part?... Attendez donc!... *il Bondocâni?*... mais oui! mais c'est le pseudonyme que, dans ses excursions nocturnes à travers les rues de Bagdad, avait adopté le Commandeur des Croyants, Haroun-al-Reschid, Haroun le *Justicier*..., l'aventureux et poétique sultan des Mille et une nuits et des Mille et un jours. — Oh! mais alors, ajoutai-je, je devine qui vous êtes, vous autres...., vous êtes...

— Silence, Giour, s'écria le nègre : La parole est d'argent, mais le silence est d'or.

— Je ne dis pas le contraire, repris-je, mais cela n'empêche pas que je vous reconnaisse à présent fort bien, et l'individu si muet

qui marche aux côtés d'*il Bondocâni,* c'est le grand vizir Giafar, ou Djafar, si vous l'aimez mieux ; et quant à vous, vous êtes Mesrour, le gardien en chef du sérail...

— Bavard ! Plus bavard que Shacabac le *Barbier* qui raconte l'histoire de ses sept frères.

— Bavard, soit, mais je ne me trompe pas. Ma foi, puisque l'occasion s'en présente, je la saisis, et permettez-moi de vous dire ici tout le plaisir que vous m'avez procuré dans mon enfance, et même plus tard. — Oh ! la charmante rencontre ! Certainement je ne vais pas vous quitter de toute la nuit. Je vais donc enfin courir les aventures et, demain, Sa Majesté, après avoir entendu mon histoire, me fera donner sans doute un caftan d'honneur et une bourse de soie verte contenant trois mille pièces d'or. Cela vaut bien mieux que de publier trois mille vers.

*
* *

Mais pendant que je m'exclamais de la sorte, les trois prétendus marchands de Mossoul disparurent subitement. A leur place, je vis, immobile, me lorgnant d'un air sévère, un être fantastique vêtu d'une façon étrange. Ses habits étaient découpés dans des feuilles de parchemin, de papyrus et de papier, constellées de caractères et d'écriture de tout genre. Pour coiffure, il portait une *reliure* de livre d'où pendaient des signets de soie. Cet être tenait à la main des tablettes, à sa ceinture se balançait un fort encrier; des plumes, des roseaux taillés et des stylets étaient étalés en éventail sur sa poitrine.

— Qui diable est celui-ci? me dis-je. Il a bien l'air d'un comparse de théâtre dans une féerie qui s'appellerait le *Royaume des Lettres,* par exemple.

— Tu n'as pas besoin de savoir mon nom, dit l'être bizarre, répondant à ma pensée sans que je l'eusse exprimée à haute voix. Mon devoir est de te dire avec plus ou moins d'exactitude et de vérité ce que furent les gens que nous rencontrerons, ce soir, ici ou ailleurs...

— Seriez-vous ce qu'on nomme un *compère,* dans une Revue française?

— Je suis ce que je suis. Ne t'en inquiète pas et écoute-moi. Marchons. Causons. Et d'abord, commençons par ce faux marchand de Mossoul...

— Oh! oui! Haroun-al-Reschid?

— Le *Justicier,* soit? Un singulier justicier, entre nous, qui, s'il se signala parfois par des actes d'une générosité souvent excentrique, ne craignit pas, sur de simples soupçons aiguisés par une

jalousie féroce, de faire barbarement mourir, après son précepteur et ami Yagha, les quarante membres de sa famille, les Barmécides, et à leur tête son fidèle et dévoué Giafar, le ministre auquel il devait non seulement le pouvoir, mais en grande partie l'éclat de son nom, le bel entretien de ses troupes et la permanence de l'état florissant de son trésor. Il fut perfide et ingrat.

— Il eut tort assurément.

— Parce qu'il envoya à Charlemagne les clefs du Saint-Sépulcre, parce qu'il lui fit des présents fort curieux alors, tels qu'un échiquier, un singe, une horloge d'eau et un éléphant, qui s'appelait le *Père de la Dévastation,* et parce que Éghinard a célébré sa grandeur et sa magnanimité, il n'en faut pas conclure que Haroun ait été l'homme dont les *Mille et une nuits* ont tracé un portrait si flatteur. Il aimait les lettres, il goûtait les arts, soit, mais il fut le plus fourbe et le plus vindicatif des potentats et il fit couler des torrents de sang et de larmes, même chez les siens.

— Et moi qui l'aimais tant, ce fantaisiste coureur de nuit, avec ses caftans d'honneur et ses bourses de soie !

— C'est que tu ignorais le fratricide qui lui permit de monter sur le trône rapidement. Il fit tuer son frère Hady.

— Bon ! je l'ignorais. Mais, ma foi, ne m'en dites pas davantage. Je vois que la légende a été bien indulgente pour lui et l'a caressé avec une main de velours. N'en parlons plus.

— N'en parlons donc plus, dit l'être coiffé d'une reliure de livre, et d'ailleurs il est temps de nous rendre dans une assemblée assez curieuse qui a lieu, cette nuit même, dans cette ville.

— Quelle assemblée ?

— Le bal des personnages légendaires.

— S'ils y sont tous, cela ne va pas manquer d'un certain ragoût.

— Ils n'y seront pas tous, car le palais où ils sont réunis ne pourrait contenir assurément les personnages légendaires de tous

les temps et de tous les pays. Mais tu y rencontreras ceux dont les noms sont les plus familiers à ta mémoire.

— En ce cas, marchons. Il me tarde de voir d'un peu près les gens dont tu parles.

— Et à moi il me tarde de lever le masque séculaire que la Tradition a mis sur leur visage.

* * *

Et, sans transition aucune, me voilà dans l'intérieur d'un vaste édifice où toutes les architectures, où les arts plastiques de tous les pays étalaient et confondaient leurs plus caractéristiques spécimens.



Une cohue extraordinaire de personnages bariolés, s'exprimant dans toutes les langues, mortes ou vivantes, remplissait les salles.

Ils défilaient rapidement devant moi, isolés ou par bandes, me lançaient un regard défiant, et s'éloignaient à toute vitesse ; ils étaient à chaque instant remplacés par de nouveaux personnages aussi étranges et aussi peu stables.

Mes yeux en étaient éblouis. C'est à peine s'ils pouvaient nettement distinguer certains d'entre eux.

Cependant, j'en reconnus plusieurs et j'en fis part d'un air triomphant à mon guide.

— Ce brave homme, à figure douce, dis-je à mon compagnon, oui, celui-ci, là-bas, avec sa mitre d'évêque et sa

chasuble scintillante, dont les mains blanches portent un baquet rempli de petits enfants qui lui tendent les bras, je sais très bien qui il est ; c'est cet honnête saint Nicolas, le patron des écoliers ! Est-il vrai qu'il ait ressuscité, au bout de sept ans, trois enfants assassinés par un cruel boucher et mis au saloir comme pourceaux.

— Je n'ai pas à examiner l'authenticité des miracles du IVe siècle, répondit mon cicérone habillé de manuscrits et d'imprimés, mais je puis t'assurer que cet indulgent et secourable évêque aimait réellement beaucoup les petits enfants, et il les aimait tant, qu'il avait trouvé dans son cœur un bien original moyen d'en augmenter le nombre. Il s'informait, dans son évêché de Myre, en Lycie, des familles où s'attristaient dans le célibat d'honnêtes filles sans argent, et la nuit, en grand secret, il allait jeter par quelque ouverture, dans l'intérieur de leurs demeures, une somme qui leur assurait une dot, et avec cette somme tombée du ciel en quelque sorte elles trouvaient vite un mari.

— En vérité ? — Eh bien, maintenant que je sais cela, je le garde plus que jamais dans mon estime, ce saint Nicolas en l'honneur de qui, quand j'étais enfant, j'ai mangé tant de petits gâteaux et tant de fois vu la lanterne magique, le 6 décembre de chaque année.

Pendant que je parlais ainsi, saint Nicolas s'était éloigné, et un bel homme, oh ! un bien bel homme, à l'air vainqueur, en costume somptueux d'empereur romain, passa près de moi. Bouffi d'une assurance débordante, il avait l'air de dire : — « Comptez sur moi, ne craignez rien. Je suis là, moi ! Faut-il porter le monde sur mes épaules, comme Atlas, je suis prêt ! Faites-en l'épreuve. »

— Eh ! quel est donc ce superbe ? Je n'ai point présente à l'esprit sa physionomie triomphante ?

— Ça ? dit en souriant mon compagnon, ça, c'est tout bonnement le prototype de ces hommes d'État et de ces chefs d'armée



que tout le monde croit, sur leur parole, des sauveurs de société et des futurs maîtres de l'univers, mais qui, le jour où ils sont au pouvoir, se révèlent effroyablement nuls au milieu des désastres dont ils sont la cause. Ce magnifique passant, dont le nom fut longtemps un sobriquet injurieux, c'est l'empereur Olibrius, un César fantoche et éphémère, un imbécile éclatant et funeste. — Ses descendants... indirects... ont été nombreux dans tous les pays et à toutes les époques...

— C'est égal. Toutes les dames ont dû en raffoler! Quelle tenue! quel port! quelle barbe! cet Olibrius!

*
* *

Au bon et modeste saint Nicolas, au magnifique et présomptueux Olibrius, succéda un autre personnage, une femme cette fois, jeune et fort gracieuse.

Svelte, avec des yeux pensifs, vêtue d'un riche costume de fête dont une partie, chose singulière, semblait faite d'une étoffe grossière et poussiéreuse, elle courait, hors d'haleine, un pied chaussé d'une adorable pantoufle de *vair*, et l'autre nu. Quand elle m'apparut, il me sembla entendre sonner minuit.

— Voilà la petite Cendrillon, parbleu!

— Elle est en retard. Elle vient de perdre la pantoufle que trouvera le prince Charmant.

— Oui, c'est bien Cendrillon, la Cendrillon que tout le monde chérit, et qui a pour marraine une si bonne fée, me dit mon guide; mais des centaines et des centaines d'années avant d'être aimée en France, elle fut célèbre en Égypte et en Grèce, et s'appelait Rhodope, *la belle aux joues de rose*.

— Croyez-vous?

— J'en suis sûr, et sans Rhodope, il n'y aurait peut-être jamais eu de Cendrillon.

— Contez-moi son histoire?

— Rapidement. Oui. Née en Thrace, la jolie esclave Rhodope fut la compagne de servitude d'Ésope, assure le bon vieux Hérodote. Rachetée par Charaxos, le père de Sapho la poète, qui faisait

le commerce par mer entre Mitylène de Lesbos et Naucratis, le port d'Égypte où les Pharaons toléraient les étrangers, Rhodope fut installée dans cette ville. Un jour qu'elle achevait sa toilette, un milan fondit sur la terrasse de sa maison où se trouvait par hasard une de ses sandales, et l'emporta dans les airs. Puis il la lâcha. La sandale tomba dans un palais où logeait le pharaon Amasis, alors en visite à Naucratis. On la ramassa. On la porta au roi. Sa grâce et sa petitesse donnèrent à Amasis le plus vif désir de connaître la beauté capable de chausser cette merveille. On fit essayer la sandale à toutes les jolies femmes de la ville. Plusieurs la chaussèrent sans difficulté, et en conçurent un fol orgueil. Mais Rhodope, l'esclave Rhodope, après l'avoir facilement mise à son pied, prouva, en produisant la seconde sandale, que la première lui appartenait bien à elle seule. Amasis fit de Rhodope l'une de ses épouses, ajoute la tradition.

— Très bien. Mais que dit, a son retour, le pauvre Charoxos, délaissé pour un Pharaon?

— Il se plaignit vivement, et si vivement, que sa sœur, Sapho, le railla souvent à ce sujet, et toute la Grèce connut bientôt, comme toute l'Égypte, l'histoire de la sandale de Rhodope. De la Grèce, à travers les siècles, et subissant les influences et les variantes nées du changement des temps, des lieux et des mœurs, elle s'est perpétuée en Europe jusqu'à nos jours sous le titre de la Pantoufle de Cendrillon, mais la petite esclave conquérant un mari royal grâce à sa chaussure est bien, comme vous le voyez, la sœur aînée de la pauvre jeune fille délaissée à qui sa pantoufle fait épouser un prince.

Cendrillon disparut à son tour comme avaient disparu Olibrius et saint Nicolas, et tandis que je rêvais encore à sa gracieuse histoire, je me sentis bousculé brusquement, puis enlacé de la façon la plus étroite, par un joli jeune homme en habits du temps de Louis XV, lequel avait les yeux recouverts d'un bandeau et que lutinaient joyeusement un tas de jeunes filles et de jeunes garçons.



En m'entourant de ses bras, il s'écria gaiement :

— Pris ! à lui le mouchoir !

— Pardon, pardon, lui dis-je, mais si votre bandeau, votre action subite et vos paroles ne me trompent pas, vous êtes en train de jouer à Colin-Maillard, en plein bal ?

— Certainement, vertuchoux ! Et vous êtes bien pris cette fois. Il y a assez longtemps du reste qu'on se moque du pauvre aveugle. A votre tour de l'être, maintenant !

J'expliquai au joli Colin-Maillard qu'il faisait erreur, attendu que je n'étais point de la *partie,* et il me lâcha, après s'être excusé, pour essayer de nouveau d'attraper, mais en vain, l'un ou l'autre des joueurs qui tourbillonnaient autour de lui.

*
* *

Alors mon mystérieux ami, garni de tout ce qu'il faut pour écrire, me dit gravement :

— Tu viens de voir ici tout ce qui subsiste du souvenir du réel Colin-Maillard. Un jeu d'enfants (fort en faveur au siècle dernier, entre parenthèses, surtout entre grandes personnes), un jeu d'enfants qui est la gracieuse et lointaine image d'un terrible et sanglant jeu d'hommes dont la Flandre eut le spectacle mémorable à la fin du xe siècle.

— En effet, répondis-je, et j'ai quelque souvenance de cela, mais c'est une légende...

— Ce n'est pas une légende. Un homme a effectivement vécu, et même vécu longtemps, qui s'appelait Jean Colin, et qui fut surnommé Maillard. Il était né à Huy, de parents riches. Mais à trente ans, il était ruiné. Réduit à la misère, il servit les maçons pendant deux ans, à Huy même. Il aurait peut-être gâché du mortier toute sa vie, si la guerre n'avait éclaté entre son seigneur, Notger, prince-évêque de Liège, et Lambert, comte de Louvain.



Celui-ci vint assiéger Huy. Comme tous les autres habitants, Jean Colin s'improvisa soldat et exécuta des sorties furibondes avec ses

concitoyens, armé de ce qu'il put trouver de mieux en fait de massue et, dit-on, de son propre marteau de maçon. Il se fit remarquer, en tête de ses compatriotes, par sa bravoure extraordinaire et son intelligence. Le siège fut levé, le vaillant soldat fut anobli, d'après des documents récemment réunis et contrôlés, il devint Baron de Poilvache et fut nommé *mayeur* du quartier de la Sauvenière.

C'est alors qu'il ajouta fièrement à son nom de famille le surnom par lequel il était désigné dans la ville, surnom qui lui fut donné peut-être à cause de l'arme, un *Mail* ou *Maillet*, avec laquelle il s'était illustré, ce qui est l'opinion commune, mais plus probablement encore, à notre avis, à cause de la fonction de *mayeur* dont il était chargé : — Colin-le-*Mayeur* ou Colin-le-Maillard. On peut choisir.

Ce fut à l'âge de soixante-dix ans, pendant le combat de Wilrych, auquel il voulut prendre part, bien qu'il fût alors aveugle, ayant eu les deux yeux crevés par un archer trop adroit, que Colin-Maillard se livra à ce jeu épouvantable dont les enfants d'à présent donnent une vague et innocente reproduction. Au milieu d'une mêlée furieuse, la lance en arrêt d'un bras et de l'autre manœuvrant au hasard, mais sans relâche, une lourde hache d'armes, il tint en respect les gens qui l'assaillaient à coups sûrs, assommant ceux d'entre eux qui osaient se mettre à sa portée. Il sortit vivant de cette lutte sans nom.

Cette extraordinaire action d'éclat eut alors un retentissement inouï. Les trouvères et les ménestrels la célébrèrent. On la reproduisit dans de naïves représentations théâtrales. Les enfants, pleins d'admiration, la répétèrent dans leurs jeux, imités par les enfants des générations qui suivirent.

Et c'est de cette façon que le souvenir de Colin-Maillard et de son combat homérique est parvenu jusqu'à nous, traduit et atténué de la manière joyeuse qu'on sait.

*
* *

Quand mon compagnon se tut, je regardai de nouveau les personnages qui n'avaient cessé de défiler devant nous.

Il en passait sans cesse, les uns d'aspect grave, les autres gesticulant comme des fous, et lorsque mon bavard ami s'apercevait que j'en examinais certains avec plus d'attention que d'autres, il se hâtait de me citer quelque trait de leur vie réelle.

— Celui-ci, me dit-il, que tu vois s'avancer d'un pas mesuré, vêtu d'une longue robe noire et coiffé d'un bonnet carré, c'est le subtil docteur Buridan.

— Ah! oui, Buridan, je le connais, le docteur à *l'âne* célèbre, le Buridan qui prétendait que si un âne, en proie à une faim et à une soif égales, et mis entre un seau d'eau et un seau d'avoine, se décidait plutôt pour l'un que pour l'autre, il fallait en conclure que cet âne raisonnait, et se prouvait, par là, pourvu d'un libre arbitre.

— C'est bien cela. Mais ce qui est plus singulier, c'est que ce Buridan paraît être le même que le Buridan qui, comme le dit le vieux poète Villon, *fut jecté en ung sac en Seine* par ordre d'une *royne d'antan*.

— Le même? allons donc! mais tous les romanciers et tous les dramaturges nous donnent Buridan comme un capitaine d'aventures?

— C'est en quoi ils se trompent. L'historien Gacuin, le bibliothécaire de Louis XI, reproduisant les récits des chroniqueurs qui l'ont précédé, dit que ce fut le savant Buridan, alors étudiant à Paris, qui fut jeté dans la Seine par une fenêtre de la Tour de Nesles et cela par ordre, non de Marguerite de Bourgogne, femme de Louis X, comme les dramaturges et les romanciers le font croire, mais par ordre de Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe le Long.

Buridan ne mourut pas de son plongeon. Sauvé de la noyade, il vécut dans l'ombre jusqu'à la mort de la reine. Mais il en garda le plus amer souvenir. Ce qui le prouverait, au dire de Gacuin, c'est que, plus tard, dans une de ses doctes consultations sur les droits royaux, Buridan déclara — qu'un roi a le droit de faire tuer une reine, si c'est nécessaire! Cette dure sentence semble dictée par une forte rancune contre toutes les reines en général, rancune née de sa triste mésaventure de jeunesse, insinue l'historien.

*
* *

— C'est bien possible, mais maintenant qui nous arrive là, à la suite du bon docteur Buridan?

— Cet homme au costume de chasse en drap vert de Lincoln, un arc de six pieds à la main, un cor d'argent à la ceinture? C'est Robin-Hood, c'est le galant et loyal braconnier, *l'outlaw* du XIIe siècle.



— Quoi! le joyeux Robin, si merveilleusement mis en scène par Walter Scott dans son beau roman *Ivanhoë?*

— Tout justement.

— Voilà un vrai et charmant personnage légendaire!

— Pas si légendaire que cela!

— Comment?

— Qu'il fût ou non en réalité un comte de Hutingdon, dépouillé de ses titres et de ses biens dans sa jeunesse par ses propres parents et les ennemis de sa famille, le proscrit Robin-Hood n'en a pas moins été un très authentique patriote militant, et le dernier Saxon qui tenta de s'opposer, par tous les moyens possibles, à l'établissement de la domination normande en Angleterre. Les preuves matérielles de ses aventures manquent, mais son universelle popularité depuis des siècles, mais les souvenirs vivaces qu'il a laissés chez ses contemporains et qu'ils ont transmis à leurs descendants, prouvent qu'il ne fut pas un mythe, un héros fabuleux. Des plus vieux chroniqueurs

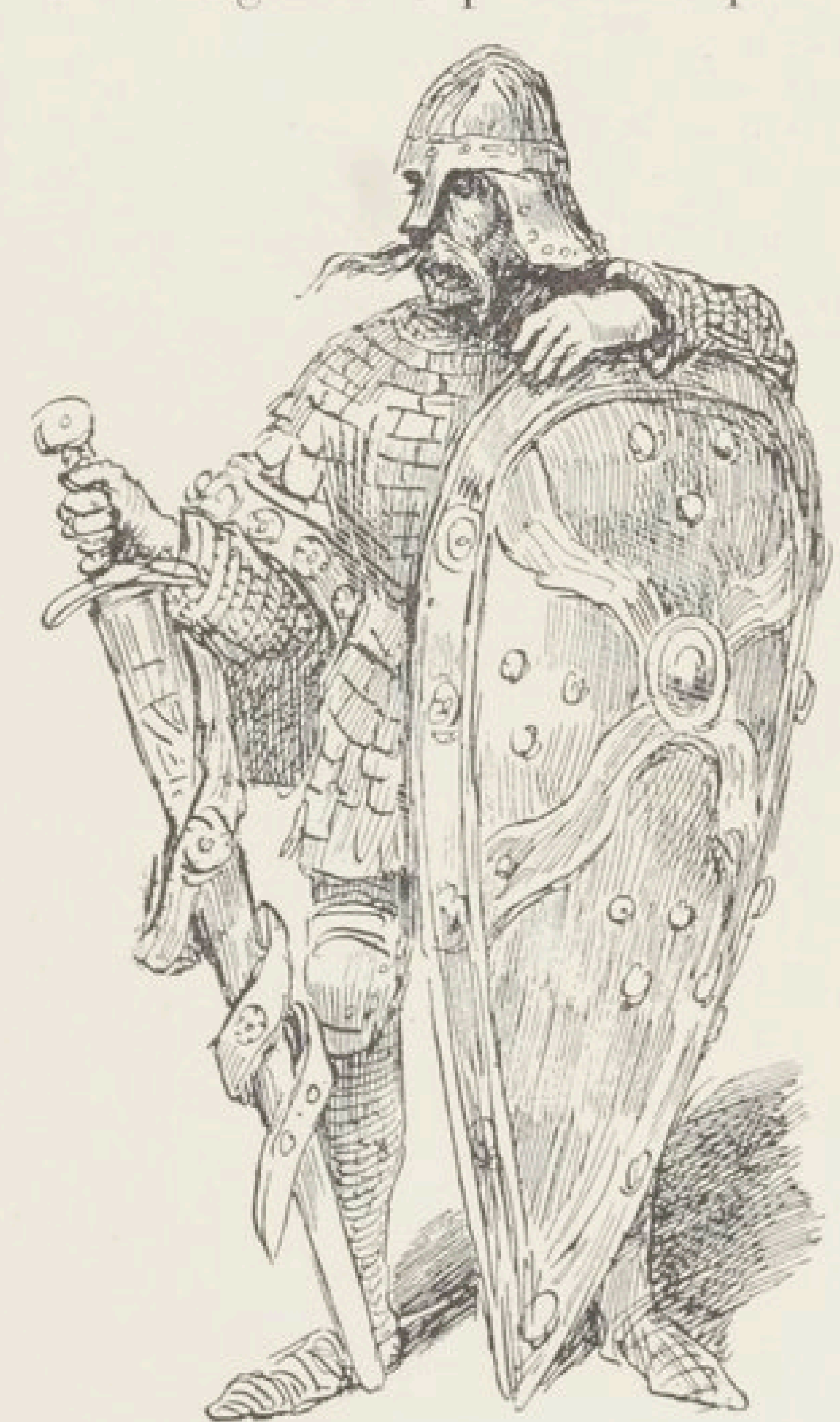
anglais à Shakespeare, il a toujours été parlé du héros de la forêt de Sherwood comme d'un personnage réel, généreux, brave à l'excès, ayant lutté et souffert pour une cause alors nationale. Sans doute on a grossi les événements de sa vie, sans doute on lui a attribué des aventures qui ne lui appartiennent pas, mais le fait même de sa dévouée existence et de sa triste mort, celle-ci causée par la perfidie ou la négligence d'une femme chargée de le soigner pendant une maladie qui le frappa à l'âge de cinquante-sept ans, n'a jamais été mis en doute en Angleterre.

Robin-Hood offre le seul exemple d'un homme qui, sans avoir été canonisé, ait un jour de fête. Jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, dit le romancier anglais Pierre Égau, le peuple, les rois, les princes, les magistrats, en Écosse et en Angleterre, célébrèrent l'anniversaire de l'*Outlaw* Robin-Hood par des jeux institués en son honneur.

*
* *

— Cela étant, dis-je à mon guide, je vais relire, dès demain, *Ivanhoë*. C'est par ce roman que Robin-Hood a été, en quelque sorte, révélé chez nous, et je le relirai avec d'autant plus de plaisir que je sais maintenant que le gai conducteur de Richard Cœur de Lion dans la forêt de Sherwood ne fut point un personnage imaginaire.

— Tu auras raison. Robin-Hood n'est pas plus un personnage imaginaire, que n'est, par exemple, un personnage imaginaire ce Childebrand, frère de Charles Martel, dont Boileau ne comprenait pas que le poète Carel de Sainte-Garde s'occupât. — Et cependant Childebrand, pour beaucoup d'historiens aussi sérieux que M. Despréaux, a été, et est encore, considéré comme le véritable point de départ de la tige royale des Capétiens, et cela a bien son importance.



Mais ceci n'est pas notre affaire.

— Alors, Childebrand a existé?

— Oui, le fils de Pépin de Héristal et d'Alpaïde a existé tout comme a parfaitement existé le fameux duc de Normandie, Robert, qui a accroché à son surnom *le Diable* toute une légende infernale. Robert le Diable n'a jamais connu Bertram comme on nous le conte à

l'Opéra, mais, historiquement, il a séduit à Falaise une femme au nom charmant, Arlette, fille d'un simple pelletier, et qui fut la mère de Guillaume le Conquérant.

— Mais Robert le Diable a été damné?

— Pas du tout! Son renom diabolique lui est resté dans la postérité, mais pour lui, il est mort en odeur de sainteté à Nicée.

— Mais vous arrachez les convictions que M. Scribe avait enracinées dans mon âme!

— Je le déplore, mais le fait est que Robert le Diable est mort de la façon la plus édifiante, pendant un pèlerinage.

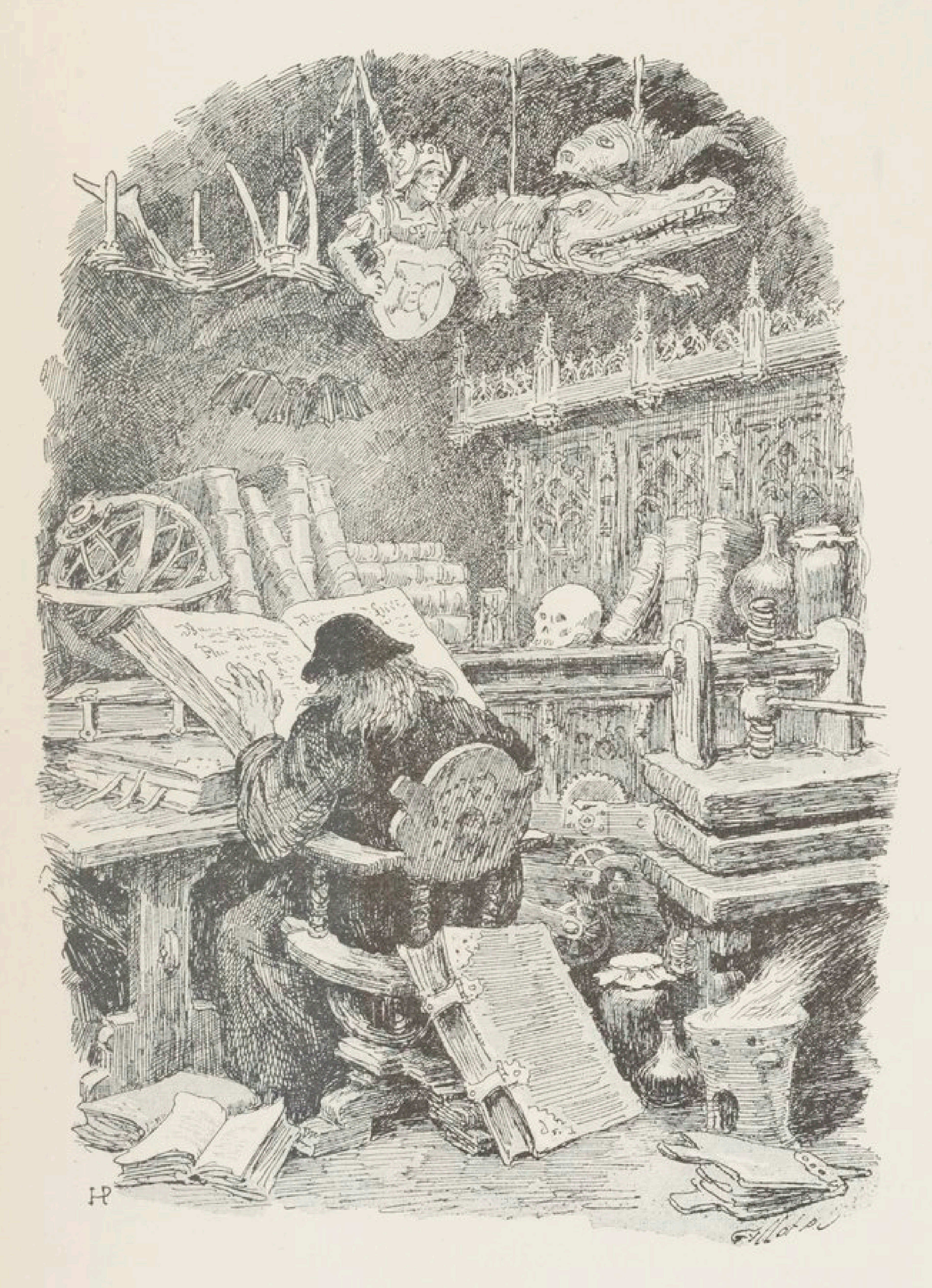
*
* *

— Puisqu'il en est ainsi, m'écriai-je, tout troublé par les révélations de l'inconnu qui m'avait introduit dans l'assemblée des Personnages légendaires, je vais croire tout à l'heure à Nostradamus lui-même.

— Nostradamus! Michel Nostradamus, me répondit-il, le faux prophète de Salon en Provence, dont les oracles, rédigés en vers absolument incompréhensibles, ont joui d'une vogue sans égale au XVIe siècle et même beaucoup plus tard! Mais, mon cher ami, Michel Nostradamus a été un homme de chair et d'os, tout comme nous, et son fils César aussi, bien que celui-ci fût infiniment moins malin que son père. S'ils ont vécu! Mais les rois et les princesses les ont couverts d'or et d'honneurs, mais ils ont mis en coupe réglée la crédulité des grands et des petits, et cela leur a rapporté gros, crois-moi. Ils ont vécu, bu, mangé, savouré la vie, je le répète, comme un tas d'autres personnages crus légendaires jusqu'à la moelle et qui, cependant, ne furent pas du tout des êtres apocryphes.

— Citez-m'en quelques-uns?

— Je n'ai que l'embarras du choix, mon cher, et, tenez, il a existé, ce chevalier Macaire, l'assassin d'Aubry de Montdidier, que l'aveu de son crime lui ait été arraché par la perspicacité de ses juges ou par la dénonciation instinctive du chien de sa victime, le chien de Montargis, comme le veut la tradition. Il a existé, ce don Juan Ténorio, le sanglant Lovelace espagnol, qui fut l'original du personnage de Tirso de Molina, de Molière et de Mozart. Il ne fut ni écrasé par la statue du commandeur ni foudroyé par le ciel, et c'est sans doute dans *l'in-pace* de quelque couvent où il eut l'audace



de pénétrer, qu'il acheva sa déplorable carrière. Ils ont existé aussi, ces nombreux Faust de l'Allemagne, alchimistes, philosophes, savants, imprimeurs, inventeurs, médecins, dont la vie véritable de travaux mystérieux, de recherches et de découvertes inexpli-

cables pour la foule ignorante et amie du merveilleux fut peu à peu enlégendée par elle de détails sataniques et d'anecdotes où, régulièrement, le diable emporte l'âme qu'ils ont vendue en échange du don de quelque science interdite. A la longue, ces détails et ces anecdotes se joignirent, se fondirent, et il en sortit, création populaire, un type unique de sorcier rêveur et maudit, le docteur Faust, que les écrivains et les poètes, Goethe à leur tête, ont pris à leur tour pour base de leurs étonnantes conceptions.

* * *

Tandis que nous dissertions ainsi, les personnages dont il était question entre nous, s'étaient successivement montrés et s'étaient évanouis en fumée devant mes yeux.

Je me sentais las et j'étais impatient de quitter la salle où s'accomplissaient ces continuelles apparitions, ces renaissances de figures effacées, ces réveils de souvenirs oubliés.

Je me disposais sournoisement à m'en aller sans cérémonie, à l'anglaise, car je ne me sentais nullement la force de résistance de Dante errant à travers les cercles de l'Enfer, quand mon guide impitoyable me retint par le bras.

— Regardez encore ces deux créatures, me dit-il.

Et je vis, se tenant par la main comme deux sœurs, deux femmes jeunes encore, aux traits charmants, mais fatigués.

L'une d'elles, qu'accompagnait familièrement une biche au pelage velouté, était vêtue de haillons; une peau de mouton lui servait de manteau. L'autre, habillée d'étoffes de peu de valeur, à la mode des serves du moyen-âge, était remarquable par la longueur de ses pieds.

Je reconnus immédiatement la première, grâce à la jolie chevrette dont elle était suivie.

— Ou je me trompe grossièrement, ou voilà bien Geneviève de Brabant, l'innocente épouse de Siffroy, le châtelain de Hohensimmeren, au

pays de Trèves, qui fut si lâchement calomniée par Golo. Pauvre femme! Siffroy ordonna de la faire périr, mais les hommes chargés de son exécution en eurent eux-mêmes pitié et, ne pouvant se résoudre à la tuer, avec l'enfant qu'elle venait de mettre au monde, ils l'abandonnèrent dans une forêt. Elle y vécut longtemps cachée, nourrie par une biche, dit la tradition, ou par de discrets serviteurs, je le suppose. Enfin, un jour, les hasards d'une chasse amenèrent la rencontre des époux. Une explication et une complète réconciliation s'en suivirent et le traître Golo, démasqué, paya de sa vie sa conduite perfide. Rien de plus croyable, à part les détails charmants mais invraisemblables que la légende y a ajoutés, que cette touchante aventure de la vertu méconnue, persécutée, puis à la fin récompensée par un aveugle mari devenu aussi repentant qu'il s'était montré cruel, et je me garde bien de ne pas ajouter foi à l'histoire réelle, au VIIIe siècle, de cette Geneviève de Brabant, quelque romanesque qu'elle paraisse aujourd'hui.

Rien ne la prouve, mais il est difficile de voir là une simple invention de conteur.

*
* *

— Ta conclusion est la mienne, me dit alors mon infatigable compagnon. Mais, ajouta-t-il, sais-tu qui est cette jeune paysanne que Geneviève de Brabant tient par la main?

— Ma foi, non. Cependant, à la dimension insolite de ses pieds, je crois deviner que je suis en présence de quelqu'une de ces Bertes aux Grands Pieds, du moyen-âge, dont le renom a vécu, inoublié, pendant bien des siècles, dans la mémoire des peuples.

— Exact. Tu vois en effet devant toi maintenant la célèbre *Berte aux Grands Pieds,* l'héroïne délicieuse d'un très remarquable roman français, versifié il y a plus de six cents ans par un maître ménestrel appelé Adenès. L'œuvre et le nom sont bien ignorés aujourd'hui, et cela est injuste. Mais au XIII[e] siècle, ils obtinrent un succès extraordinaire et qui dura longtemps. Le roman est agencé de la façon la plus intéressante et écrit avec une grâce et une délicatesse extrêmes. Les aventures curieuses et les douleurs de Berte aux Grands Pieds (les grands pieds indiquent qu'elle est de race royale) offrent, en des endroits nombreux, des analogies avec l'histoire de Geneviève de Brabant. Aussi est-ce avec raison qu'elles se tiennent par la main.

Ce sont deux sœurs. Toutes deux abandonnées et perdues dans les bois, toutes deux soumises à de cruelles épreuves, elles voient toutes deux à la fin leur constance et leur vertu triompher de tous les obstacles.

— Berte aux Grands Pieds a-t-elle vécu?

— Non; cette fois, c'est un personnage bien imaginaire, enfant du cerveau d'Adenès, mais, — car il y a toujours quelque chose de vrai dans les légendes les plus invraisemblables, — le poème tout entier, composé qu'il fut par un témoin de ce qui se passait à la cour de Philippe le Hardi, est une allusion lointaine et voilée aux injustes malheurs de la femme de ce roi, Marie de Brabant, laquelle fut séparée de son mari pendant longtemps par les intrigues et les calomnies d'un chambellan perfide nommé Labrosse, de même que Geneviève de Brabant l'avait été jadis de Siffroy par les manœuvres infâmes du chambellan Golo. Comme Golo, je l'ajoute avec plaisir, Labrosse, démasqué, fut mis à mort lorsque Marie de Brabant reconquit la confiance et l'affection de son époux. Labrosse fut pendu à Montfaucon.

— Oh! tant mieux!

— A présent, reprit mon guide, comme je ne voudrais pas abuser de la complaisance que tu as mise à m'écouter, je vais prendre congé de toi. Voici le jour, séparons-nous. Mais nous nous reverrons plus tard, je l'espère, et peut-être passerons-nous encore, ici ou ailleurs, une autre revue de personnages légendaires.

— Soit, lui dis-je, mais avant de partir laissez-moi vous assurer de ma discrétion et confiez-moi votre nom et votre profession.

— Qui je suis? quelle est ma fonction?

— Oui.

— Eh bien, je suis *l'Histoire anecdotique* et j'ai pour tâche d'essayer d'extraire des légendes et des fables ce qu'elles contiennent de vérité et de réalité.

Mon guide, en achevant ces mots, s'évapora dans l'air, avec ses habits de papier, son encrier et ses plumes, et moi je me réveillai, la tête sur ma table de travail.



Colin Tampon



Ce n'est pas d'hier que je m'intéresse à ce mystérieux Colin Tampon de qui, depuis si longtemps, tout le monde se moque.

Il y a..., hélas! il y a bien des années déjà!... me trouvant à Montargis, où j'étais venu voir mon cher Albert Glatigny qui y jouait alors la comédie (et avec quelle indéracinable conviction!), j'eus à m'occuper de Colin Tampon.

Glatigny, l'ingénieux et parfait poète, si tendrement regretté par tous ceux qui l'ont connu, répétait, au moment où eut lieu ma visite, un grand drame d'un auteur de la ville, intitulé *Le Siège de Montargis en 1431*. L'approche de la première représentation avait obligé à quelques relâches, et mon vieil ami se trouvait libre, le soir, d'assez bonne heure. Or, un certain soir que nous venions de répéter, car j'avais promis de jouer, dans la pièce nouvelle, un vilain homme du peuple demandant du pain! ou Reddition! (c'était tout mon rôle), nous nous mîmes à errer au bon air, lançant des vers à tous les échos, sans souci des descendants du fameux Chien, qu'inquiétait l'éclat de notre lyrisme.



Ce poétique tapage nocturne se produisait spécialement sous les arbres d'une aimable promenade, appelée d'un nom charmant : *le boulevard des Belles Manières*.

Je fais des vœux pour qu'elle se nomme longtemps encore de même, et je serais désespéré d'apprendre qu'on l'a transformée en rue Adolphe Thiers, par exemple.

Donc, nous vociférions beaucoup de vers, et principalement les nôtres, soit tour à tour, comme les bergers de Virgile, soit à l'unisson, comme M. Diafoirus et le Malade imaginaire, quand ils se congratulent.

Lassés, mais non assouvis, nous passâmes, de la déclamation, au projet d'une pièce en collaboration, et cela d'une voix que l'enrouement rendait seul plus discrète.

Néanmoins l'élégant boulevard des Belles Manières en entendit de fortes pendant qu'il nous servait de cabinet de travail.

Enfin, les pipes succédant aux pipes, nous accouchâmes d'une féerie humoristique et philosophique, dont le titre ne fait rien à l'affaire. — Je vais vous donner, sommairement, une idée des deux tableaux du premier acte de cette œuvre, qui devait être écrite en vile prose.

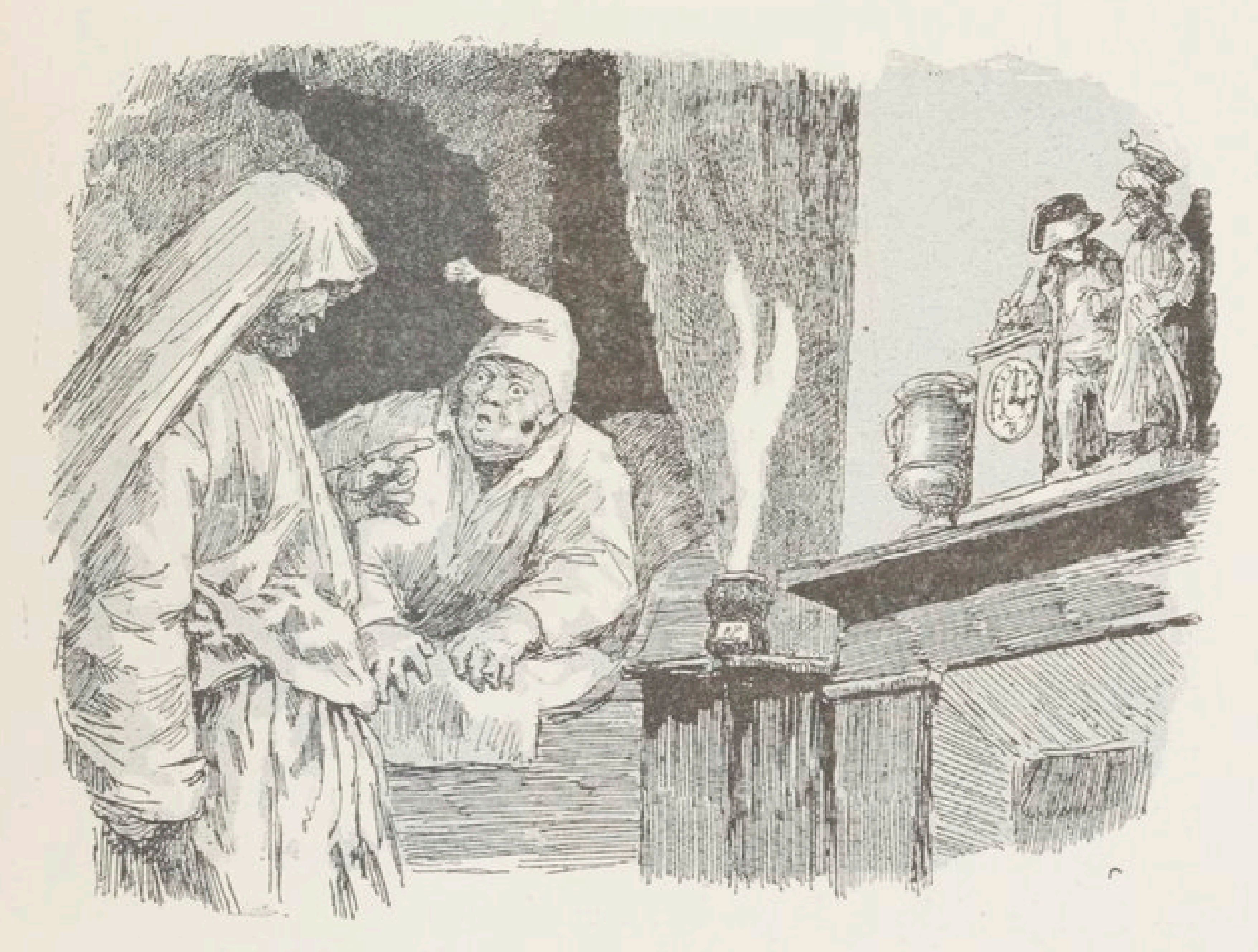
*
* *

Au premier tableau, qui se passe dans un riche salon bourgeois, où l'acajou le plus reluisant étincelle avec fureur, des êtres cossus prennent le café. Un rentier, à ventre imposant, émet des opinions. A toutes les honnêtes objections, timidement présentées par divers personnages, le rentier réplique par les banalités de Joseph Prudhomme, élève de l'École du Bon Sens, qu'il accompagne, après un hoquet digestif, d'un : « Du reste, moi, je m'en soucie comme de l'An Quarante, » ou d'un : « Du reste, moi, je m'en moque comme de Colin Tampon ! »



De l'Art, de la Poésie, des Lettres, des magnificences de la nature, de l'héroïsme, de l'amour, du martyre, de l'idéal, de tout ce qui est noble, pur, bon, grand, beau enfin, le ventre fortuné déclare, en riant avec épaisseur, qu'il s'en fiche comme de Colin Tampon et de l'An Quarante. Ces blasphèmes vomis, le riche bourgeois donne le signal de la retraite, et chacun s'en va se coucher.

Au deuxième tableau, qui représente une chambre intime dans toute l'horreur de l'acajou nocturne, nous voyons notre bourgeois ronflant hideusement dans son lit. Quatre heures sonnent à une pendule dorée, que surmonte Napoléon, la lorgnette à la main, en compagnie du mamelouck Roustan. Pendant que l'heure sonne, entre à pas lents un personnage fantastique bizarrement costumé, qui vient se placer, debout, au chevet du lit du bourgeois. Il lui tire le nez. — Le bourgeois s'éveille en sursaut. Une flamme infernale s'élance alors de la veilleuse posée sur la table de nuit et éclaire la scène.



— Qu'est-ce qu'il y a! s'écrie le bourgeois, dont le casque à mèche se dresse en frémissant.

— Il y a, monsieur, dit froidement l'étranger, que cette fois la mesure est comble et que la coupe déborde.

— Hein? quelle est cette mauvaise plaisanterie?

Et, ce disant, le bourgeois tente de saisir le cordon d'une sonnette.

— Inutile d'appeler, cher monsieur, l'heure du châtiment est venue, vous n'avez plus de valets.

— Ciel!

— N'implorez pas le ciel, il est trop tard.

— Trop tard!

— Trop tard.

— Et, ajoute l'énigmatique personnage, je vous prie de le remarquer, monsieur, je vous en avertis dans le propre style de nos meilleurs faiseurs.

— Mais je rêve, repart le bourgeois, — c'est un absurde cauchemar; la dinde truffée a de ces retours. Oui, je rêve, c'est évident.

— Non, ce n'est pas un rêve.

— Allons donc! je suis bien chez moi, voilà mon lit, mon mamelouck Roustan, et vous ne pouvez être un fantôme, car nous sommes en 187...

— Non! tonne tout à coup le visiteur nocturne, non, vous n'êtes plus en 187..., vous êtes en l'*An Quarante!*

— Ah! mon Dieu! en l'An Quarante dont je me suis tant fichu... Oh! je tremble!... Mais alors, qui êtes-vous donc, vous?

— Je suis Colin Tampon!

— Colin!... Je suis perdu!

— Vous l'avez dit, cher monsieur.

— Et vous allez prendre votre revanche?

— Copieusement.

— Oh! je n'ai pas de pardon à espérer.

— Peuh! Qui sait? — mais il faut le mériter d'abord.

— Parlez, de grâce, et je vous obéis. Que faut-il faire?

— Eh bien, Sicambre, tu vas brûler pendant quatre actes ce que tu adorais, et tu vas être l'esclave, pendant le même temps, de tout ce que tu méprisais.

— Oh ! mais c'est affreux !

— Sans doute, mais il faut expier. Et, pour commencer, sache que dans quelques instants (tu n'auras même pas le temps de te raser) tu dois être à la porte d'un éditeur audacieux qui met en vente, ce matin même, les vers d'un poète absolument inconnu, mais débordant de talent. Il faut, avant qu'il te soit permis de déjeuner, que tu aies acheté et payé, et lu avec ivresse, le premier exemplaire de ce livre ; que tu l'aies porté ensuite, à pied, en le relisant, au premier critique de Paris, de chez qui tu ne sortiras qu'après l'avoir forcé d'écrire, à l'instant, un article fulgurant d'enthousiasme.

— Grâce !

— Pas de grâce ! Émerge de ta couche et va ! — Maintenant, si tu préfères recevoir des coups nombreux et bien appliqués, et ne pas déjeuner ni dîner, demain comme aujourd'hui, tu es libre. Obéis à Colin Tampon, ou meurs de la mort lente !

— O ma mère ! s'écrie le bourgeois dompté à jamais ; ô ma mère, il faut obéir.

Et la toile tombe à l'instant sans charmes où le bourgeois saute à bas de son lit.

* * *

Cette entrée en matière nous plut. Nous trouvâmes morale et instructive au dernier degré cette revanche de Colin Tampon, en l'An Quarante, pendant quatre actes, se terminant par la conversion vertueuse et sincère du bourgeois mécréant à toutes les idées qu'il dédaignait naguère comme la boue de ses souliers.

— Maintenant que nous avons arrêté le sujet et le point de départ, allons nous coucher, nous écriâmes-nous. Demain, nous en reparlerons.

On en reparla effectivement le lendemain en déjeunant, avant d'aller répéter.

Et Glatigny me dit :

— Mais, à propos, qu'est-ce que c'est en réalité que notre ami Colin Tampon ?

— C'est ce que je me demande aussi depuis ce matin.

— Moi, je l'ignore, je ne le cache pas, et, ma foi, quant à l'An Quarante... je n'en sais rien non plus.

— Oh ! pour l'An Quarante, je crois que cette locution proverbiale désigne tout bonnement — une année... dont on peut se moquer impunément, puisqu'elle ne viendra jamais, attendu... qu'elle est passée.

— Tiens, c'est vrai. C'est l'An Quarante de l'ère chrétienne. Ça me va, ton explication. Et notre bourgeois n'en paraîtra que plus haïssable. Se ficher de l'An Quarante, c'est appeler bravement en duel un adversaire qui serait mort depuis des siècles. C'est le mot d'un lâche, en somme.

— Reste Colin Tampon ?...



— Oui. Quand vivait-il?... En quel pays?... Comment l'habillerons-nous?

— Eh bien, vois-tu, je crois que nous devons attendre, pour reprendre la pièce, le jour ou je l'aurai tiré au clair, ce Colin Tampon. Dès mon retour à Paris, je me plonge dans les bibliothèques, et je t'envoie le résultat de mes recherches à son sujet.

— C'est cela. — Et maintenant, place au théâtre.

— C'est juste ; ne l'oublions pas. En scène, on commence!

— Je ne voudrais pour rien rater mon entrée : « du pain! du pain! ou Reddition! »

* * *

Notre admirable revanche de Colin Tampon ne fut pas poussée plus avant.

Hélas ! Après avoir erré aux quatre coins de la France, après avoir beaucoup travaillé et beaucoup souffert, le pauvre Albert mourut...

Les notes que j'avais fidèlement prises sur notre héros, selon ma promesse, mais dont le départ fut retardé sans cesse par les mille et un petits accidents de la vie, ne lui ont jamais été envoyées. Et d'ailleurs elles n'auraient pu être utilisées en rien dans notre féerie philosophique, comme on va le voir.

Aujourd'hui je les retrouve mélancoliquement, ces notes, sur des papiers devenus fauves, dans un carton écorné par l'âge.

Les voici ; elles ont leur intérêt :

A la bataille de Marignan furent défaits, en nombre considérable et pour toujours, par les soldats de François Ier, les Suisses, qui depuis fort longtemps et surtout depuis leurs triomphes éclatants de Nancy, Morat et Granson, étaient devenus les arbitres des destinées de l'Europe et les « dompteurs de rois. »

Qui les avait avec soi, en les payant régulièrement (car point d'argent, point de Suisse), était sûr de la victoire.

Ils jetaient dans la balance, sinon leurs épées, du moins leurs formidables piques, et tout était dit.

Soldats valeureux, tenaces, et, qui plus est, disciplinés d'une façon complète à une époque où l'indiscipline était la souveraine chérie des combattants de tous les autres pays, les Suisses n'avaient qu'à donner pour vaincre. Aussi c'était à qui des princes s'assure-

rait leurs loyaux et braves services, en les soldant à prix d'or et régulièrement.

Et cependant ces solides Suisses, ces vainqueurs perpétuels, furent absolument battus à Marignan.



Leur défaite eut un retentissement immense.

Naturellement les Français, ivres de joie et d'orgueil, célébrèrent leur victoire par des chants innombrables.

Beaucoup sont parvenus jusqu'à nous. Voici le dernier couplet de l'un d'eux :

Vous vous disiez dompteurs
Des princes et des roys,
Vous êtes, grans vanteurs
Si fiers, plains déssaroys;
Trop vous ont les françois
Nourris et supportez,
Mais par le roy François
Vous êtes bien domptez.

Une fois cette conviction à jamais établie dans l'esprit des armées d'alors, que les Suisses n'étaient plus à craindre, on y cessa bien vite de redouter la musique guerrière qui les faisait reconnaître au loin, ces terribles Suisses.

Les fameuses *Cornes des Alpes,* ce taureau d'Uri et cette vache d'Unterwald qui mugirent si épouvantablement aux oreilles des Bourguignons de Charles le Téméraire, pouvaient désormais beugler en vain.

On en riait.

Quant au grand tambourin de bataille des Suisses, quant à ce « bedon » sonore, battant la menaçante marche qui leur était alors spéciale, marche bien connue de toutes les armées de l'Europe, on finit par l'écouter sans émoi et même on arriva vite à ne plus s'en soucier.

Or cette marche, cette batterie de tambour particulière aux Suisses des XVe et XVIe siècles et qui cessait d'inspirer la terreur, on la nommait — *Colin-tan-plon,* et par corruption, à la longue, le Colin-tampon.

Colin Tampon n'était donc pas un homme, mais un *pas* militaire.

Un pas désigné par des mots, comme la *Casquette* qualifie

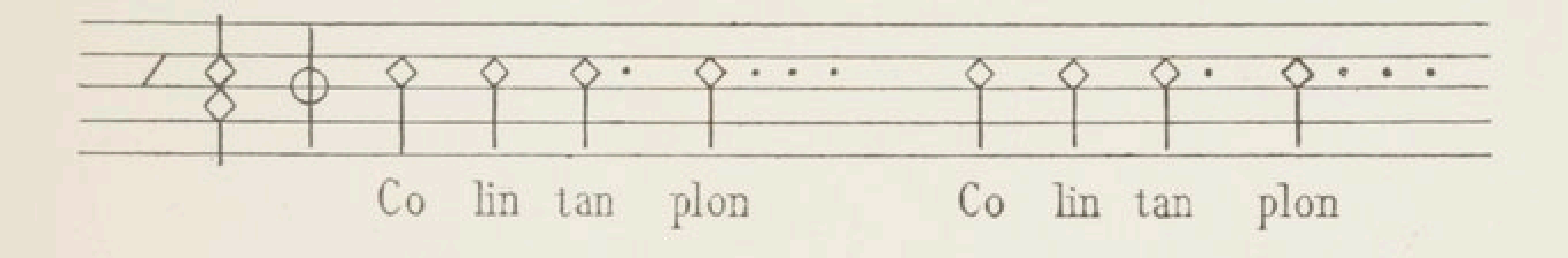
une sonnerie, avec cette différence cependant que le Colin-tan-plon, comme notre Ran-tan-plan moderne et comme le Palalalalan des tambours français du temps de François Ier, était une onomatopée reproduisant à peu près le son de la batterie en question.

Puis, de même qu'on dit, en Europe, les *Pantalons rouges* pour désigner les soldats français, on disait jadis les *Colin-tan-plons* pour désigner les Suisses.

Donc, après Marignan, on ne craignit plus les Colin Tampons ni leur Colin-tan-plon, et bientôt, proverbialement, de toute chose sans importance et sans intérêt on se mit généralement à dire : « Je m'en soucie ou je m'en moque comme de Colin Tampon. »

Le dicton s'est perpétué, perdant sa signification primitive, et peu de gens la retrouveraient de nos jours si Thoinot-Arbeau dans son vieux traité de la musique, qui date de Henri III, n'avait donné et noté le Colin-tan-plon des Suisses.

Le voici pour la curiosité :



C'est une marche à grands pas pressés et menaçants, comme dans la *Charge*.

On voit, d'après ces notes, que mes recherches n'auraient servi de rien à l'achèvement de la pièce entreprise par Glatigny et celui qui lui survit, puisque Colin Tampon n'est pas un être humain.

Puisse ce petit voyage de découvertes dans le passé rendre service ou amuser quelques curieux. Peut-être éclaire-t-il même

les nombreuses personnes qui, comme Glatigny et moi, sur le boulevard des Belles Manières, prennent innocemment encore le Pirée pour un homme, c'est-à-dire Colin Tampon pour un personnage d'antan.



Artaban — Edme Champion



Ce n'est point par amour de l'antithèse, ou par respect de la loi des contrastes, que nous réunissons, en ces lignes, Artaban, l'homme au grand manteau de pourpre, et Edme Champion, *l'Homme au petit manteau bleu.*

Mais il nous a paru séant, ne fût-ce que pour réjouir l'ombre d'Azaïs, l'auteur du *Système des compensations,* de mettre en parallèle un incommensurable orgueil infécond avec une modestie persistante et bienfaisante, et de placer, à côté du roi qui a fatigué la postérité de son nom, un simple citoyen dont la générosité est restée longtemps anonyme, même pour ses contemporains.

L'un avait le dédain parfait de l'humanité, l'autre en avait l'amour profond.

Aussi le premier eut-il des adulateurs et le second des envieux et des calomniateurs.

C'est dans l'ordre !

Comme Artaban a précédé *l'Homme au petit manteau bleu* de près de deux mille ans, c'est par Artaban que nous commencerons.

Cléopâtre, vaste roman héroïque du gascon Gautier de Costes

de La Calprenède, dont Boileau se gaussait, à tort, — mais qu'importent à présent les plaisanteries de Boileau ! — *Cléopâtre* est une œuvre de très longue haleine, de si longue haleine... qu'elle manquerait certainement à tous ses lecteurs d'aujourd'hui, — si elle en avait, — avant qu'ils fussent arrivés en vue du dénouement.

Néanmoins, on peut la parcourir encore, — à vol d'oiseau, — sans ennui, et même parfois en y prenant un plaisir extrême, comme à l'audition du conte de *Peau d'âne*.

Et c'est ce qui n'arriverait pas pour nombre de romans infiniment moins vieux, infiniment moins héroïques, mais aussi interminables que la *Cléopâtre*.

Dans la *Cléopâtre* figure, avec honneur, Artaban, le fier Artaban.

Cependant, ce n'est point à cet Artaban que l'on a longtemps comparé et que l'on compare encore les gens hautains, ceux qui, disait Molière, comme du fumier regardent tout le monde.

Cet Artaban, et sa fierté sans égale, existaient bien avant La Calprenède, et quoique le personnage de l'auteur du XVII[e] siècle agisse et parle avec la fierté qui convient à son caractère et à son nom, ce n'est pas l'Artaban de la *Cléopâtre* qui a donné naissance à l'expression proverbiale encore employée de nos jours.

C'est l'autre, le vrai.

C'est l'Artaban, quatrième du nom, roi des Parthes, qui détrôna et mit à mort cet Artaxerce *longue-main* dont Hippocrate refusa les présents.

Évidemment, Artaban V, nous voulons dire l'Artaban de La Calprenède, a fortement contribué à maintenir dans les mémoires et y faire reluire de nouveau le souvenir un peu effacé et très rouillé, après tant de siècles écoulés, des hautaines façons d'agir du roi des Parthes à l'égard des représentants du Sénat romain.

Mais « encore un coup, » comme aurait dit La Calprenède lui-

même, ce n'est pas du temps de Louis le Grand que date la fameuse fierté d'Artaban, c'est du temps de Caracalla et de Macrin.

Or, entre ces deux assassins empereurs et le Roi-Soleil, il y a un gracieux intervalle de plus de mille cinq cents ans dont il est bon de tenir compte.

Mais à quel propos, en ces époques reculées, l'asiatique Artaban mérita-t-il d'être regardé par le peuple romain, et par ses propres peuples, comme un modèle étonnant de la fierté humaine?

Et pourquoi, oserons-nous ajouter, Artaban décocha-t-il à la postérité ce trait — de Parthes?

C'est ce que nous allons rappeler en mots brefs, et sans plonger le lecteur dans une antiquité aussi poudreuse que sanglante.

Ce qui donna à Artaban la réputation universelle, et transmise d'âge en âge, dont il s'agit, c'est que ce monarque, — chose peu commune, en effet, — était toujours beaucoup plus vainqueur quand il était vaincu, que s'il eût été victorieux.

C'est dans ses défaites qu'éclatait sa puissance.

Les premiers militaires du monde ancien, les soldats de Rome, le battaient à plate couture, à chaque instant, dans les querelles incessantes qu'ils avaient avec lui sur leurs frontières d'Orient, mais à peine Artaban était-il à terre que les généraux romains, embarrassés de leurs victoires, et se sentant menacés par leurs résultats, se hâtaient de demander — la paix, la paix à tout prix ! — à leur illustre vaincu.





Celui-ci daignait l'accorder.

Mais ce n'était qu'après de longs pourparlers, et en exigeant des choses tout à fait humiliantes de la part des Romains, qu'il consentait à le faire.

Supposez qu'une victime expirante, implorée par son assassin,

suppliée par lui de renaître, lui dicte les plus dures et les plus déshonorantes conditions avant de consentir à suspendre son agonie, et vous aurez l'image de la situation d'Artaban en face de Rome. Ainsi, tout déconfit qu'il était, une fois, après deux jours de bataille où il avait perdu quarante mille hommes, il exigea qu'on lui remît les captifs et qu'on lui payât les frais de la guerre — avant de se rendre.

En un mot, il en coûta toujours extrêmement cher au peuple romain quand il eut le malheur de rosser les Parthes par les armes de Caracalla ou de Macrin, ce dernier, meurtrier et successeur de l'empereur précité.

Cela n'empêchait pas Caracalla, encore tout moulu des coups de pied au derrière que lui assénait Artaban, de se faire décerner le surnom de *Parthique* comme un titre de gloire.

Obligeant toujours ses ennemis victorieux à accepter tout ce qu'il lui plaisait de leur imposer, en fait de conditions de paix, Artaban ne pouvait concevoir une médiocre idée de sa puissance souveraine et de sa valeur personnelle. Il prit le double diadème et se fit décerner le titre de Grand Roi.

Il en conçut un orgueil extrême.

Un orgueil dont les témoignages restèrent à jamais fixés dans l'esprit des hommes qui en furent témoins, et dont ils se firent les échos.

L'Histoire les enregistra.

A Rome, la fierté d'Artaban était, après les guerres parthiques, le sujet de longs cris d'indignation à l'adresse des misérables généraux du Sénat, et, de génération en génération, le souvenir s'en est transmis dans le monde entier.

Est-il besoin de l'ajouter, le vice favori d'Artaban, son orgueil passé proverbe, loin d'en dégoûter, par ses excès, les autres puissants monarques qui régnèrent ici-bas après lui, fut au contraire regardé par la plupart d'entre eux comme un excellent modèle à suivre.

Ils sont rares, les rois et les princes qui ne furent pas flattés d'être trouvés fiers comme Artaban.

Aussi Louis XI et Henri IV inspirèrent-ils un étonnement très voisin du mépris aux Artabans de l'Europe, leurs contemporains.

Dans l'antiquité, il y eut des Artabans populaires d'un genre singulier, les philosophes cyniques, par exemple, qui, se mettant publiquement au-dessus des conventions sociales et des lois de la bienséance, étalaient fièrement leur crasse et leur nudité, au grand soleil, devant tous les passants.

Mais cela ne trompait pas les sages sur leur compte, et Socrate disait finement à Antisthène, le fondateur de la secte des va-nu-pieds et des va-nu-autre-chose : — « Antisthène, je vois ton orgueil à travers les trous de ton manteau. »

En ce siècle même, pendant de longues années, on vit errer perpétuellement, du matin au soir, sous les arcades du Palais-Royal, un mendiant hautain et muet couvert de loques rattachées par des ficelles, qui fut le dernier des Cyniques militants et des Artabans de la gueuserie.

Il s'appelait Chodruc Duclos. Il ne demandait rien, mais acceptait du premier passant qui le lui offrait, juste de quoi vivre un jour, un seul jour.

Ce Chodruc Duclos était, dit-on, un Bordelais, jadis homme à bonnes fortunes et fort riche, généreux et prodigue, qui, tombé dans la misère, constata amèrement combien Ovide a eu raison d'écrire : *Donec eris felix*, etc.

Ruiné, il alla trouver ses anciens amis, ceux qui avaient largement puisé dans sa bourse, et ceux-ci, qui étaient alors de hauts personnages, au pouvoir, le consignèrent à leur porte.

Chodruc prit la résolution d'étaler publiquement à Paris l'indigence où le laissaient ses amis et débiteurs et leur lâche ingratitude de parvenus.

*
* *

A peu près à l'époque où les Parisiens et les étrangers se rendaient au Palais-Royal pour regarder curieusement Chodruc Duclos, l'énigmatique juif-errant de la misère, sur lequel Barthélemy venait d'écrire un poème, ces mêmes étrangers et ces mêmes Parisiens allaient aussi, mais animés de sentiments d'une respectueuse sympathie, contempler aux Halles, au carré Saint-Martin et dans la plupart des marchés de la capitale, un vieillard robuste, au chapeau à larges bords, botté, et que protégeait contre les injures du ciel un éternel spencer ou talma court, de couleur bleue.

On l'appelait *l'Homme au petit manteau bleu.*

Tous les matins, quelque temps qu'il fît, à moins qu'il ne fût malade, encore envoyait-il à sa place une sorte de factotum, tous les matins, nous ont raconté des témoins oculaires, de la fin de novembre au premier jour de printemps, *l'Homme au petit manteau bleu* arrivait dans l'un des marchés de Paris et faisait distribuer, à ses frais, à une foule d'indigents, sans cesse accrue, une assiettée de la soupe chaude que composaient — et que composent encore — de nombreuses marchandes ambulantes.

Cette soupe, il la goûtait, avant d'en faire la généreuse offrande, à l'aide, dans les premières années, d'une petite cuillère d'argent qu'il tirait d'un étui.

Mais cette cuillère lui ayant été dérobée un jour, — ô reconnaissance humaine ! le brave homme, ne voulant plus exposer personne à la tentation de le voler, se servit désormais d'une petite cuillère de bois.

Le vieil ami de qui nous tenons ces détails, lequel était un vieux

Parisien flâneur, nous a raconté que la distribution des soupes du bienfaisant inconnu avait commencé en 1820.

Pendant trente ans, de 1820 à 1852, *l'Homme au petit manteau bleu,* tous les hivers, offrit de ses deniers, et même sur plusieurs marchés à la fois, la soupe du matin aux malheureux et aux ouvriers sans ouvrage.

Mais à cela ne se bornait point sa libéralité.

Il ne donnait jamais d'argent, mais il donnait de la nourriture, des médicaments, des outils, des vêtements.

Ce charitable *Manteau bleu* resta longtemps anonyme, et peut-être, aux yeux de nos descendants, aurait-il passé un jour pour un personnage légendaire sans état-civil, si la bienveillante curiosité des premiers « reporters » du temps de Charles X n'eût, à l'insu du distributeur de soupes, soulevé le voile... bleu... dont Edme Champion couvrait noblement et simplement sa vie de Providence des pauvres.

Ils le suivirent, le filèrent comme on suivrait un malfaiteur, découvrirent son adresse, firent causer ses voisins, puis d'indiscrets amis, et un beau jour, en 1829, *le Constitutionnel* le signalait à la reconnaissance publique, et racontait sa simple vie.

On apprit alors, enfin, que *l'Homme au petit manteau bleu* s'appelait Edme Champion, qu'il était né à Châtel-Censoir, près Clamecy, en 1764.

Ses parents étaient de pauvres cultivateurs.

Dès l'enfance, sa bonté de cœur se révélait par des actions charitables. Orphelin, des personnes de bon vouloir l'amenèrent à Paris, où l'éleva et le nourrit une concierge qui fut pour lui une seconde mère. Voilà qui honore la classe si moquée des Pipelets !

La bonne femme qui l'avait adopté le plaça comme apprenti chez un bijoutier. Ingénieux et excellent ouvrier, il fut remarqué dans la « partie » et fut pris pour associé par un joaillier. Il réussit et, en quelques années, acquit une certaine aisance.

On sait le bel usage auquel il consacra la majeure partie de ses petites rentes.

Le Gouvernement de Juillet lui offrit la croix. Ses amis le forcèrent de l'accepter.

En 1832, *le Constitutionnel* parla de nouveau du *Petit manteau bleu*, en ces termes :

— « Ce respectable citoyen qui, chaque hiver, distribue lui-même à la Halle, au quai de Gèvres, à la place Maubert, des milliers de soupes, et cela tous les jours, depuis le 1[er] décembre jusqu'au 31 mars, vient de multiplier les actes de sa généreuse philanthropie.

« Depuis l'invasion du choléra, M. Champion ne s'est pas borné à distribuer seulement des soupes, mais il donna aussi des aliments plus solides, et un peu de vin, à ses pauvres, qu'il a sauvés des atteintes de l'épidémie en leur donnant une hygiène qu'ils ne pouvaient pas se procurer. Inépuisable de bonté, M. Champion offre encore aux ouvriers malheureux, avec les habits qui leur manquent, les outils propres à leur industrie. »

Pendant qu'un simple particulier luttait ainsi, de son mieux, contre le terrible fléau, « l'administration » semait dans les esprits les plus incroyables et les plus effrayantes stupidités au sujet de la nature de la maladie nouvelle.

Le bruit vint à se répandre que l'empoisonnement de la population était l'œuvre d'une bande de malfaiteurs.

M. Gisquet, préfet de police, ne craignit pas de se faire l'écho de ce bruit absurde, dans une proclamation, dit Théophile Lavallée, et accusa les républicains ! Naturellement.

« Je suis informé, proclamait-il, que ces misérables ont conçu le projet de parcourir les cabarets et les étaux des boucheries avec des fioles et des paquets de poison, pour en jeter dans les fontaines, dans les brocs ou sur la viande... »

A cette proclamation, le peuple, hébété de fureur, se précipita

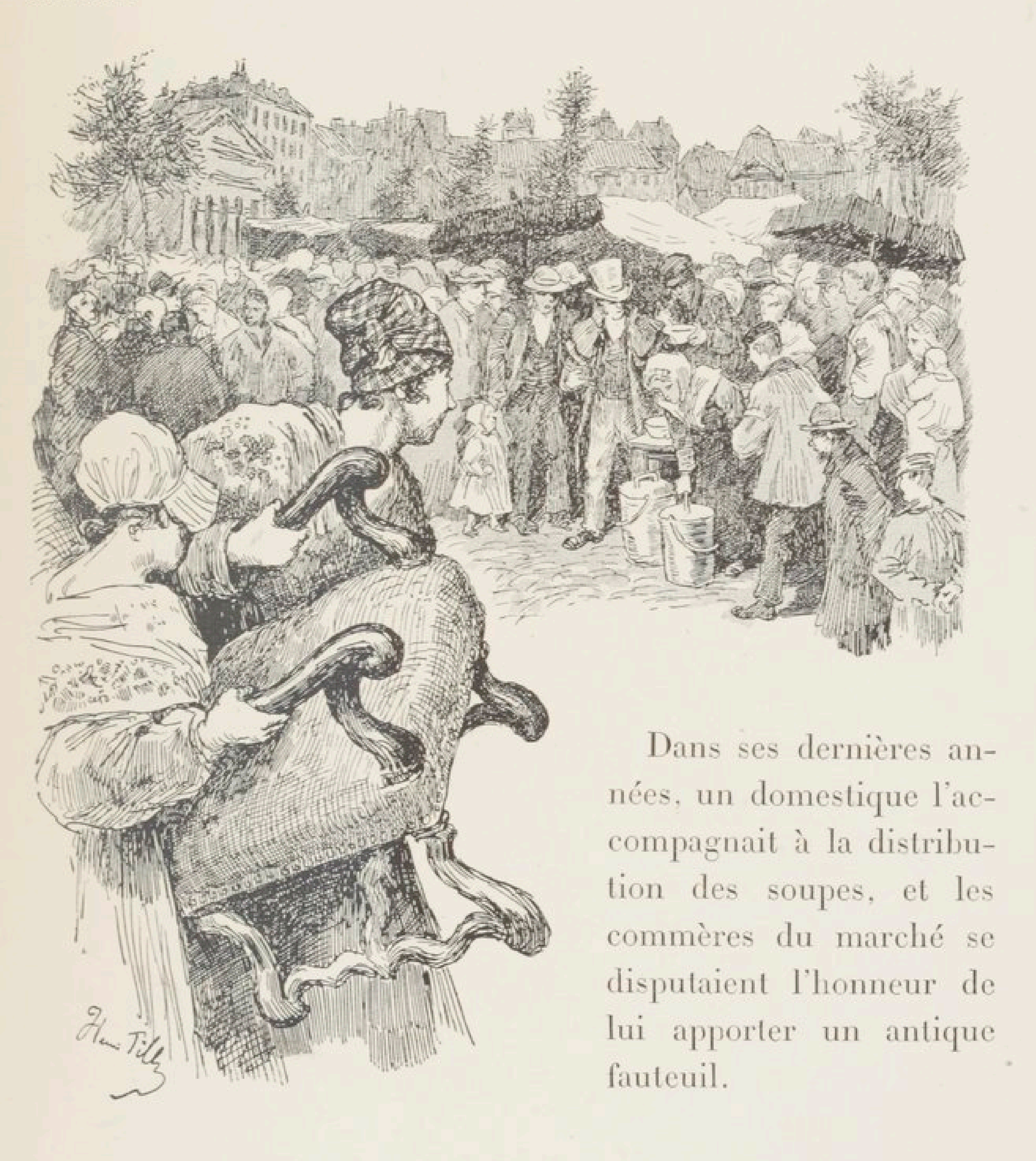
sur les individus qui lui paraissaient suspects, les mutila, et plusieurs furent jetés à la Seine.

L'acte administratif de Gisquet n'a pas besoin de commentaires.

Revenons à Edme Champion.

Heureusement pour la population nécessiteuse de Paris, *l'Homme au manteau bleu* ne fut pas atteint par le choléra.

Il ne mourut qu'en 1852, le 22 juin, à Châtel-Censoir, chez M. Sémort, un ami d'enfance; il était âgé de près de quatre-vingt-dix ans.



Dans ses dernières années, un domestique l'accompagnait à la distribution des soupes, et les commères du marché se disputaient l'honneur de lui apporter un antique fauteuil.

En 1848, on proposa Champion, malgré lui, comme candidat à la Constituante. Ce fut sans succès. Le zèle de ses imprudents amis ne fit que l'exposer au soupçon, vite accueilli par les envieux, de n'avoir pas été entièrement désintéressé.

C'était absurde et injuste.

En 1852, une image populaire représentant *l'Homme au petit manteau bleu entouré de ses pauvres,* parut à Paris, accompagnée d'une notice donnant le lieu et la date de sa mort.

Champion au carré Saint-Martin, — marché aujourd'hui disparu, — fut le sujet d'un tableau d'un peintre nommé J.-B. Lecœur, en 1833.

On ne lui décerna pas des obsèques nationales aux frais de l'État.

L'Homme au petit manteau bleu repose maintenant, dans le cimetière de Châtel-Censoir, au milieu des paysans, ses compatriotes.

Transiit benefaciendo. Qu'il dorme en paix.

Rois singuliers

Le roi Pétaud — Théodore I[er] — Le roi de Ratonneau



LE ROI PÉTAUD

A propos du roi Pétaud, il est de tradition de citer l'apostrophe de la grand'maman Pernelle à sa famille, au premier acte de *Tartuffe* :

> *Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :*
> *Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée ;*
> *On n'y respecte rien, chacun y parle haut,*
> *Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.*

Dans tous les dictionnaires, lesquels se répètent avec une fidélité invariable fort commode pour leurs rédacteurs, mais bien décevante pour les curieux en quête d'une piste nouvelle, cette



citation est accompagnée de la note suivante :

« Tous les commentateurs pensent que le roi Pétaud (de *peto*, je demande) était le nom du chef que se choisissaient les mendiants au moyen-âge. La cour d'un tel roi, avec de tels sujets, ne devait présenter « nécessairement » que désordre et confusion. Le mot *Pétaudière* se rattache probablement à la même origine. »

Même en admettant, faute d'une explication plus satisfaisante, celle qu'ont répétée fidèlement tous les commentateurs sans se donner la peine d'en chercher une autre, il ne s'ensuit pas si *nécessairement* que cela que la cour du roi de « ceux qui demandent » fut par essence une sorte de Tour de Babel, ou ce lieu de désagréable et perpétuelle confusion que nous qualifions aujourd'hui de pétaudière.

Au contraire, d'après ce qu'on sait — des cours des Miracles françaises aux confréries mendiantes d'Italie et d'Espagne, — il semble qu'il n'y ait pas eu de souverains absolus plus écoutés en silence et plus aveuglément obéis, aux jours solennels, que les chefs suprêmes, que les conservateurs élus des us, traditions, règlements et lois de l'antique *Gueuserie* et de la *Bohème* truande.

Ayant, comme leurs nobles confrères couronnés d'or, le droit de récompense et de mort sur leurs sujets, les rois de Thunes, tant qu'ils étaient au pouvoir, prononçaient des arrêts sans appel et leurs paroles étaient plus religieusement écoutées que des paroles d'évangile, assurément.

Quand un roi... Pétaud, puisque Pétaud il y a, tenait son lit de justice, il est certain que c'est avec le plus parfait respect et sans

mot dire que son *parlement* en loques et ses conseillers pouilleux enregistraient ses édits sans se permettre la moindre remontrance.

Maintenant que les assemblées de mendiants, ribauds et truands fussent, en toute autre occasion, des lieux de désordre, de querelles, de tapages, nous n'en disconvenons pas, bien entendu.

Cependant faire venir le mot pétaud du verbe latin *petere* nous paraît constituer une étymologie bien tirée, comme on dit, par les cheveux.

Nous inclinerions plutôt à croire tout bonnement qu'il y a eu quelque part, en France, au bon vieux temps, une grotesque épopée de village, un poème satirique local, célébrant les ridicules hauts faits et les ennuis du pouvoir d'un coq de clocher, réel ou fictif, d'un roi Pataud, enfin.

On sait que jadis, et même sans y attacher d'intention ironique, on désignait par le mot de *Pataud* un campagnard, un rustique.

Le roi Pataud aurait donc été, je suppose, le souverain d'une heure de quelque bourgade, comiquement bouffi de son importance éphémère, se croyant beaucoup plus que le propre « moutardier d'un pape, » prêt même à trouver peu que le vrai roi se déclarât son oncle, et cependant ne pouvant arriver, en dépit de sa grandeur, à obtenir de sa cour et de ses sujets bruyants (y compris les oies et les canards) d'être écouté et obéi.



Ce roi Pataud aurait été quelque chose comme ce personnage que les paysans des vaudevilles d'autrefois traitent pompeusement de « Monsieur le Mare ! »

Le texte de ce poème, après avoir joui d'une certaine vogue, se serait perdu. Son titre et son souvenir auraient seuls survécu proverbialement.

De façon que, par comparaison, de tout endroit troublé par des criailleries incessantes et par des compétitions absurdes, on aurait désormais dit :

— C'est comme à la cour du roi Pataud — (ou Pétaud, par corruption, à la longue).

*
* *

Nous disions tout à l'heure que par le mot pataud, devenu un sobriquet à présent, on désignait jadis le plus souvent, sans malice, les ruraux d'antan.

Cependant, il ne faut pas l'oublier, ce même mot avec des variantes d'orthographe ou des changements dus à la prononciation dans les différentes provinces, fut aussi fréquemment appliqué, et cela avec dédain, d'une façon injurieuse même, par les grands seigneurs, les chevaliers et ceux que Rabelais appelle les Gentuehommes et les Genpillhommes, à tous les gens de pied, miliciens, communaux, bourgeois et paysans, qui avaient l'audace de protester, les armes à la main ou par de simples discours, contre les actions et les prétentions exorbitantes des rois et de la noblesse, voire du clergé.

Au XIIIe siècle, le pataux, les bidaux des Flandres, les Pédaux, sont traités avec mépris par Froissart en ses chroniques, comme plus tard seront traités à leur tour de gueux, par le comte de Blaimont, les gentilshommes confédérés flamands.

Sous Henri II, il y eut dans l'Angoumois, autour d'un petit gentilhomme de Barbezieux, nommé Puymoreau, une lamentable cour de *Pétaux* ou *Péteaux* affamés et sanglants, cour qui ne devait pas offrir, en effet, l'image du calme et de l'ordre.

Ces *Pétaux*, — l'histoire a conservé le surnom qui leur fut donné, — étaient des paysans misérables, accablés d'impôts, qui se soulevèrent un jour pour résister à de subites ordonnances nouvelles sur le sel, aggravées par la rapacité et la cruauté des agents royaux.

Ils étaient de ceux dont Michelet a dit :

« Les souffrances des paysans avaient passé leur mesure ; tous avaient frappé dessus, le soudard étranger et le noble français, comme sur une bête tombée sous la charge ; la bête se releva enragée, et elle mordit. »

Les Pétaux se levèrent donc, conduits par Puymoreau, et massacrèrent leurs bourreaux sans pitié.

Ces faits sont aujourd'hui peu connus. On ne se souvient pas de l'entrée victorieuse de *pétaux* à Bordeaux, où, comme d'habitude, les bourgeois trahirent les pauvres hères dont ils s'étaient servis. La répression qui suivit la lutte fut effroyable.

Le connétable de Montmorency s'en était chargé.

Oh ! ces méprisables Pétaux, dont on riait si fort entre gentilshommes, ils donnèrent bien du mal aux terribles lansquenets de l'exécuteur des hautes œuvres du roi.

Mais enfin ils furent vaincus, et on les extermina systématiquement en manière de représailles.

Les arbres cassaient sous le poids des pendus. Toutes les chaumières brûlaient.

A Blanzac, ville importante et prospère, tout fut passé au fil de l'épée, et, depuis, Blanzac n'est plus qu'un bourg ruiné.

Montmorency, se souvenant des procédés de répression de la Jacquerie, fit couronner de diadèmes de fer rouge les crânes des chefs, des rois de ces Pétaux !

Quant aux braves prêtres qui s'étaient mis du côté des martyrs de la gabelle, et qui figuraient noblement dans la *cour* en haillons de Puymoreau, ils furent étranglés.

Cela fait, et toute cette *ribaudaille* détruite, le connétable rendit compte du succès de sa belle mission au roi.

Alors Henri II daigna examiner les réclamations et les griefs des Pétaux, et comme il les trouva d'une extrême justesse, il abolit sur-le-champ l'impôt qui avait fait couler tant de larmes et de sang.

Il était bien temps !

Les rares survivants de la révolte, loin d'apprécier ce bienfait,



s'enfuirent, se firent huguenots, et formèrent par la suite les soldats les plus acharnés des armées qui attaquèrent sans relâche la royauté des Valois.

N'était-il pas de toute nécessité, à propos du roi Pétaud, d'en rappeler un, un roi éphémère de Pétaux, dont la cour bruyante et indisciplinée fut aussi effrayante que grotesque, du moins pour les gens du roi de France.

Il est même probable que son douloureux souvenir a plus fait pour la conservation du proverbe que le *peto* des étymologistes.

THÉODORE PREMIER ET DERNIER

ROI DE CORSE

Le 17 décembre 1755, un homme dont les aventures avaient eu un grand retentissement en Europe, et même en Afrique, quelque vingt ans auparavant, s'éteignait obscurément à Londres, où il était enterré sans cérémonie dans le petit cimetière de Sainte-Anne de Westminster.

Cet homme, c'était le célèbre baron de Neuhof, autrement dit *Théodore Premier,* qui fut roi de Corse pendant quelques mois.

Né à Metz en 1690, et fils d'un gentilhomme westphalien, ce singulier personnage entra d'abord comme page dans la maison de la duchesse d'Orléans.

Devenu lieutenant du régiment de La Mark, il offrit ses services au roi de Suède, Charles XII, dont le ministre Goertz l'employa, d'accord avec le ministre d'Espagne Alberoni, en diverses missions secrètes. Ces missions ayant pris fin, le baron de Neuhof revint en Suède, puis se rendit en Espagne, où il épousa une noble irlandaise et reçut un brevet de colonel. Mais ne pouvant se fixer nulle part, il revint à Paris, où la déconfiture du financier Law le ruina plus qu'à moitié. Traqué par tous ses créanciers, suivis de leurs petits, comme dit don César de Bazan, il parcourut les quatre coins de l'Europe pour leur échapper. Il goûtait quelque repos à Florence.

où l'empereur d'Allemagne l'avait nommé son résident, quand il fut mis en relation avec certains chefs corses, dont les amis et compatriotes essayaient alors par tous les moyens possibles de s'affranchir du joug pesant des Génois. Le baron de Neuhof fit miroiter à leurs yeux ses hautes et nombreuses relations, leur promit la protection d'un nombre infini de princes, qu'il gagnerait facilement à leur cause. En échange de ces assurances audacieuses, il obtint des chefs corses l'assurance d'être placé à leur tête un jour.

Le baron, ce pacte conclu, se mit de nouveau en route, alla de cour en cour, fut partout rebuté, mais ne se découragea pas. Il se rendit en Turquie. Un aventurier de son espèce y parlait en maître. Cet aventurier, le baron de Bonneval, un Français devenu mahométan, écouta favorablement son confrère. Mais la Porte tardant à délier la bourse du grand seigneur, le baron de Neuhof se mit en rapport avec un agent du bey de Tunis.

Voltaire dit à ce sujet :

« Le baron Théodore passa lui-même en Afrique, persuada le bey qu'il pourrait lui soumettre la Corse, si l'on voulait seulement lui donner un vaisseau de dix canons, quatre mille fusils, mille sequins, et quelques provisions. La Régence de Tunis fut assez simple pour les donner. Le baron alla à Livourne sur un bâtiment qui portait un faux pavillon anglais, vendit le vaisseau, et écrivit aux Corses que, si on voulait le choisir lui-même pour roi, il promettait de chasser les Génois de l'île avec le secours des principales puissances de l'Europe dont il était sûr. Il faut qu'il y ait des temps où la tête tourne à la plupart des hommes. Sa proposition fut acceptée. Le baron Théodore aborda, le 15 mars 1736, au port d'Aleria, vêtu à la turque et coiffé d'un turban. Il débuta par dire qu'il arrivait avec des trésors immenses, et, pour preuve, il répandit parmi le peuple une cinquantaine de sequins en monnaie de billon ; ses fusils, sa poudre, qu'il distribua, furent les preuves de sa puissance ; il donna des souliers de bon cuir, magnificence ignorée en Corse ; il aposta des courriers qui venaient de Livourne sur des barques et

qui lui apportaient de prétendus paquets des puissances d'Europe et d'Afrique. On le prit pour un des plus grands princes de la terre : il fut élu roi ; on frappa quelques monnaies de cuivre à son coin ; il eut une cour et des secrétaires d'État. »

Ces détails incroyables, qu'on pourrait croire tirés d'une opérette moderne, sont pourtant de la plus exacte vérité.

Le baron de Neuhof fut proclamé roi de Corse sous le nom de *Théodore Premier,* le 15 avril 1736, un mois après son débarquement, dans une assemblée générale à Alezani.

Porté sur les épaules des principaux citoyens, couronné de lauriers, il fut promené au milieu d'une foule immense, comme Masaniello l'avait été jadis à Naples.

Le lendemain de son avènement au trône, Théodore Premier combla de joie ses sujets en leur accordant liberté entière de faire du sel, de chasser, de pêcher, de travailler à tout métier qui leur conviendrait. Enfin il prononça l'abolition de tous les impôts dont les Génois les avaient accablés.

Ces cadeaux ne lui coûtaient guère. Pourtant il ne se les fit pas payer comme c'est l'ordinaire des Rois. Il demanda seulement une garde de quatre cents soldats.

Puis, après avoir fondé l'*Ordre de la Délivrance,* il s'occupa et très activement de confisquer les biens des Génois habitant l'île, lesquels, déclarés ennemis publics, s'enfuirent pour éviter la mort.

Enfin, en peu de temps, avec une armée improvisée, il soumit toute l'île, sauf cinq ou six villes bloquées étroitement, et que les Génois avaient beaucoup de peine à ravitailler.

Théodore allait peut-être tenir réellement sa promesse de débarrasser la Corse de tous ses oppresseurs, quand la confiance de ses soldats commença à s'ébranler. Ils ne voyaient point arriver les secours annoncés, et leurs ressources s'épuisaient. Ils perdirent patience et murmurèrent. Voyant ces fâcheux symptômes, Théodore Premier rassembla les chefs de toutes les paroisses libérées et leur déclara qu'il était déterminé à aller, lui-même, presser l'arrivée des convois attendus. Il installa un conseil de régence, nomma trois gouverneurs, et le 11 novembre, sept mois après son débarquement, il se rembarqua, et arriva, déguisé en abbé, à Livourne.

* * *

Après le départ du roi Théodore, la discorde s'installa en permanence au camp de ses sujets. N'ayant plus de Génois à combattre, leur activité trouva un aliment dans l'exercice de leur droit national à la vendetta. Mais il y avait parmi leurs chefs des hommes de cœur, de grands patriotes, qui s'efforcèrent d'établir un gouvernement régulier et tentèrent de réprimer les excès de leurs compagnons. Ils y réussissaient déjà quand l'ordre leur arriva de France, accompagné de plusieurs régiments envoyés en Corse sur la prière des Génois, de se soumettre et de reprendre leurs chaînes séculaires.

Ils tentèrent de résister, mais en vain, et s'abandonnèrent à leur triste destin. Pendant que les troupes françaises rétablissaient en Corse l'ancien état de choses, le roi Théodore, que ses créanciers avaient rejoint à Amsterdam, parvenait, quoique emprisonné pour dettes, à se faire prêter par des juifs l'argent nécessaire d'abord à sa libération, et ensuite à la reprise de ses affaires royales dans son royaume.

La somme était forte : elle s'élevait à cinq millions.

En échange de leur argent, Théodore promettait à ces juifs le futur monopole du commerce de la Corse.

On croit rêver en lisant ces détails historiques.

Mais l'absence du roi Théodore avait été de trop longue durée. Quand il arriva en vue de la Corse avec trois navires marchands et une frégate de vingt-quatre canons, neuf mille fusils et une grande quantité de munitions, les Français occupaient l'île. Il n'y put descendre, malgré les intelligences qu'il entretenait avec un grand nombre de ses sujets, restés inébranlables dans leur confiance en ses promesses.

Il dut s'éloigner. Une tempête le jeta avec sa flottille sur la côte de Naples. Il y fut arrêté et conduit à Gaëte. On l'emprisonna de nouveau. Rendu à la liberté encore une fois, il parvint à se faire donner des subsides et un navire par le gouvernement britannique, désireux d'arracher la Corse à la domination française, et, en 1742, il tenta une troisième descente en Corse.

Elle fut sans résultat.

Le roi Théodore, à peine de retour à Londres, plus pauvre et plus vaincu du sort que jamais, n'était pas destiné pourtant à se reposer enfin paisiblement.

A la requête de ses créanciers, plus vivaces que les têtes de l'hydre, il fut mis en prison, et cette fois il y languit pendant sept dures et longues années.

Horace Walpole, l'ami de Mme Du Deffant, eut la généreuse idée d'ouvrir alors une souscription en faveur de cet aventurier extraordinaire. Le produit de la souscription lui assura de quoi vivre modestement jusqu'à sa mort.

Ainsi finit, à l'âge de soixante-cinq ans, dans la plus profonde obscurité, un homme à qui, — suivant une phrase de son épitaphe, — « la Fortune donna un royaume et refusa du pain. »

Ses aventures ont fourni le sujet de plusieurs romans.

Bien que Voltaire nous l'ait décrit débarquant en Corse sous le costume turc, avec un turban, la plupart des estampes du temps le montrent en robe et pelisse à la mahométane, mais coiffé, sur une longue perruque, d'un bicorne militaire européen.

LE ROI DE RATONNEAU

Dans les vieux quartiers de Marseille, de nos jours encore, on dit d'un homme dont les espérances et les projets sont hors de proportion avec ses moyens de les réaliser :

— C'est un vrai roi de Ratonneau!

L'origine de ce proverbe, qui date d'un peu plus d'un siècle, est curieuse à faire connaître.

Un jour, à l'heure paisible où tout Marseille se livrait aux délices de la bouillabaisse et des oursins à la croque au sel, les échos de la Canebière répétèrent brusquement le roulement d'une fusillade lointaine, scandée par des coups de canon.

Le bruit venait du côté de la mer.

Une vive émotion fit tomber les cuillères et les fourchettes de toutes les mains, et l'on se précipita sur le pas des portes en s'interrogeant avec autant d'anxiété que d'accent.

La flotte génoise bombardait-elle la ville, ou bien les Barbaresques tentaient-ils une descente?

Pendant qu'on s'exclamait et qu'on se perdait en cruelles conjectures, la fusillade redoublait d'intensité.

On courut au port, on se jeta dans des barques, et l'on vit Ratonneau couronné d'un nuage de fumée.

Que se passait-il donc sur cet îlot célèbre, mais si calme d'habitude?

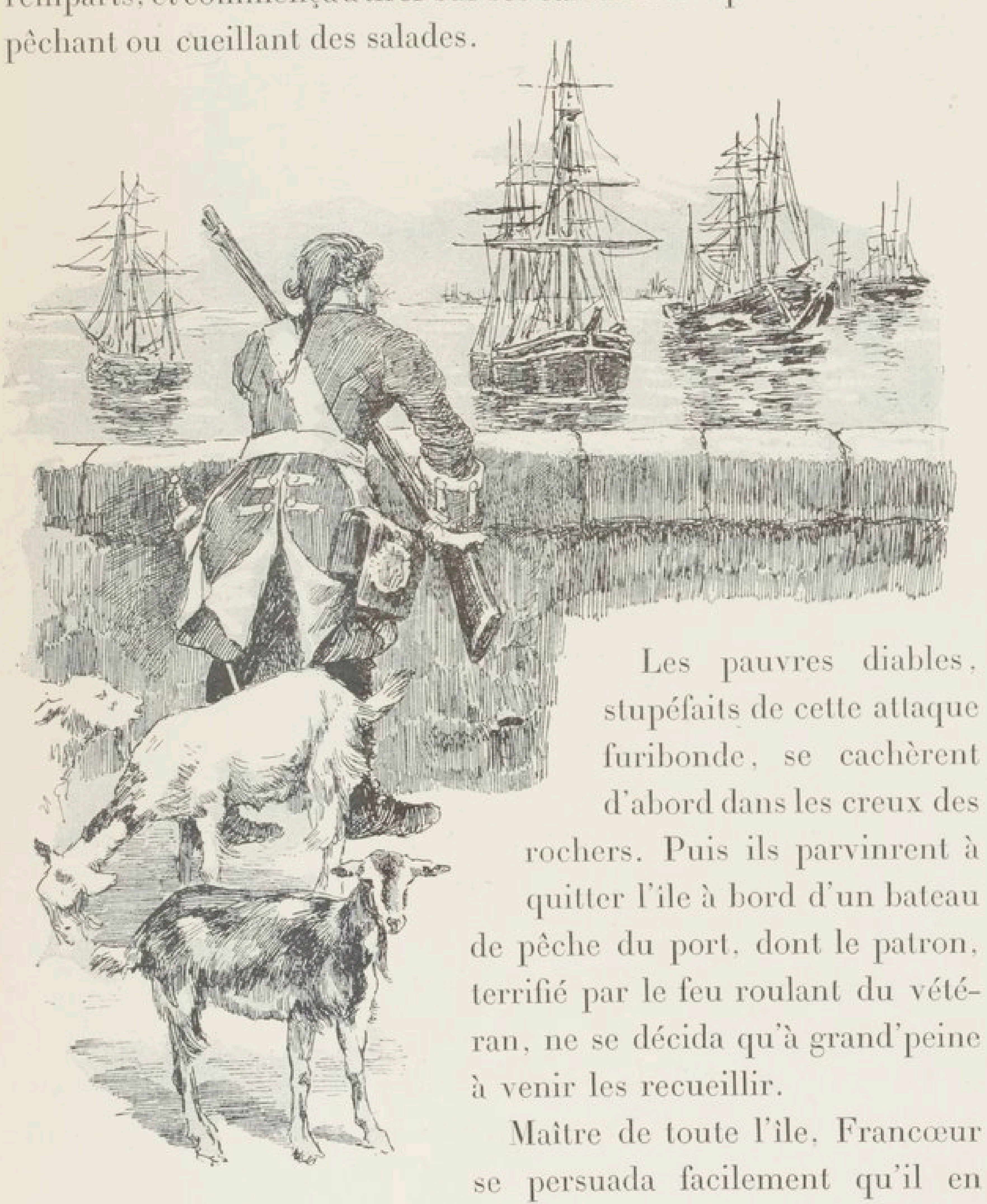


Voici ce qui s'y était passé.

Parmi les quelques soldats dont se composait la garnison de l'antique petit château de l'île Ratonneau, il y avait un certain vétéran du nom de Francœur ; ce Francœur avait donné à plusieurs reprises des signes de démence. Après traitement, on l'avait cru guéri et ses camarades vivaient près de lui sans défiance. Un jour,

la tête de Francœur s'échauffa. Il conçut le merveilleux projet de devenir, par droit de conquête, le roi de l'île Ratonneau.

Se trouvant seul, de faction à la porte du Donjon, tandis que la petite garnison était allée aux provisions, il rentra dans l'intérieur du château, abaissa la herse du pont-levis, courut au magasin à poudre, chargea les canons, rangea toute la mousqueterie sur les remparts, et commença à tirer sur ses camarades répandus dans l'île, pêchant ou cueillant des salades.



Les pauvres diables, stupéfaits de cette attaque furibonde, se cachèrent d'abord dans les creux des rochers. Puis ils parvinrent à quitter l'île à bord d'un bateau de pêche du port, dont le patron, terrifié par le feu roulant du vétéran, ne se décida qu'à grand'peine à venir les recueillir.

Maître de toute l'île, Francœur se persuada facilement qu'il en était le souverain absolu, ayant droit de vie et de mort sur ses

sujets. Ceux-ci fort heureusement n'étaient que des chèvres qu'on avait mises au pacage à Ratonneau. Francœur disposa de ses administrés au gré de son appétit. Le pain et le vin lui manquaient. Il arrosa d'eau ses repas à la Robinson, tout en surveillant les côtes de son royaume, et en prodiguant aux moineaux la poudre de Sa Majesté Louis XV. Pendant plusieurs jours il fut impossible, par suite d'une extrême vigilance de Francœur, de faire mine de se diriger vers son empire. Un coup de canon ou de fusil était adressé en guise d'avertissement à toute barque passant trop près de Ratonneau.

Francœur remplissait toutes les fonctions militaires; il sortait, la nuit, un fanal à la main, pour aller reconnaître et visiter les postes intérieurs et extérieurs.

Pendant le jour, il faisait même feu sur la garnison du château d'If, son voisin, dont il suspectait les intentions.

De cette place on s'aperçut des fréquentes sorties de l'invalide, et cette circonstance détermina le duc de Villars, alors gouverneur de Marseille, à donner ordre à une compagnie d'aller le surprendre. Les soldats profitèrent de l'instant où Francœur, exténué de fatigue d'ailleurs, faisait une ronde de nuit, pour l'entourer et s'emparer de sa personne.

Il se rendit avec dignité en prononçant ces paroles :

— « Braves gens, ce sont les fortunes de la guerre! C'est la règle. Le roi de France est plus puissant que moi. Il a de bonnes troupes. Je me rends avec les honneurs de la guerre, je demande seulement d'emporter mon havre-sac et ma pipe. »

Les conditions de cette capitulation furent accordées sans difficulté.

Francœur fut mené le lendemain à Marseille, dont il traversa les rues au milieu d'une foule immense, dans l'attitude d'un triomphateur.

L'hôpital des fous devint l'asile du monarque déchu.

Un an après, guéri de nouveau, et cette fois pour toujours, il fut transféré à l'Hôtel des Invalides de Paris, où il mourut. Il n'a pas laissé de *Mémorial* de Ratonneau, mais son souvenir est resté longtemps populaire à Marseille.



Roger Bontemps



Le joyeux compère, toujours content, toujours souriant, dont Béranger a peint l'heureuse face enluminée dans la chanson de *Roger Bontemps,* n'est point, comme on pourrait le croire, un personnage imaginaire.

> *Eh! gai! — c'est la devise*
> *Du gros Roger Bontemps,*

fut aussi la devise d'un poète connu sous le même nom, à la fin du xve siècle.

Toutefois, il est plus que probable que Béranger, lorsqu'il peignait l'aimable portrait d'un philosophe sans le savoir, hûmeur de piots, insoucieux et bon vivant, ne se doutait guère que l'original, en chair et en os, eût existé jadis.

Béranger trouvait dans la circulation, où venait de le remettre

alors (1809) un vaudeville de Favart fils et de Henri Dupin, le nom populaire de Roger Bontemps, et il en faisait le titre d'une chanson nouvelle, sans s'inquiéter si un Roger Bontemps avait ou bien n'avait pas vécu autrefois.

Quant à Favart fils et à Henri Dupin, en composant leur pièce, *Roger Bontemps ou la Fête des Fous*, ils devaient évidemment avoir été inspirés par le souvenir du véritable Roger Bontemps, soit à l'aide de vieux récits de famille, soit par suite des recherches publiées dans les publications du XVIIIe siècle.

En effet, dans le *Mercure de France*, l'abbé Lebeuf s'était occupé, sous le titre de *le Réveil de Roger Bontemps*, en 1737 et 1738, du personnage en question, lequel était alors enterré depuis deux cents ans.

Que les deux vaudevillistes aient su ce qu'avait été le singulier poète surnommé Roger Bontemps, nous n'en doutons pas; car le sous-titre de leur vaudeville, *la Fête des Fous*, indique qu'ils connaissaient fort bien ce détail biographique de la vie de leur héros, à savoir que, président d'une joyeuse confrérie de bourgeois lettrés et francs buveurs, il porta fièrement, pendant de longues années, le beau mais étrange titre d'*Abbé des Fous*.

Maintenant eurent-ils connaissance des œuvres lyriques de Roger Bontemps? c'est ce que nous ignorons, et cela leur importait peu certainement.

*
* *

Pour nous, curieux, nous avons cherché leur édition originale et nous l'avons trouvée, bien que l'opuscule soit rarissime ; mais, grâce au bel ordre qui règne à présent dans nos grandes bibliothèques, le tout petit recueil des facétieuses poésies de l'*Abbé des Fous*, — dont M. Charles d'Héricault a donné du reste une intéressante édition en 1855, — a été facilement mis à notre disposition, et nous sommes prêt à nous répandre en citations — choisies — à son sujet.

Mais, auparavant, il est utile de donner quelques renseignements sur la vie du personnage et sur son nom réel.



Il s'appelait Roger de Collerye.

Né à Paris, en 1470, il mourut, l'histoire ne dit pas où, mais à Auxerre vraisemblablement, en 1540.

Il était prêtre, ce Collerye, et sa joyeuseté en fit, en quelque sorte, une espèce de curé de Meudon avant la lettre, car il précéda Rabelais sur la terre.

Ce fut même le seul avantage qu'il eut, hélas ! sur l'illustre écrivain tourangeau.

Collerye, en son vivant, exerça la fonction de secrétaire de l'évêque d'Auxerre.

A Auxerre, comme à Sens, et comme dans bien d'autres bonnes villes de la Bourgogne, on était (on l'est encore) d'humeur gaie. Les fêtes folles et les cérémonies facétieuses du moyen-âge y avaient laissé des souvenirs souvent évoqués par leurs aimables habitants, et qui témoignent chez eux, en général, d'une absence de mélancolie qu'on ne peut qu'envier.

Entre parenthèse, les fameuses *Fêtes des Fous* de la Bourgogne se célébraient, à Auxerre, au moyen-âge, avec un tel déploiement de gaietés sans bornes, que l'autorité ecclésiastique dut prendre des mesures pour en limiter quelque peu les excès.

C'est ainsi que saint Aumaire tint, au VIe siècle, à Auxerre, un grand Synode, dans lequel il fut dressé quarante-cinq canons ou articles, destinés à réfréner les libertés tolérées jusqu'alors.

Par le premier, il fut défendu de se déguiser en *vache* ou en *cerf* le premier janvier??

Ceci n'est que curieux, mais voici ce qui est vraiment extraordinaire et qui fait rêver :

Par le neuvième canon, il fut interdit *aux laïques* de danser dans les églises, d'y faire chanter des filles, ou d'y donner des festins !

Maintenant, fermons la parenthèse.

∴

Au temps de Collerye, les plaisantes associations fondées dans le but de se divertir et de prendre le temps comme il vient, en chantant, le verre en main, étaient encore des plus florissantes.

La *Confrérie des Fous* d'Auxerre était renommée entre autres.

L'excellent caractère et l'excellent estomac du brave secrétaire de Monsieur d'Auxerre, sa muse toujours en pointe de malice, le signalèrent rapidement à ses confrères, c'est-à-dire les *Fous*, comme un chef tout à fait digne de porter le sceptre, c'est-à-dire la Marotte.

Ils en firent leur *abbé*.

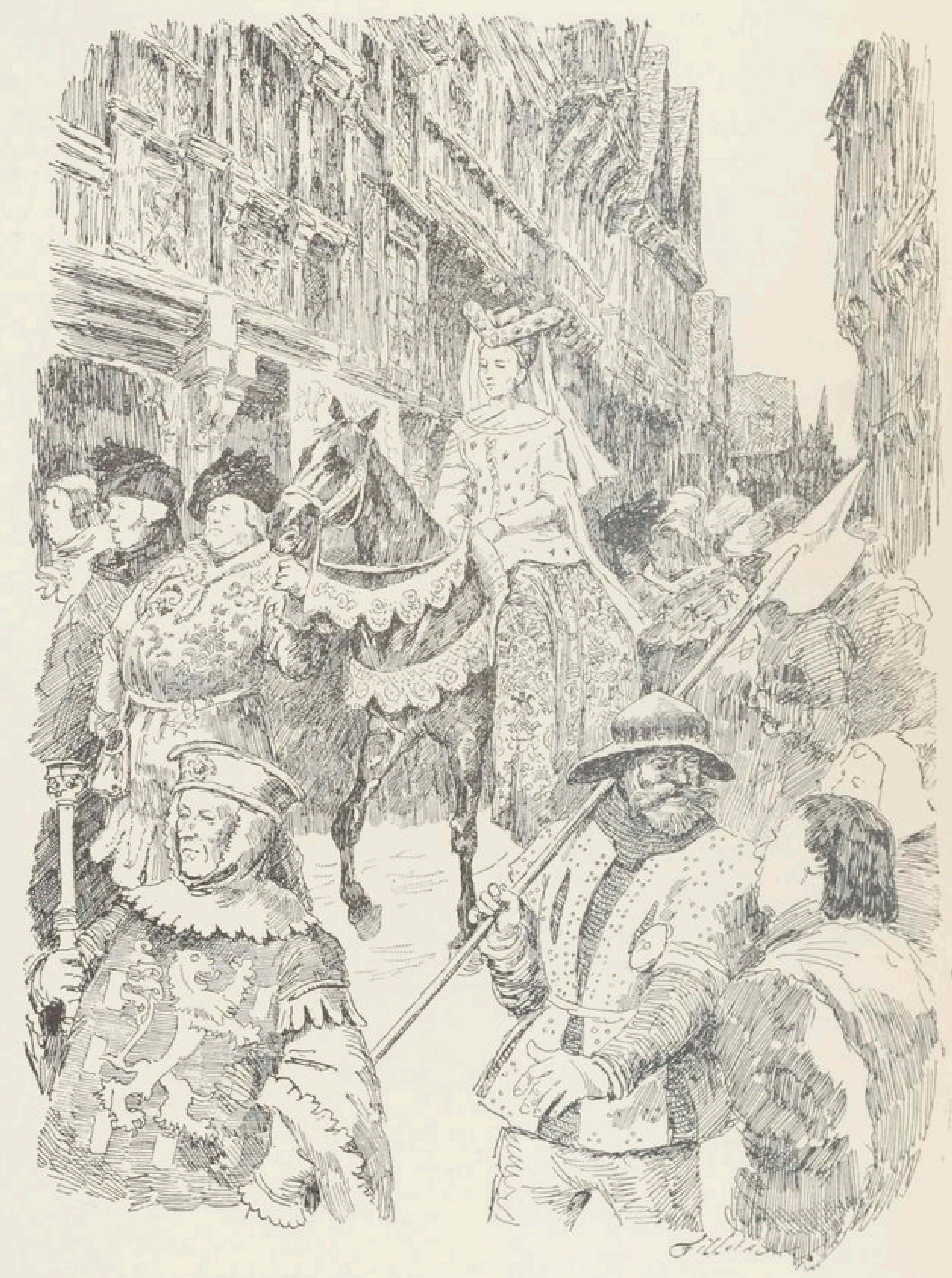
Alors Collerye célébra poétiquement, sans en avoir le gosier sec et pour cause, tous les événements locaux possibles et même les événements politiques, comme l'entrée à Auxerre d'une Royne (Anne de Bretagne? ou bien Marie d'Angleterre, troisième femme de Louis XII?).

En même temps, il n'oubliait pas de jeter quelques fleurs amicales sur la tombe de ceux de ses sujets qui quittaient la table avec la vie. Ces *épitaphes* étaient souvent anticipées, et n'étaient que des jeux d'esprit, d'ailleurs.

Et c'est pourquoi le recueil de ses poésies renferme de nombreuses *Épitaphes,* dont le style enjoué démontre que les libations funèbres, faites à l'intention des défunts, ne furent que bien rarement trempées de larmes, même quand les *épitaphés* étaient réellement morts.

L'égalité de l'humeur, nullement atrabilaire, de Roger de Collerye, sa prédilection pour le « *Bon temps* » dont il fit le fréquent éloge dans ses *Ballades* et qu'il mit en scène, dans ses

Dialogues, le plus souvent qu'il put, lui firent donner le surnom, resté impérissable, de *Roger Bontemps*.



Après lui, tout naturellement et pour honorer sa mémoire même, on se complut d'abord, à Auxerre, puis, à la longue, dans toute la France, à traiter de Roger Bontemps tout individu, gros

ou maigre, rappelant par son insouciance, par sa philosophie pratique et biberonne, par sa gaieté inextinguible, le caractère riant et l'imperturbable sérénité de Roger Collerye.

Le surnom devint proverbial.

On l'appliqua même aux femmes, avec des nuances pourtant.



Et c'est parce que Roger de Collerye mit en pratique le *carpe diem* d'Horace, que beaucoup plus tard naquit (côté des dames) la chanson bien connue de la *Mère Bontemps,* ce type de vieille indulgente qui contemple les jeux de la jeunesse avec un regard attendri, en chantant :

La mère Bontemps
S'en allait disant aux fillettes :
Dansez, mes enfants,
Tandis que vous êtes jeunettes.

La fleur de gaîté
Passe avec l'été.
Au printemps, comme la rose,
Cueillez-la dès qu'elle est éclose.
Dansez à quinze ans :
Plus tard il n'est plus temps !

Quel bon ménage auraient fait, sous les auspices de Béranger, la mère Bontemps et le gros Roger !

*
* *

Voici maintenant en quels termes élogieux Pierre Roffet, l'éditeur, en 1536, des œuvres de Roger Bontemps, les annonce au public sur le titre du recueil :

« Les œuvres de Maistre Roger de Collerye, homme très sçavant, nâtif de Paris, secrétaire de feu Monsieur d'Auxerre, lesquelles il composa en sa jeunesse. — Contenant diverses matières plaines de grant récréation et passetemps, desquelles la déclaration (le sommaire) est au second feuillet. »

Au second feuillet, en effet, nous apprenons, au milieu de joyeux titres de *Ballades* et d'*Épitaphes*, que Roger Collerye écrivit le — *Monologue* (déjà !) *du Résolu.*

Il s'agit d'un résolu — à s'amuser et à prendre du bon temps sans relâche.

Ce monologue a cela de particulier que son auteur affecte de n'y employer que les rimes en ruc, en roc, en ric, en rec, en rac !

Puis viennent deux ballades du *Bon Temps.*

On voit que le *bon temps* tenait fortement au cœur du poète et qu'il a bien mérité d'en porter le nom.

L'une de ces ballades débute de la façon suivante :

Or qui m'aymera si me suive!
Je suis Bon Temps, vous le voyez...

Et le refrain de chaque couplet, où les grognons, les hogneurs, les gens tristes, sans amour et dévoyés, sont conspués, est celui-ci :

Qu'ils soient tous jetés à la pelle !

Peste ! voilà qui est d'un ton résolu !

La table des œuvres de Maistre Collerye annonce encore une *satire pour les habitants d'Auxerre, pour l'entrée de la Royne.*

Cette *satire* dialoguée comprend cinq personnages : *Peuple français, Joyeuseté, le Vigneron, Jeannin-ma-flûte-badin, Bon Temps.*

Toujours le cher camarade Bon Temps !

Ce Bon Temps se donne même un singulier pays d'origine.

Vive le roy ! Vive le roy !
Et tous bons compagnons et moy.
Je suis Bon Temps qui, d'Angleterre,
Suis icy venu de grant erre
En ce pays de l'Auxerrois…

Ce Bon Temps, venu d'Angleterre en France, au temps d'Henri VIII, nous laisse perplexe.

Enfin, pour terminer notre excursion dans les poésies de ce Roger Bontemps auquel, certes, ne songeait guère Béranger, quand il écrivit sa célèbre chanson, voici quelques fragments d'une des *Épitaphes* composées par le poète malicieux.

Elle rappelle les beaux traits de la vie d'un chanoine, sans doute membre de la confrérie des *Fous* que Collerye présidait, lequel chanoine porte un nom… à tout permettre en pareille matière !

L'ÉPITAPHE DE BACHUS, CHANOYNE TORTRYER (?)
EN L'ÉGLISE D'AUXERRE.

Cy gist Bachus le vaillant champyon
Qui en son tems ainsi qu'un franc pyon (Soldat de pied)
A mainct godet et mainct verre égoutté.
De bien boire ne fut oncq dégoûté.
. . . .
Preudhomme estoit et de grant renommée
Et en mainets lieux sa vie estoit nommée.
Le bruit avoit de se lever matin
Soulz le vouloir de boire un bon tatin (pour *tantin, un peu,* d'où *tantinet*).

Aulx et oignons aimoit mieux que le sucre.
Peu fréquentoit des deffuncts le sépulchre.
A Dieu faisoit en tout tems et saison
Soigneusement brève et courte oraison.
Trouvé n'estoit en rochers ne cavernes.
Dévotement visitoit les tavernes...

Ne tenant point du tout à se faire ermite, ce respectable « chanoyne, » digne ancêtre des chanoines du *Lutrin* de Boileau, aimait à jouer et à gagner, même en trichant :

Au flux, au cent, au glic, au triquetac.

Quand il était décavé :

Or et argent voluntiers empruntoit,
Mais de le rendre ennuyé se sentoit.

Voyez-vous ça ! — Aussi :

A ses debteurs disoit des paraboles
Et doulcement les payoit en parolles.

L'excellent homme !

Enfin, le bon « chanoyne tortryer (?) » faisait l'aimable avec les dames, qui lui donnaient, en retour, du bon vin et des chemises !

Après cela, il n'y a plus qu'à s'écrier pieusement : *Requiescat in pace!*

Et que repose en paix aussi le satirique Roger Bontemps, d'Auxerre, à qui, nous en avons l'espoir, les crus du terroir durent toujours paraître divins, car si le vin de *Migraine* lui donna rarement mal à la tête, le vin de la *Chaînette* ne semble pas lui avoir jamais lié la langue.

Richard Whittington et son chat

Le marquis de Carabas et son chat

Maître Pierre et son chat



Certes, nous n'entendons point faire ici, même en riant, le procès du bon Perrault, à propos des aventures amusantes du marquis de Carabas et de son maître Chat!

Il s'est borné à reproduire fidèlement, tout au long, un vieux conte de nourrice, en y mettant toute la grâce légère et toute la spirituelle simplicité de sa plume.

Cependant il y a ajouté la « *moralité* » que voici :

Quelque grand que soit l'avantage
De jouir d'un riche héritage
Venant à nous de père en fils,
Aux jeunes gens, pour l'ordinaire,
L'industrie et le savoir-faire
Valent mieux que les biens acquis.

Cet éloge de l'*industrie* et du *savoir-faire* est rimé avec les meilleures intentions du monde, nous n'en doutons pas, mais si Per-

rault, l'honnête Perrault, pouvait relire, avec des yeux modernes, le récit des exploits du Chat-botté et du fils du Meunier, se donnant pour un marquis de Carabas, il est bien évident qu'il trouverait, comme tout le monde aujourd'hui, que ce pseudo marquis est, en somme, un véritable chevalier d'*industrie*, et que son chat, en dépit d'un dévouement qui le rend seul excusable, pourrait fort bien, pour son *savoir-faire*, passer, comme son maître et complice, devant les tribunaux.

Car devant les juges d'aujourd'hui (les *ogres* fussent-ils même récusés et pour causes) il est certain que les héros du conte seraient prévenus :

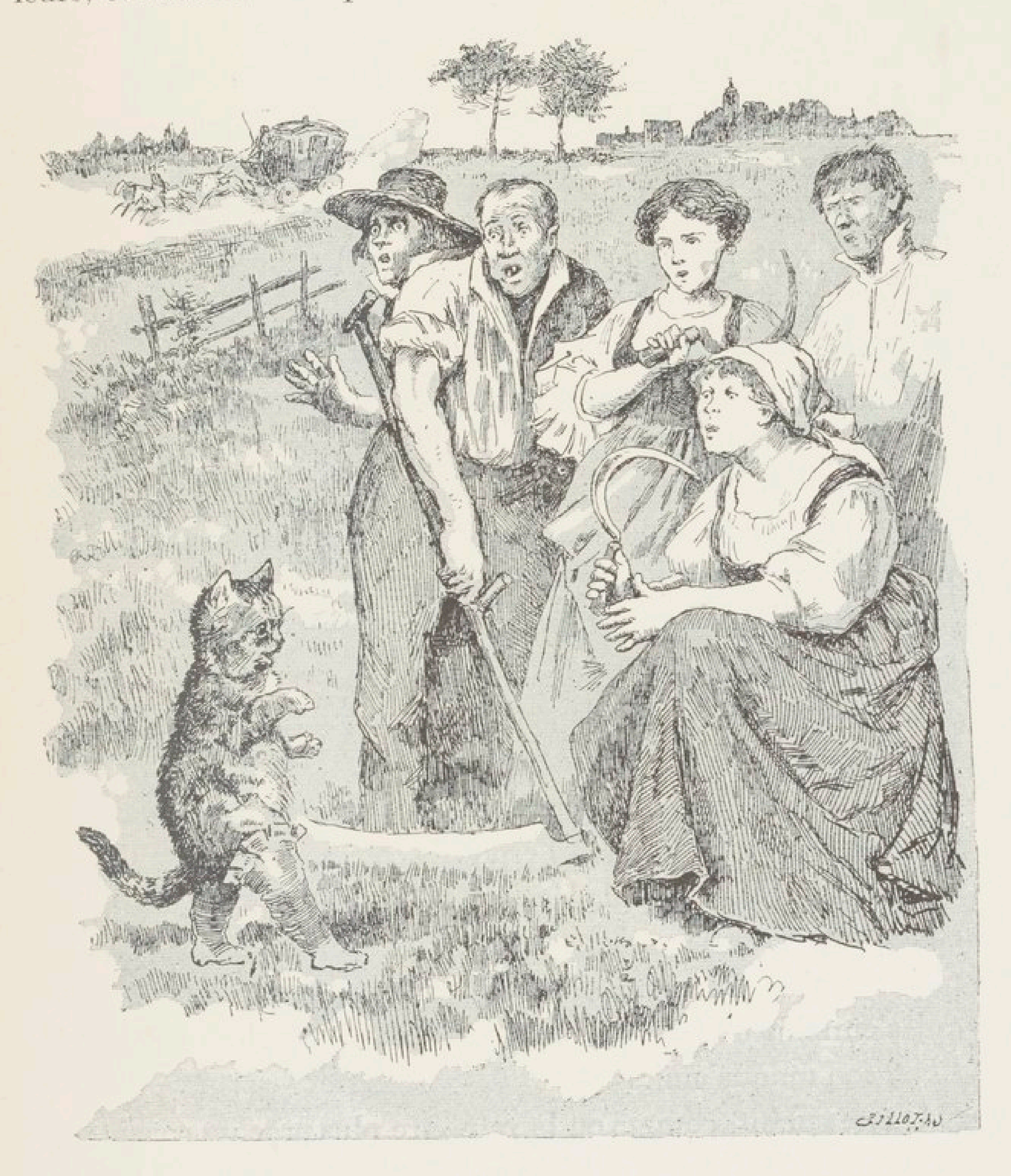
— *Le Chat*. 1° D'avoir usé d'intimidation et de subornation à l'égard de témoins, paysans et faucheurs, en les menaçant de les faire hacher menu comme chair à pâté, s'ils ne consentaient à déclarer que les biens commis à leurs soins appartenaient au marquis de Carabas et point à d'autres. — 2° D'avoir, en plein jour, dans une maison habitée, mais sans effraction, commis avec préméditation un meurtre sur la personne du propriétaire d'icelle, en l'avalant. — 3° De s'être indûment approprié la fortune, meuble et immeuble, du dit propriétaire défunt.

— *Le Maître*. 1° D'avoir, usant de subterfuges et mensonges coupables, capté la confiance d'un roi (fort borné, il est vrai) et de sa fille légitime. — 2° D'avoir usurpé un titre et puis un nom qui n'étaient pas les siens. — 3° D'avoir désiré, accepté, recélé des sommes et meubles provenant du vol commis par le Chat-botté après son meurtre. — 4° D'avoir commis enfin des escroqueries nombreuses de complicité avec son serviteur...

Etc., etc., etc.

En réalité, la fleur de la pure morale est loin de s'épanouir dans les aventures du maître Chat et du marquis de Carabas ; mais le bon Perrault, qui s'en rendait sans doute bien compte, *in-petto*, n'a rien voulu changer à l'antique récit transmis par les nourrices de son temps, parce qu'il savait qu'il s'adressait à un âge — qui lit

comme il agit, en général, sans discernement, et que ravit, d'ailleurs, et surtout, la fin prématurée du terrible Ogre!



En effet, quand on est petit, on pardonne beaucoup, et même tout, au Chat et au Marquis, puisqu'ils débarrassent la terre d'un ogre, et font ensuite le bien avec les richesses acquises d'une façon évidemment si regrettable.

*
* *

Quels que soient la malice, la ruse, l'astuce, enfin tous les déplorables procédés qu'emploient le Chat et le Marquis, celui-ci pour obtenir la main de la fille du Roi, celui-là dans le but de ne plus courir après les souris *« que pour se divertir, »* il n'en est pas moins vrai que le Marquis et le Chat français, — de même que leurs émules, le *maître Pierre et son Chat* des Allemands, — sont bien les descendants directs d'ancêtres communs, lesquels sont les anglais *Richard Whittington et son Chat.*

Mais quelles dissemblances morales ont créées les transmissions orales ou écrites entre ces aïeux et ces fils!

C'est à ne pas les croire parents, au premier abord, car Whittington et son Chat, c'est le bel exemple de la pauvreté arrivant à la fortune, aux honneurs, au bonheur, grâce à la patience, à la persévérance, au courage, à l'esprit de commerce.

En passant le détroit, la légende anglaise subit une multitude de changements et de variantes, les noms ne sont plus les mêmes, mais elle n'en reste pas moins la légende d'un orphelin très pauvre qui s'enrichit et voit tous ses souhaits s'accomplir, *à l'aide d'un Chat,* son unique ami.

On ne saurait, comme on le voit, être plus proches cousins que le marquis de Carabas et Richard Whittington, mais par les chats seulement.

C'est au XVe siècle que se forma, en Angleterre, autour de l'histoire très réelle de la grosse et honnête fortune d'un marchand de la cité de Londres, qui en fut trois fois le Lord-Maire, — la fameuse légende, encore aujourd'hui extrêmement populaire dans

la Grande-Bretagne, du célèbre Richard Whittington et de son chat, *Dick Whittington and his cat.*

Héros inséparables, leurs aventures ont été, depuis trois cents ans, célébrées, rappelées sans cesse, en vers comme en prose, en ballades comme en albums, à l'usage de la jeunesse, et après avoir été peintes, sculptées, illustrées de toutes les façons, elles sont de nos jours même souvent représentées sur les théâtres anglais à l'époque des fêtes de Noël.

Mais tandis que le texte de la vieille légende restait à peu près intact en Angleterre, il arrivait en France, hélas, avec les vainqueurs d'Azincourt et d'autres journées déplorables. — Là, sur notre sol envahi, possédé, le vieux texte primitif, entendu et répété par des auditeurs français, éprouvait, tout en se transmettant avec rapidité, des changements notables et perdait tout accent d'origine. Mutilé, tronqué, travesti, changeant de noms et de lieux, il s'implantait pour toujours dans les mémoires villageoises, mais dans un état de métamorphose qui serait à présent complet, si le Chat, nœud et pivot du récit, n'eût surnagé, dans les souvenirs populaires, sans perdre un seul de ses poils!

Or le chat est tout dans la vieille narration.

Whittington devint donc en France un orphelin quelconque. Mais le Chat demeura immuablement un chat, et avec lui resta, immuable aussi, l'idée anglaise qu'il procura une fortune à son maître, botté ou non.

Comment la lui procura-t-il, cette fortune? Le bon Perrault l'a dit, d'après les bonnes femmes de France.

Nous allons le dire à notre tour, très sommairement, mais d'après les bonnes femmes d'Angleterre.

* * *

Dick Whittington était un pauvre petit orphelin, de naissance obscure, disent les uns, ou, selon d'autres, le fils d'un chevalier du comté de Lancastre, ruiné pendant les guerres d'Édouard III.

Désespérant de gagner sa vie dans son humble village, où nul ne voulait prendre soin de lui, Dick résolut de se rendre à Londres.

Il se mit bravement en route.

Mais il n'aurait pu atteindre la grande ville sans l'offre obligeante que lui fit un bon charretier de monter dans sa voiture et d'accepter un morceau de pain.



A Londres, Dick erra plusieurs jours, le ventre vide, sans abri, demandant partout du travail, — en vain, et alors forcé de demander l'aumône.

Enfin un matin, une cuisinière grognon, — célèbre dans la légende par son affreux caractère, — lui permit de l'aider à laver sa vaisselle.

En revanche, elle lui abandonna un coin de grenier, infesté de rats, pour y coucher, et elle le gratifia de quelques rogatons, quotidiennement.

La maison où notre Dick venait d'entrer par cette porte bien basse était celle d'un riche négociant sur terre et sur mer, dont le



nom, consacré par l'histoire comme par la légende, était Fitzwarren.

Ce M. Fitzwarren était un homme doux et compatissant, et sa fille, miss Alice, une enfant encore, tenait de lui de la façon la plus délicate.

Elle constata la résignation et le bon vouloir du petit Dick, en proie, tous les jours, aux reproches et même aux coups de la cuisinière grognon, et elle en fut touchée.

Un jour, elle lui fit cadeau d'un *six pence*.

Dick se servit de cet argent pour faire une bonne action. Avec son *six pence*, il racheta des mains cruelles de petits rôdeurs de rue un malheureux chat qu'on allait pendre.

Le chat, installé dans le grenier de Dick et devenu son ami, se montra reconnaissant à sa manière en se faisant la terreur des rats.

Désormais, son cher chat près de lui, et bercé par son ronron, Dick put dormir tranquillement sur son grabat.



Sur ces entrefaites, M. Fitzwarren, qui avait, au port de Londres, un vaisseau en charge pour la côte d'Afrique, assembla ses commis et ses domestiques, et leur dit :

— Vous savez que mon usage constant est d'autoriser chacun de vous, mes amis, à tenter la fortune en confiant une petite

pacotille aux capitaines de mes navires, lesquels se chargent de leur placement. Tenez-vous donc pour avertis, dès ce jour, et préparez vos envois, car le bâtiment descendra demain la rivière.

— Et toi, petit Dick, ajouta le maître de la maison, en s'adressant au pauvre marmiton résigné qui avait, comme les autres, respectueusement écouté la proposition du négociant, et toi, petit Dick, prépare aussi ta pacotille.

— Mais je n'ai rien, maître, fit Dick avec un soupir.

En ce moment une petite voix gaie, la voix de miss Alice, fit entendre ces mots :

— Il n'a qu'un chat !

— Eh bien?... eh bien, qu'il envoie son chat !...

Cette plaisanterie du maître fit rire aux éclats. Mais Dick avait le cœur gros. Le chat était son seul compagnon, son consolateur, le confident de ses peines, le témoin de ses larmes nocturnes.

— Confiez votre chat au capitaine, Dick, reprit miss Alice. On le soignera bien et il vous portera bonheur. Croyez-moi. N'hésitez pas.

Dick consentit à ce douloureux sacrifice.

Puis les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent.

Le chat embarqué, Dick se trouva si malheureux, si dénué d'espoir, et en même temps si maltraité par la cuisinière grognon, qu'il sortit un matin de chez M. Fitzwarren avec l'idée bien arrêtée de n'y pas rentrer le soir.

Il prit au hasard une route quelconque, et après un long temps de marche, las, malade, affamé, il s'assit sur une pierre, au tournant de la colline d'Highgate.

En ce moment les cloches de Londres se mirent à tinter.

Dick les écoutait tristement.

Et tout à coup, dans les sons lointains qui arrivaient à son oreille à travers l'espace, il crut entendre comme des paroles humaines.

Oui, il semblait à Dick, dont le cœur battait douloureusement, que les cent cloches de Londres bourdonnaient confusément, mais sans relâche, de leurs voix graves ou babillardes :

Reviens donc, Reviens donc!
Whittington! Whittington!
Reviens, rentre à la maison,
Trois fois maire de London!

Et le pauvre Dick, peu à peu persuadé, et par les tintements des cloches et par les cris de son estomac, de renoncer à son projet, reprit le chemin de la maison de M. Fitzwarren avec le ferme dessein de ne plus faiblir désormais et d'accomplir sa tâche, quelque dure que la destinée la lui fît.

Quand il y arriva, il y trouva tout le monde en fête, et personne ne s'était aperçu de son absence.

Et c'était bien naturel ; le vaisseau de l'heureux négociant avait, la veille, jeté l'ancre au port, et le capitaine était en train de remettre à chacun, après avoir rendu ses comptes à M. Fitzwarren, le produit de la vente ou de l'échange des pacotilles confiées à ses soins.

Et mon pauvre chat? pensait Dick, sans oser en demander des nouvelles. Où est-il? Qu'en a-t-on fait?

Comme cette bonne pensée de son cœur fidèle à l'absent naissait en Dick, le capitaine l'avisa dans son coin et lui dit, en lui montrant un barillet de taille honnête :

— Voici pour toi, garçon.

— Et mon chat?

— Il est plus honoré qu'un dieu et plus heureux qu'un lord, ton chat!... Mais ouvre ce baril.

Dick obéit, rassuré sur le sort de son ami, mais se demandant s'il n'allait pas être le jouet de quelque plaisanterie.

Le barillet était plein de poudre d'or.

— A moi? tout cela! s'écria l'enfant.

— A toi, à toi seul, répondit M. Fitzwarren.

Et pendant que Dick, ivre de joie, baisait la main de son maître et celle de la petite miss Alice qui pleurait et riait, le capitaine expliquait aux assistants que, dînant un jour chez un monarque noir de la côte d'Afrique, il avait été tout à coup dégoûté des mets offerts, par les attaques que des bandes de rats se permettaient, en pleine cour, et devant tout le monde, contre la cuisine royale. N'y pouvant tenir, il avait demandé au souverain nègre pourquoi, diable! il n'usait pas d'un chat et même de plusieurs.

— Un chat, qu'est-ce que c'est qu'un chat? avait demandé le potentat couleur d'ébène, en ajoutant que les rats faisaient son désespoir et qu'il ne savait comment s'en débarrasser.

Alors, continua le capitaine, j'ai songé au chat de Dick. On le sortit de la cale, où il était devenu un peu maigre. On l'apporta à terre. Séance tenante, et sous les yeux de Sa Majesté, il se précipita sur les rats dès qu'il les vit paraître. Il en fit un noble carnage et mit le reste en fuite; ce que voyant, le monarque aux grosses lèvres me supplia de lui offrir ce chat sauveur, précieux, inestimable selon lui. Je ne le lui offris pas, je le lui vendis, et fort cher, et voilà toute l'histoire. Il vit là-bas satisfait et gras comme un coq en pâte, ton chat, mon garçon, et la reine se prosterne devant lui. — Ce baril est donc bien à toi, Dick.

Mais Dick ne put répondre. Il étouffait de bonheur.

*
* *

Le reste de la légende se devine.

Dick remit le capital inespéré qui lui tombait d'Afrique entre les mains de M. Fitzwarren ; celui-ci le fit fructifier. Mais Dick ne tourna plus jamais la broche. Il apprit à lire, à écrire. Il s'instruisit. Il devint rapidement le premier commis, puis l'associé de son



ancien maître. Et puis, de fil en aiguille, l'orphelin pauvre se transforma en un beau et habile jeune négociant qui, plus tard, supplia miss Alice de couronner l'œuvre qu'elle avait commencée, en devenant sa femme.

Il ne fut pas repoussé.

Ce qui étonna fort la vieille cuisinière grognon.

Après le bonheur, après la richesse, vinrent les honneurs.

Trois fois les concitoyens de Dick le choisirent pour Lord-Maire.

Et le roi Henri V, auquel il avait avancé des sommes considérables pour le succès de ses guerres à l'étranger, mais dont il ne voulut pas être remboursé, s'honora en l'appelant son ami.

Comme on le voit, le pauvre Dick eut bien raison d'écouter les conseils de miss Alice et de mesdames les Cloches.

Quant à la cuisinière grognon, Dick, sans rancune, lui fit une vieillesse tout sucre et tout miel, ce qui n'adoucit nullement son caractère.

Cependant, dit-on, on l'entendit parfois, après un bon dîner principalement, s'écrier d'un ton à peu près gracieux :

— Ah ! si le chat de Dick n'était pas chez ces barbares infidèles, je lui donnerais volontiers une caille pour sa peine !

. . . .

Ce qu'il y a d'histoire véritable mêlée à l'aimable légende, c'est ceci :

Un Richard Whittington, négociant à Londres, parvenu à la richesse à force de travail, d'activité, dont les entreprises étaient vastes et constamment suivies de succès, fut effectivement nommé Lord-Maire de la Cité dans les années 1397, 1406 et 1419.

D'après des érudits anglais, ce négociant dut principalement sa fortune aux voyages toujours fructueux d'un navire qui s'appelait — *The Cat* (le chat) ; d'où la légende du chat de Whittington.

Il était né en 1360. Il se maria en 1385, et le nom de sa femme était Alice Fitzwarren.

Un portrait de Whittington, par Elsrack, le représente caressant un chat.

Et dans les armes que lui donna Henri V, lorsque ce roi anoblit son généreux banquier, figure un chat.

Enfin, pendant de longues années, et jusqu'au commencement du présent siècle, on vit au-dessus de la porte de Newgate un bas-relief montrant l'effigie d'un Lord-Maire ayant à ses pieds un chat.

Et la tradition populaire vénérait dans ce bas-relief le portrait de Richard Whittington, fondateur d'un grand nombre d'établissements de bienfaisance ou d'utilité publique, et celui de son chat illustre, première cause de sa haute et mémorable fortune.

Jean de Nivelle et Cadet Rousselle



Jean de Nivelle est le père de Cadet Rousselle.

Cela peut paraître étonnant au premier abord, cependant cela est. Il est bon d'ajouter qu'entre ce père et ce fils, il s'est écoulé plusieurs siècles, mais cela n'empêche pas que ce fils ne procède directement et rigoureusement de ce père, attendu que sans Jean de Nivelle il n'y aurait pas eu de Cadet Rousselle.

Et tout le monde en sera parfaitement convaincu après l'examen des pièces à l'appui de cette filiation, que nous allons reproduire; c'est-à-dire après la lecture de la chanson de Cadet Rousselle comparée avec la chanson de Jean de Nivelle.

Car, et vous l'avez bien compris, c'est uniquement comme héros de deux chansons populaires composées à trois ou quatre cents ans d'intervalle que Nivelle et Rousselle sont si étroitement parents, et à ce point qu'ils ont tous deux possédé un chien qui fut remarquable par sa propension à s'enfuir dès qu'on l'appelait.

Cependant, disons-le tout de suite, ce fameux chien si mal éduqué est un chien complètement imaginaire.

Voici, sur l'origine proverbiale de ce chien chimérique et en guise d'explication préalable, le rapide résumé de l'opinion de tous les anecdotiers, lesquels l'ont extraite des graves travaux d'un historien du XVII[e] siècle, Pierre de Guibours, plus connu sous le nom de Père Anselme.

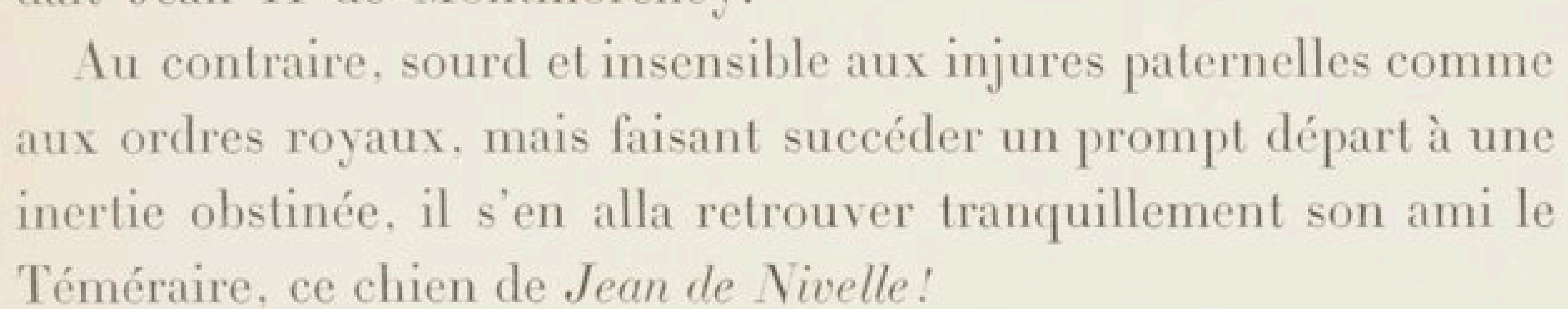
∴

Le fils aîné de Jean II de Montmorency s'appelait Jean, comme son père, et était apanagé, du fait de sa mère, de la seigneurie de Nivelle, en Brabant.

Comme il préférait le duc de Bourgogne à Louis XI et se refusait absolument, dans un moment critique, à combattre pour celui-ci contre celui-là, au mépris des appels réitérés de son roi et de son père, ce père le renia pour son héritier après l'avoir ignominieusement traité de *chien!*



Cet acte et ce mot n'eurent pas l'effet qu'en attendait Jean II de Montmorency.



Au contraire, sourd et insensible aux injures paternelles comme aux ordres royaux, mais faisant succéder un prompt départ à une inertie obstinée, il s'en alla retrouver tranquillement son ami le Téméraire, ce chien de *Jean de Nivelle!*

Le duc de Bourgogne en fit son chambellan et le combla d'honneurs et de richesses.

Plus tard, Jean, fils désobéissant et féal rebelle, se fixa à Nivelle, où il fit souche et vécut fort heureux.

Les peuples se souvinrent longtemps de son étrange et coupable conduite, et, longtemps, de tout être qui se dérobait à ses devoirs, on dit communément :

— « Il est comme *ce chien* de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle ! »

Mais, peu à peu, les années se succédant, la mémoire populaire oublia le sens primitif du proverbe et le fait qui lui avait donné naissance. Et si la foule se souvint encore du nom de l'homme, le surnom injurieux qu'il reçut fut tout bonnement pris à la fin pour un animal qui avait été son favori, un favori d'étrange humeur, puisqu'il s'enfuyait dès qu'on l'appelait.

On ne parla plus de *ce* chien de Jean de Nivelle, on cita *le* chien de Jean de Nivelle comme le modèle des êtres fantasques et infidèles.

En dépit de l'explication du Père Anselme, La Fontaine (qui ne la connaissait peut-être pas d'ailleurs) s'en tenait à l'opinion vulgaire, et l'excellent fabuliste, qui n'aimait guère les chaînes pesantes et les lourds devoirs de la famille, et s'y soustrayait volontiers, approuvait même du fond de son cœur la conduite du prétendu chien.

Il écrivait, naïvement :

Ce n'était pas un sot, non, non ! et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelles.

*
* *

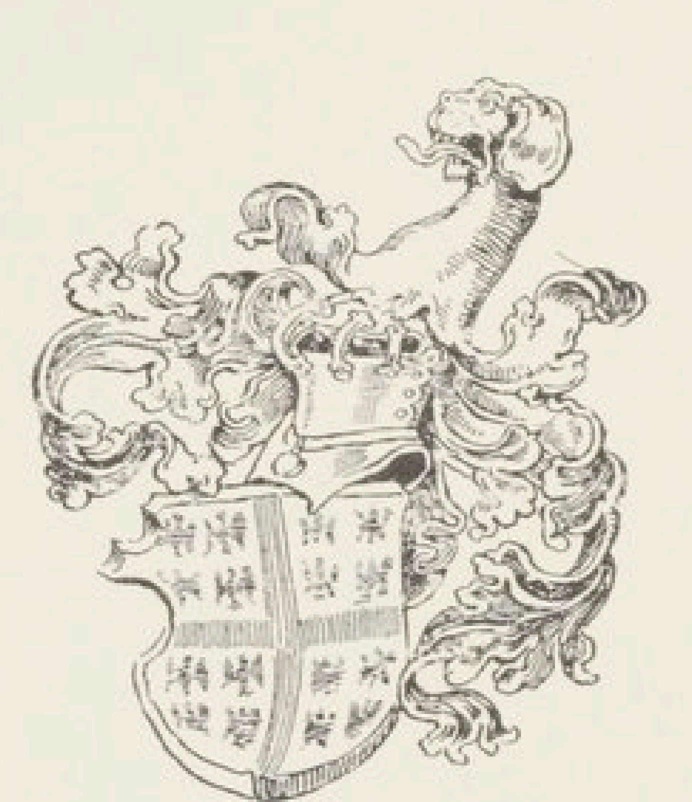
Telle est donc l'origine du mot, d'après les anecdotiers inspirés par le Père Anselme.

Une autre explication que nous hasarderons ici, car elle nous est personnelle, est la suivante, que nous suggère le fait peu connu de la fondation d'un ordre chevaleresque bien oublié de nos jours, nous voulons parler de l'*Ordre du Chien*, institué justement par un Montmorency.



Au XIIe siècle, Bouchard IV, seigneur de Montmorency, battu par le fils de Philippe Ier (le futur Louis le Gros), fit sa soumission au roi et vint à Paris suivi de nombreux compagnons d'armes qui, tous, portaient un collier en forme de tête de cerf et une médaille représentant un *chien*, symbole de la fidélité qu'ils juraient désormais de garder au roi, leur maître.

Bouchard fondait alors, avec l'approbation royale, l'*Ordre du Chien*, et ce chien symbolique a depuis toujours figuré, en effet, comme cimier dans les armes des Montmorency.



Or, Jean de Nivelle, en sa qualité de Montmorency, était bien évidemment un *chien* lui-même, comme membre de l'ordre du Chien, ou de la fidélité. Quand il refusa de tenir le serment fait par les aïeux, il est plus que probable que sa rébellion et sa défection firent scandale, et on trouva à la cour que pour un des dévoués *Chiens* du roi, c'en était un tout à fait insolite que ce chien de Jean de Nivelle qui s'enfuit quand le roi l'appelle.

De l'entourage du roi, l'appréciation et le mot passèrent dans le public et y devinrent proverbe.

Puis, de même que pour le proverbe expliqué par le Père Anselme, le sens primitif se perdit, et il ne resta plus dans le souvenir public que le nom de Jean de Nivelle accolé à un chien dont on fit le sien, tout naturellement.

*
* *

Quels que soient les points de départ de la déplorable réputation populaire de *ce chien de Jean de Nivelle* ou du *chien de Jean de Nivelle,* il n'en est pas moins établi que sur l'un et sur l'autre, un beau jour, — il y a sans doute bien des années, — un chansonnier de village composa des couplets, où, comme dans la plupart des œuvres de ce genre, il n'y a d'historique que le nom du personnage qui en fait le titre.

En Belgique, on assure que l'auteur de la chanson de *Jean de Nivelle* devait être un Flamand, attendu qu'on a retrouvé le texte dans un Recueil de chants populaires, publié, en 1680, à Namur.

Cette chanson, que nous donnons ci-dessous, retrace la vie d'un être imaginaire, dont le sort est peu enviable, et à qui, comme on dit vulgairement, il manque sans cesse un liard pour avoir un sou. Néanmoins il reste toujours bon enfant. Il a des enfants, mais ils sont sans beauté; ses cochons, au lieu d'engraisser, font des tours de force, et enfin son chien, qui pourtant en vaut trois, est affligé du plus terrible défaut qu'un chasseur puisse rencontrer chez un chien : il s'enfuit quand on l'appelle! Hélas!

Mais place au texte, qui se chante sur l'air emprunté plus tard par Cadet Rousselle.

CHANSON DE JEAN DE NIVELLE



Jean de Nivelle est un héros (bis)
Qui n'a ni maître ni rivaux (bis)
Pour les combats dans les ruelles!
Connaissez-vous Jean de Nivelle?

Ah! Ah! Ah! oui, vraiment,
Jean de Nivelle est bon enfant.



Jean de Nivelle a trois châteaux,
Trois palefrois et trois manteaux,
Et puis trois lames de flamberge
Qu'il laisse parfois à l'auberge!

Ah! Ah! Ah! oui, vraiment,
Jean de Nivelle est bon enfant.

Jean de Nivelle a trois cochons,
L'un fait des sauts, l'autre des bonds:
Le troisième monte à l'échelle,
C'est flatteur pour Jean de Nivelle!

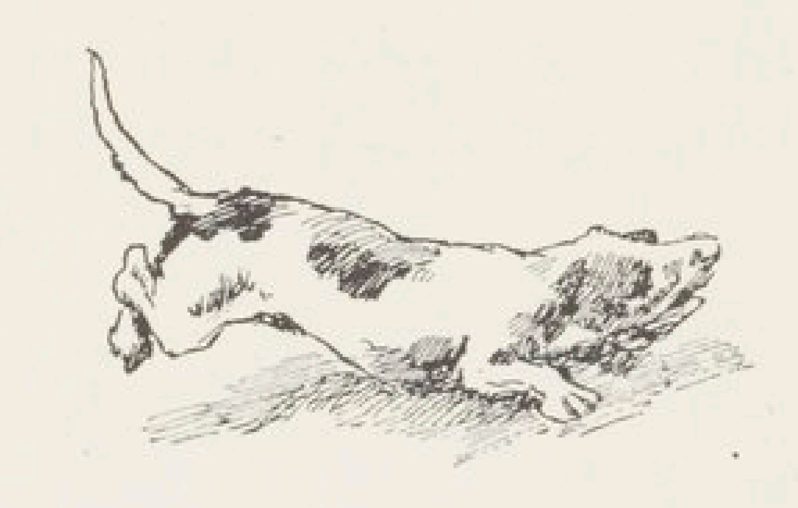
Ah! Ah! Ah! oui, vraiment,
Jean de Nivelle est bon enfant.



Jean de Nivelle a trois enfants,
L'un est sans nez, l'autre sans dents,
Et le troisième est sans cervelle!
C'est bien dur pour Jean de Nivelle!

Ah! Ah! Ah! oui, vraiment,
Jean de Nivelle est bon enfant.

Jean de Nivelle n'a qu'un chien,
Il en vaut trois, on le sait bien;
Mais il s'enfuit quand on l'appelle!
Connaissez-vous Jean de Nivelle?



Ah! Ah! Ah! oui, vraiment.
Jean de Nivelle est bon enfant.

*
* *

En France, d'après M. Taschereau, l'auteur de la primitive chanson de Jean de Nivelle serait un Tourangeau, Estienne Bellone, qui l'aurait publiée, à Rouen, dès 1612, dans son recueil de *Chansons Folastres* et *prologues superlifiques des Comédiens françois*.

Voici le texte de la chanson française d'autrefois :

Jean de Nivelle a trois enfants (bis)
Dont il y en a deux marchands (bis).
L'autre écure la vaisselle.

Hay! avant, Jean de Nivelle!
Hay! hay! hay! en avant!
Jean de Nivelle est un galant!

Jean de Nivelle a trois chevaux,
Deux sont par monts et par vaux,
Et l'autre n'a pas de selle.

Hay! avant, Jean de Nivelle!
Hay! hay! hay! en avant!
Jean de Nivelle est un galant!

Jean de Nivelle a trois gros chats,
L'un prend souris et l'autre rats,
L'autre mange la chandelle.

Hay! avant, Jean de Nivelle!
Hay! hay! hay! en avant!
Jean de Nivelle est un galant!

Jean de Nivelle a trois beaux chiens,
Il y en a deux vaut-riens,
L'autre fuit quand on l'appelle.

Hay, avant! Jean, de Nivelle!
Hay! hay! hay! en avant!
Jean de Nivelle est un galant!

*
* *

Comme on vient de le voir, les maigres exploits et les mésaventures du Jean de Nivelle de ces chansons ne rappellent pas plus les actions du personnage historique du XVe siècle que la chanson de Malbrouck ne rappelle l'histoire véritable de John Churchill, duc de Marlborough.

Mais enfin, telle qu'elle est, flamande ou française, avec ses couplets comiques et son air vif, la chanson de Jean de Nivelle plut énormément et longtemps, si bien que dans le Nord de la France on la chantait encore à la fin du siècle dernier.

Or, à la fin du siècle dernier, en 1792, la patrie étant en danger, l'armée du Nord commandée par Dumouriez fut renforcée de bataillons volontaires.

Parmi ces volontaires, nombre de Parisiens de tous les métiers se distinguaient par leur entrain et leur gaîté intarissables au milieu des plus dures épreuves.

Il est bien probable qu'alors un de ces volontaires, poète, homme de lettres ou chansonnier de son état, entendant pour la première fois la chanson de Jean de Nivelle, fut frappé de la vivacité de son air et de la naïveté de ses paroles.

Et pendant une marche, tout en fredonnant l'air qui lui plaisait, il appliqua dessus une parodie relative à quelque pauvre diable bon enfant, un camarade de chambrée, peut-être Roussel ou Rousselle, connu de tous sous le sobriquet de Cadet Rousselle.

On a bien dit Cadet-la-perle, jadis.

Comme toutes les chansons de bivouac, la chanson nouvelle fit rapidement son chemin, et bientôt tout le monde répéta Cadet Rousselle à l'armée du Nord, en même temps que la *Marseillaise*,

tout récemment arrivée de l'armée du Rhin, après avoir passé par Paris.



Et c'est ainsi que les Français parodièrent Jean de Nivelle avec Cadet Rousselle.

Des armées du Nord, Cadet Rousselle, fils de Jean de Nivelle (ce qui nous paraît bien démontré maintenant), arriva rapidement à Paris. Il y fit fureur. On le pourtraictura. On le mit au théâtre. On a joué à cette époque plus de vingt pièces, dont *Cadet Rousselle* est le personnage principal. Il y eut un *Cadet Rousselle* au café des Aveugles. Il y eut un Cadet Rousselle avec le célèbre Brunet pour acteur, au petit théâtre de la Cité, où il fit courir tout le monde.

C'est alors que les couplets tout parisiens : — Sur *Dumouriez*, sur *La Fayette*, sur l'*Abbé Maury*, ainsi que le couplet sur *les Trois Cheveux* et celui où il est dit que « Cadet Rousselle s'est fait acteur

comme Chénier s'est fait auteur. » furent ajoutés à la chanson du bivouac, par Aude et par ses confrères ès-vaudevilles.

Naturellement, à un moment donné, Cadet Rousselle a personnifié quelque idole politique à la vie précaire; et cependant, dans ces couplets fameux, rien ne s'applique, par exemple, à Robespierre, comme on l'a insinué.

Pourtant, dans *Quatre-vingt-treize*, Victor Hugo cite ce trait curieux de Danton qui, dans une séance terrible, renversé négligemment sur son siège, tandis que Robespierre tonne aigrement, se met à chantonner :

Cadet Roussell' fait des discours
Qui n' sont pas longs, quand ils sont courts!

∴

Il ne nous reste plus qu'à donner la chanson de Cadet Rousselle — ou Roussel (mais Rousselle est le plus souvent nécessaire à la rime), telle que la reproduisent le *Recueil de Dumersan* et l'imagerie populaire.

Dans l'imagerie populaire, Cadet Rousselle est vêtu en *Incroyable*, ce qui est un anachronisme de costume, car Cadet est de 1792 et les Incroyables étaient ridicules sous le Directoire.

CADET ROUSSELLE

Cadet Rousselle a trois maisons, (bis)
Qui n'ont ni poutres, ni chevrons, (bis)
C'est pour loger les hirondelles;
Que direz-vous d' Cadet Rousselle?

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.





Cadet Rousselle a trois habits,
Deux jaunes, l'autre en papier gris :
Il met celui-là quand il gèle,
Ou quand il pleut, ou quand il grêle.

Ah ! ah ! ah ! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois chapeaux :
Les deux ronds ne sont pas très beaux,
Et le troisième est à deux cornes,
De sa tête il a pris la forme.

Ah ! ah ! ah ! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.



Cadet Rousselle a trois beaux yeux,
L'un r'garde à Caen, l'autre à Bayeux,
Comme il n'a pas la vu' bien nette,
Le troisième, c'est sa lorgnette.

Ah ! ah ! ah ! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a une épée,
Très longue, mais toute rouillée;
On dit qu'elle est encor pucelle,
C'est pour fair' peur aux hirondelles.

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.



Cadet Rousselle a trois souliers,
Il en met deux à ses deux pieds:
Le troisième n'a pas d' semelle,
Il s'en sert pour chausser sa belle.

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois garçons,
L'un est voleur, l'autre est fripon:
Le troisième est un peu ficelle,
Il ressemble à Cadet Rousselle.

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois beaux chats,
Qui n'attrapent jamais les rats:
Le troisième n'a pas d' prunelles,
Il monte au grenier sans chandelle.



Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.



Cadet Rousselle a trois gros chiens,
L'un court aux lièvr's, l'autre aux lapins,
L' troisièm' s'enfuit quand on l'appelle,
Comme le chien de Jean d'Nivelle.

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Ainsi que le lecteur le constate, la plupart des couplets de Cadet Rousselle sont de simples et légères variantes de Jean de Nivelle jusqu'à présent.

Dans la suite, bien que le thème reste le même, ils s'en écartent et semblent être le produit de la collaboration du public parisien avec l'auteur anonyme de la parodie.

Cadet Rousselle a marié
Ses trois filles dans trois quartiers,
Les deux premièr's ne sont pas belles,
La troisièm' n'a pas de cervelle.

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.



Cadet Rousselle a trois deniers,
C'est pour payer ses créanciers;
Quand il a montré ses ressources,
Il les remet dedans sa bourse.

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Ici, se placent les quatre couplets de Aude (l'auteur de *Madame Angot*), qui font allusion à des personnages importants d'alors. — Les *plats bleus* dont il est parlé plus loin sont les parements et les revers de l'uniforme de La Fayette.

Cadet Rousselle a trois cheveux,
Deux pour la face, un pour la queue;
Et quand il va voir sa maîtresse,
Il les met tous les trois en tresse.

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Roussell' s'est fait acteur
Comme Chénier s'est fait auteur.
Au Café quand il jou' son rôle,
Les Aveugles le trouvent drôle.

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle est un guerrier
A la façon de Dumouriez;
Et quand il marche à la victoire,
Il tourne le dos à la gloire,

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a des plats *bleus,*
Qui sont beaux, qui n'vont pas au feu;
Si vous voulez en faire emplette,
Adressez-vous à La Fayette :

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Roussell' fait des discours,
Qui n' sont pas longs quand ils sont courts;
L'abbé Maury se les applique
Pour endormir la République.

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.



Cadet Rousselle a trois neveux,
L'un est bossu, l'autre est cagneux,
Le troisième s'est fait notaire,
Il pass' son temps à ne rien faire.

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Quelle singulière idée on avait déjà du notariat en 92.

Cadet Rousselle a trois mouchoirs.
L'un est blanc, le deuxième est noir;
Mais le troisième est tricolore,
C'est un cadeau d' sa tante Aurore.

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

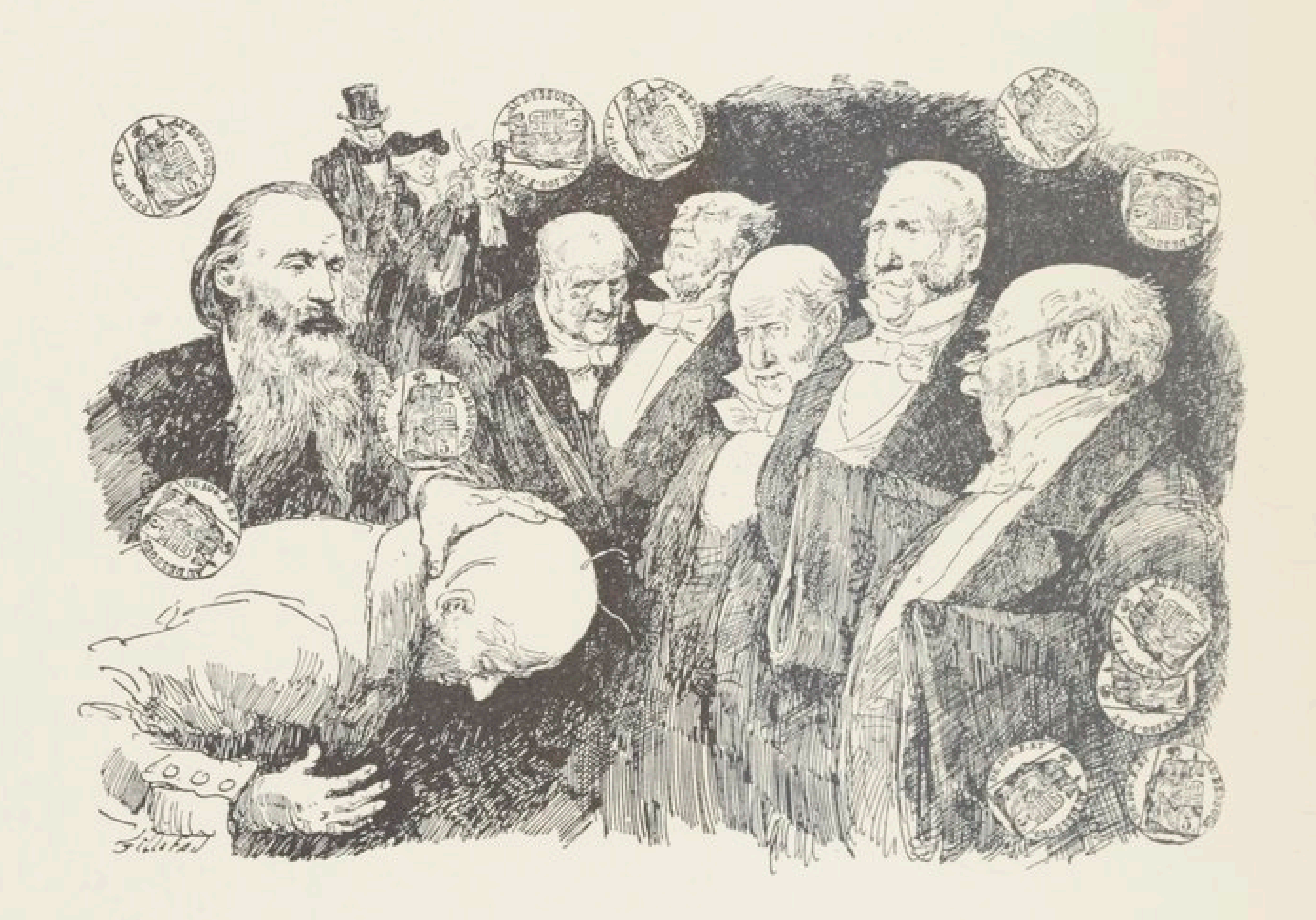


Cadet Roussell' ne mourra pas,
Car avant de sauter le pas,
On dit qu'il apprend l'orthographe,
Pour fair' lui-mêm' son épitaphe.

Ah! ah! ah! mais, vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

*
* *

En terminant, il convient d'excuser Cadet Rousselle auprès des notaires, que sa chanson représente comme passant leur temps à ne rien faire.



M. de la Palisse



Tout le monde, ou à peu près tout le monde, sait parfaitement qu'il n'y a aucune espèce de rapport, soit dans le caractère, soit dans les actions, entre Jacques II, de Chabannes, seigneur de La Palice, le probe, avisé et héroïque maréchal de France, tué ou plutôt assassiné par un officier espagnol pendant la bataille de Pavie, le vendredi 24 février 1525, jour de Saint-Mathias, et le chimérique M. de La Palisse, ce populaire ancêtre de Calino, créé de toute pièce au commencement du XVIIIe siècle, et cela fort innocemment, un jour de bonne humeur, par l'érudit et spirituel Bernard de La Monnoye, lequel fut le premier des lauréats de l'Académie française, et devint académicien lui-même.

Il n'en est pourtant pas moins vrai que, comme dit Victor Hugo, « ceci a tué cela. » En un mot, le La Palice de l'histoire a eu cruelle-

ment à souffrir de la part de l'homonyme légendaire qui lui survint il y aura bientôt deux cents ans. Mais ce qu'on sait beaucoup moins, ce qu'on ignore généralement même aujourd'hui, c'est pourquoi et comment le grand et noble souvenir du loyal soldat de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier, de ce parfait chevalier aussi « sans reproche et sans paour » que ses amis La Trémoïlle et Bayard, fut un beau jour, à la fin du XVIIe siècle, sinon oublié, du moins remplacé et comme absorbé par la mémoire ridiculisante d'un personnage grotesque, absolument imaginaire, d'un diseur de vérités d'une évidence niaise, qui, lorsqu'il naquit, notons-le, ne portait même pas le nom de l'illustre capitaine. Chacun conviendra en effet que son souvenir est métamorphosé à ce point par la légende qu'il serait à peu près impossible, et certainement d'une extrême difficulté, de nos jours même, de le faire revivre, par exemple au théâtre. Car, aux premiers mots, fussent-ils sublimes, que dirait M. de La Palice, dès la première scène d'un premier acte, il se trouverait fatalement un sot doublé d'un ignorant (et réciproquement) qui ne manquerait pas, par une citation quelconque de la trop célèbre complainte du XVIIIe siècle, de rappeler l'Homme fameux qui n'oubliait pas les œufs, surtout dans les omelettes, ou qui un quart d'heure avant sa mort était encore vivant ; et cette évocation stupide ferait éclater une tempête de rires dans la salle.

Et c'en serait fait à l'instant du reste de la pièce. On aurait beau montrer, après cette inévitable évocation du spectre de Banquo de la farce et de la Foire, le valeureux général, le vrai, fait prisonnier, amené, blessé, devant Gonzalve de Cordoue, au pied de la forteresse de Rubos, dont il vient de défendre sept heures durant la première brèche, à pied, l'épée à la main, avec une poignée d'hommes ; on aurait beau entendre cet admirable captif, menacé de mort s'il n'engage son lieutenant Cormon à livrer sur-le-champ le donjon où celui-ci tient encore, s'écrier : « Cormon ! Gonzalve, que vous voyez, menace de m'ôter la vie si vous ne vous rendez

promptement. Mon amy, regardez-moi comme un homme mort, et, si vous pouvez tenir jusqu'à l'arrivée du duc de Nemours, faites votre devoir! »



*
* *

Ce serait vainement, nous le répétons, qu'on étalerait en beaux vers comme en belle prose, devant la foule, en les lui révélant, les vertus, les beautés et la grandeur de ce courageux et magnifique guerrier, qui fut un administrateur militaire hors ligne.

Toujours, toujours, sous le casque empanaché de ce digne fils des héros de Plutarque, on verrait apparaître, souriant d'un air profond de bêtise sereine, et prêt à débiter les naïvetés épiques qui ont fait sa gloire, le visage prudhommesque de l'immortel pseudo-homonyme du maréchal de La Palice.

Jamais infortune posthume, jamais injustice de la postérité ne furent plus complètes et plus singulières!

Et tout cela par la faute de qui? par la faute, non du savant et fin Bernard de la Monnoye, comme nous nous efforcerons de le démontrer, mais par la faute de simples copistes et des imprimeurs d'autrefois.

Précisons : par la faute de deux copistes : Le premier au XVIe siècle, sous la dictée de quelque chanteur naïf, écrivit si mal l'un des vers du premier couplet d'une chanson d'Aventuriers sur la bataille de Pavie, qu'on lut et qu'on imprima désormais ce vers avec un sens tout différent de celui qu'il avait, comme nous allons le voir en citant *in-extenso* la célèbre et oubliée chanson primitive; le second, trop zélé, au XVIIIe siècle, changea une seule lettre du nom donné par La Monnoye à son grotesque héros, et ce changement, qui semblera à tous fatal et inévitable quand on saura que la Monnoye avait appelé son personnage : *le fameux M. de La Galisse,* eut les plus bizarres conséquences pour le mort de Pavie et pour La Monnoye lui-même.

A l'époque où l'on se passait de main en main les nombreuses et inexactes copies de ses couplets amusants sur M. de La Galisse, qui venaient d'éclore, le nom seul de La Palice était présent à la mémoire publique. On ne chantait plus beaucoup peut-être la vieille chanson des aventuriers, mais le nom du héros populaire était resté toujours bien vivant. Aussi, l'un des copistes, qui n'était pas de la compagnie de La Monnoye, c'est bien évident, aura cru certainement être dans son droit et rendre service à l'auteur en le corrigeant, en rectifiant ce qui lui paraissait être un oubli, une faute.

Ce copiste se sera tout naturellement dit : « La Galisse? Qu'est-ce que cela, M. de La Galisse? Le fameux M. de La Galisse? Allons! Il n'y a de fameux que M. de La Palisse? Tout le monde connaît La Palisse. Cet auteur est distrait. Rectifions! »

Il rectifia, il mit un P à la place d'un G; d'autres l'imitèrent tout naturellement, et il est plus que probable que ce fut l'une de ces copies rectifiées à tort que, quarante ans après la mort de La Monnoye, un de ses admirateurs, d'une légèreté ou d'une négligence incroyable, Rigoley de Juvigny, fit imprimer dans son édition des *Œuvres choisies* de l'académicien défunt, sans se donner même la peine, ce qui est impardonnable, de se repérer pour le titre et le texte de la célèbre complainte comique, sur le texte original, imprimé, revu et corrigé, à plusiers reprises, par La Monnoye en personne, bien qu'il gardât l'anonyme.

Or dans les éditions successives des œuvres diverses de Ménage, œuvres connues sous le nom de *Menagiana*, qui parurent après la mort de celui-ci, éditions nouvelles fort augmentées par La Monnoye, ce dernier inséra la complainte dont il est l'auteur, comme un exemple de style niais.

Et, dans toutes les éditions, à partir de celle de 1715, on lit : « Le fameux M. de la Galisse, » et jamais : de La Palisse.

La négligence et la légèreté de Rigoley de Juvigny sont du reste de notoriété...., sinon publiques, au moins reconnues par tous les

lettrés. — En voulez-vous une preuve? — Ce fervent admirateur de l'esprit de La Monnoye oublia de faire entrer, oh! mon Dieu, peu de chose, presque rien, dans son édition des *Œuvres choisies;* il omit tout simplement d'y comprendre le plus charmant et le plus curieux des réels fleurons de la couronne littéraire de La Monnoye, au dire général, c'est-à-dire ses *Noëls bourguignons,* extrêmement goûtés jadis.

On comprend facilement alors comment un éditeur de cette insouciance n'ait attaché aucune importance, en relisant, s'il les a même lues, les épreuves de l'ouvrage qu'il préparait, à la substitution d'un P à un G dans un titre formé d'un nom propre.

Mais cette substitution, sans importance aux yeux de Rigoley de Juvigny, a eu les plus fâcheuses conséquences, d'abord pour le compagnon de Bayard, que la mémoire populaire a fini par regarder comme une sorte d'imbécile joyeux, ensuite pour le pauvre Bernard de La Monnoye lui-même, que certains ont souvent accusé d'avoir voulu « ridiculiser » une gloire nationale.

Et c'est ainsi que de nos jours encore, nous avons le regret de le constater, on lit dans nombre de livres, entre autres dans un dictionnaire infiniment consulté, le Larousse, à propos de La Palice :

« Les exploits de ce brave guerrier furent célébrés par ses soldats dans de nombreuses chansons. La Monnoye en composa une qui a pour objet de ridiculiser La Palice et qui est devenue extrêmement populaire. »

Profonde erreur et noire accusation sans fondement!

*
* *

D'abord, nous le répétons, La Monnoye chansonna un La Galisse. Ensuite, s'il faut une autre preuve de l'absence de malice et de préméditation chez l'auteur de la complainte, nous n'avons qu'à donner ici le court avant-propos, le « chapeau, » comme on dit en style d'imprimerie, qui précède la pièce en question dans toutes les éditions des *Menagiana*, et que voici textuellement :

☞ (Cet index signifie que l'article a été intercalé par La Monnoye dans les éditions primitives faites par Ménage.)

« Gabriel Naudé, qui dans son dialogue de Mercurat et de Saint-Ange a discouru fort au long de la poésie burlesque et de ses différents styles, ne paraît pas en avoir connu un qu'on pourrait fort bien, ce me semble, appeler le style niais, tel que celui de la chanson intitulée : *Le Fameux La Galisse,* homme imaginaire, dont on a pris plaisir de faire en cinquante quatrains la description suivante. »

Suit la description que nous donnerons plus loin, mais seulement après avoir reproduit la chanson primitive composée par les

soldats du temps de La Palisse, et très probablement par ceux qu'on appelait les adventuriers.



* * *

Entre M. de La Galisse, *homme imaginaire,* et le respectable soldat du XVI[e] siècle, il n'y a donc aucun rapport, et La Monnoye, en le disant, répondait d'avance aux critiques de la postérité, bien qu'il lui ait été impossible de les prévoir.

Cependant, nous direz-vous, pourquoi donc ce brave Bernard de La Monnoye inventa-t-il ce M. de La Galisse... ou de La Palisse (selon Rigoley)?

Pourquoi? Qui lui a donné l'idée de créer un caractère, un type comme celui de La Galisse? Ah! voilà : c'est là que gîte le lièvre!

* * *

Et ce lièvre, si vous me permettez de poursuivre la métaphore, c'est justement la faute, dont nous parlions plus haut, la faute commise par le copiste ou par le lecteur du premier manuscrit de l'une des antiques chansons sur la défaite de Pavie, qui le fit lever, ce lièvre!

On s'en rendra compte bientôt.

Et pour cela, apportons ici la pièce principale du procès, c'est-à-dire le texte de la vieille chanson guerrière composée et chantée

par les soldats qui furent les témoins de la funeste bataille, il y a maintenant près de quatre cents ans.

Cinq des chansons qui datent de la triste année (1525) ont survécu. L'érudit Leroux de Lincy les a données dans son curieux recueil des *Chants historiques de l'Armée française*. Il les avait extraites, soit de la *Fleur des Chansons*, publication du XVIe siècle, soit de l'énorme collection de chansons anciennes, manuscrites, que possède la Bibliothèque nationale.

Voici celle qui nous occupe plus particulièrement ; elle est évidemment bien inconnue à la plupart des lecteurs.

CHANSON SUR LA BATAILLE DE PAVIE

Hélas ! La Palice est mort,
Il est mort devant Pavie.
Hélas ! s'il n'était point mort,
Il serait encore en vie.

Quand le Roy partit de France,
A la malheur il partit :
Il est parti le dimanche,
Et le lundi il fut pris.

Il est parti le dimanche,
Et le lundi il fut pris.
Rens, rens toy, roy de France,
Rens toi donc, car tu es pris.

Rens, rens toi, roy de France,
Rens toi donc, car tu es pris.
Je ne suis point roy de France.
Vous ne savez pas qui je suis.

Je ne suis point roy de France.
Vous ne savez pas qui je suis.
Je suis pauvre gentilhomme
Qui s'en va par le pays.

Je suis pauvre gentilhomme
Qui s'en va par le pays.
Regardèrent à sa casaque,
Avisèrent trois fleurs de lys.

Regardèrent à sa casaque,
Avisèrent trois fleurs de lys.
Regardèrent à son épée,
François ils virent écry.

Regardèrent à son épée,
François ils virent écry.
Ils le prirent et le menèrent
Droit au château de Madrid.

Ils le prirent et le menèrent
Droit au château de Madrid;
Et le mirent dans une chambre
Qu'on ne voiroit jour ne nuit.

Et le mirent dans une chambre
Qu'on ne voiroit jour ne nuit,
Que par un' petite fenêtre
Qu'estoit au chevet du lit.

Que par un' petite fenêtre
Qu'estoit au chevet du lit.
Regardant par la fenêtre,
Un courrier par là passit.

Regardant par la fenêtre,
Un courrier par là passit.
Courrier qui porte lettre
Que dit-on du roy à Paris?



Courrier qui porte lettre
Que dit-on du roy à Paris?
Par ma foi, mon gentilhomme,
On ne sait s'il est mort ou vif.

Par ma foi, mon gentilhomme,
On ne sait s'il est mort ou vif.
Courrier qui porte lettre,
Retourne-t'en à Paris

Courrier qui porte lettre,
Retourne-t'en à Paris
Et va-t'en dire à ma mère,
Va dire à Montmorency,

Et va-t'en dire à ma mère,
Va dire à Montmorency
Qu'on fasse battre monnaie
Aux quatre coins de Paris.

Qu'on fasse battre monnaie
Aux quatre coins de Paris.
S'il n'y a de l'or en France,
Qu'on en prenne à Saint-Denis.

S'il n'y a de l'or en France,
Qu'on en prenne à Saint-Denis.
Que le Dauphin en amène,
Et mon petit fils Henry.

Que le Dauphin en amène,
Et mon petit fils Henry :
Et à mon cousin de Guise
Qu'il vienne icy me requery

Et à mon cousin de Guise
Qu'il vienne ici me requery.
Pas plus tôt dis la parole,
Que monsieur de Guise arrivy.

*
* *

Relisons maintenant le premier quatrain :

Hélas! La Palice est mort,
Il est mort devant Pavie.
Hélas! s'il n'était point mort,
Il serait encore en vie.

Pour nous, humble et ignorant commentateur que nous sommes, nous avons la ferme conviction que le texte original du dernier vers de ce quatrain, vers mal ouï par le premier copiste ou mal écrit par lui, puis mal lu et par suite mal imprimé à perpétuité, devait être :

Il ferait encore envie.

Ce qui supprime radicalement la naïveté un peu par trop accentuée qu'on y remarque.

Ceci n'est pas de notre part une interprétation plus ou moins ingénieuse, c'est une explication qui vient tout naturellement à l'esprit, si l'on se demande comment il a pu se faire que l'expression d'un si sincère regret admiratif ait été soudainement mêlée d'une naïveté tout à fait choquante en l'occurrence, par l'aventurier auteur de la chanson.

C'est une idée comique qui certainement n'a pu naître dans l'esprit d'un vaincu déplorant la perte de son chef, et La Palice

était fort aimé du soldat. Le texte primitif a été évidemment mal lu. Une lettre a été prise pour une autre, évidemment.

Et d'ailleurs, à l'appui de cette restitution de texte, nous avons à citer à propos du même La Palice, noblement envié par tous, l'épitaphe de ce guerrier que François de Pavie, baron de Forquevault, a publiée à la suite d'un « Portrait » du maréchal, dans son livre daté de 1643.

ÉPITAPHE DE DEFFUNCT MESSIRE JACQUES DE CHABANNES
SIEUR DE LA PALICE

Chabannes jusqu'au dernier jour
A choisi ce lieu pour séjour,
Ayant forcé mainte muraille,
Conqueste à conqueste adjoutant;

Il est mort un jour de bataille,
Ne doit-il pas être content?
Qui servant son roy perd la vie
AU LIEU DE PITIÉ FAIT ENVIE.

Ce sont là de nobles pensées, bien exprimées, ce nous semble, et La Palice, même mort, peut à tous faire encore envie.

Il n'y a, de nos jours, qu'à remplacer le « roy » par le « pays » ou « la loi, » voilà tout.

Entre parenthèse, cette épitaphe était-elle inscrite sur le mausolée qu'on éleva dans une chapelle gothique dépendante du château des La Palice, au lieu de ce nom, dans l'Allier? Nous l'ignorons, et il serait difficile d'aller aux preuves, car si le château de la petite ville de La Palisse (orthographe adoptée aujourd'hui par la localité où il naquit et où il fut inhumé) est maintenant rangé au nombre des monuments historiques, il fut longtemps bien

négligé par certains de ses possesseurs. La Révolution avait parfaitement respecté, n'oublions pas de le dire, la chapelle et les beaux cénotaphes qu'elle renfermait ; mais, il y a trente ans, on laissa cette chapelle tomber en ruines et disperser ses débris. Quelques-uns furent recueillis.

Au musée d'Avignon, actuellement, on peut retrouver trois des fragments du tombeau somptueux, si bien mérité par le Libérateur de Marseille cruellement assiégée par le traître connétable de Bourbon, du lit de marbre, si bien gagné après tant de batailles et de glorieuses fatigues par le général qui, chose rare en son temps et chez les gens de son rang, fut un parfait modèle de discipline, comme en témoigne le fait suivant.

La veille de l'affaire de la Bicoque, dont il prévoyait l'issue fatale (et il ne fut point démenti par l'événement, car cette désastreuse affaire se solda par le sacrifice inutile de milliers de vies et par la perte du Milanais pour la France), le vaillant capitaine se crut autorisé par son âge et son expérience à donner au jeune Lautrec, alors son chef suprême, des avis de haute prudence et, gravement, il déconseilla la bataille projetée ; mais voyant Lautrec bien décidé à ne pas l'écouter, il se soumit et dit simplement :

« Eh bien ! que Dieu favorise donc aux fols et aux superbes. Quant à moy, afin qu'on ne pense point que je refuse le péril, je m'en vais combattre, à pied, avec la première infanterie. Et, gens d'armes français, combattez si vaillamment que l'on connaisse qu'en tel cas périlleux la fortune vous a plutôt manqué que non pas le courage. »

*
* *

Mais revenons à la chanson que nous venons de citer.

De tous les quatrains dont elle se compose, quatrains transmis de mère et de nourrice en enfants, avec le vieil air langoureux sur lequel elle se chantait, un couplet, le premier comme de raison — avec sa faute de copie, — était surtout resté dans la mémoire publique au temps où vivait La Monnoye. La naïveté terrible de ces derniers vers :

... S'il n'était pas mort,
Il serait encore en vie,

dut évidemment faire sourire souvent le spirituel lettré. L'illustre défunt étant inhumé depuis près de deux cents ans, il n'y avait pas grand mal à cela, et on pouvait bien se le permettre : on souriait, à tort, du poète, mais du poète seulement. Or, — et cette conjecture est très admissible, — à force de se rappeler cette naïveté, il vint probablement à l'esprit de La Monnoye, peu à peu, l'idée de créer, par pur divertissement, un personnage absolument imaginaire, n'ayant aucune ressemblance avec le capitaine d'antan (et à quoi bon, d'ailleurs?), un personnage — dont les modèles ne sont point rares dans la vie et qui dirait uniquement de ces vérités, de ces *truismes*, selon l'expression moderne empruntée à l'Angleterre, d'une évidence tellement incontestable que leur énoncé en fait une stupidité.

Et La Monnoye fit alors, en se servant de l'air connu : *Le Fameux M. de la Galisse*, œuvre d'une gaie et innocente fantaisie qu'il

convient, pour plusieurs motifs, de reproduire ici en son entier, d'après le vrai texte, bien entendu. Premièrement, parce que, quoique toujours très célèbre de nos jours, elle est en somme fort peu connue des contemporains, et qu'elle est amusante ; deuxièmement, pour vous prouver qu'elle ne contient aucune allusion spéciale au La Palice de l'Histoire, bien que par suite d'une abominable confusion de noms, opérée comme nous l'avons dit, la mémoire de l'honnête maréchal en soit encore la réelle victime ; enfin pour établir en outre, ce qui n'a pas été fait, je crois, que les quatrains bien connus qui ont le plus ridiculisé le seigneur de La Palice, — par exemple celui-ci qui est fréquemment répété :

Monsieur de La Palisse est mort
En perdant la vie.
Un quart d'heure avant sa mort
Il était encore en vie,

ne se trouvent nullement dans le badinage de La Monnoye.

*
* *

Ces derniers quatrains en question, propagés depuis un siècle par le Théâtre de la Foire et l'imagerie d'Épinal, sont de l'invention de gens d'esprit qui ont gardé l'anonyme au XVIIIe siècle, et qui ont eu, eux, la véritable chance de ne pas être incriminés pour le fait, comme l'est ce pauvre Bernard de La Monnoye, même dans la tombe où il est descendu ruiné par Law.

Nous avons déjà dit que le vieux « Noël » sur lequel on déplorait jadis la bataille de Pavie et la perte de La Palice, — et sur lequel de La Monnoye chanta son fameux La Galisse, était un air langoureux, lequel, paraît-il, convenait fort bien aux paroles.

A présent, et depuis le commencement du siècle, le mélange des quatrains de La Monnoye et des quatrains fabriqués par divers auteurs du Théâtre de la Foire, qu'on appelle *la Complainte de M. de la Palisse,* se chante sur un air que la Clef du Caveau note sous le n° 692, lequel, dit Dumersau dans la notice d'un *Recueil de chansons populaires,* ne s'ajoute aux paroles qu'en doublant quelques notes.

Voici, d'après le *Menagiana* de 1729,

LE FAMEUX LA GALISSE

Messieurs, vous plaît-il d'ouïr
L'air du fameux La Galisse?
Il pourra vous réjouir
Pourvu qu'il vous divertisse.

La Galisse eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance,
Mais il ne manqua de rien
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berceau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettait son chapeau
Qu'il ne se couvrit la tête.

Il était affable et doux,
De l'humeur de feu son père,
Et n'entrait guère en courroux
Si ce n'est dans la colère.

Il buvait tous les matins
Un doigt tiré de la tonne,
Et mangeant chez ses voisins,
Il s'y trouvait en personne.

Il voulait dans ses repas
Des mets exquis et fort tendres,
Et faisait son Mardi gras
Toujours la veille des Cendres.

Ses valets étaient soigneux
De le servir d'andouillettes,
Et n'oubliaient point les œufs
Surtout dans les omelettes.

De l'inventeur du raisin
Il révérait la mémoire,
Et pour bien goûter le vin
Jugeait qu'il en fallait boire.

Il disait que le nouveau
Avait pour lui plus d'amorce,
Et moins il y mettait d'eau,
Plus il y trouvait de force.

Il consultait rarement
Hippocrate et sa doctrine,
Et se purgeait seulement
Quand il prenait médecine.

Au piquet par tout pays
Il jouait suivant sa pante,
Et comptait quatre-vingt-dix
Lorsqu'il marquait un nonante.

Il savait les autres jeux
Qu'on joue à l'Académie
Et n'était point malheureux,
Tant qu'il gagnait la partie.

On s'étonne sans raison
D'une chose très commune :
C'est qu'il vendit sa maison,
Il fallait qu'il en eût une.

Il aimait à prendre l'air
Quand la saison était bonne,
Il n'attendait pas l'hiver
Pour vendanger en automne.

Il épousa, ce dit-on,
Une vertueuse Dame,
S'il avait vécu garçon
Il n'aurait point eu de femme.

Il en fut toujours chéri,
Elle n'était point jalouse;
Si tôt qu'il fut son mari
Elle devint son épouse.

Il passa près de huit ans
Avec elle fort à l'aise,
En eut jusqu'à huit enfants,
C'était la moitié de seize.

On dit que dans ses amours
Il fut caressé des belles,
Qui le suivirent toujours,
Tant qu'il marcha devant elles.

D'un air galant et badin
Il courtisait sa Caliste,
Sans jamais être chagrin
Qu'au moment qu'il était triste.

Il brillait comme un soleil,
Sa chevelure était blonde;
Il n'eût pas eu son pareil
S'il eût été seul au monde.

Il eut des talents divers.
Même on assure une chose:
Quand il écrivait en vers,
Qu'il n'écrivait pas en prose.

En matière de rébus
Il n'avait pas son semblable:
S'il eût fait des impromptus,
Il en eût été capable.

Il savait un triolet
Bien mieux que sa patenôtre,
Quand il chantait un couplet
Il n'en chantait pas un autre.

Il expliqua doctement
La physique et la morale,
Et soutint qu'une jument
Est toujours une cavale.

Par un discours sérieux
Il prouva que la berlue
Et les autres maux des yeux
Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit
A sa science inouïe,
Tout homme qui l'entendit
N'avait pas perdu l'ouïe.

Il prétendit en un mois
Lire toute l'Écriture
Et l'aurait lue une fois
S'il en eût fait la lecture.

Par son esprit et son air
Il s'acquit le don de plaire,
Le Roi l'eût fait duc et pair
S'il avait voulu le faire.

Mieux que tout autre il savait
A la cour jouer son rôle,
Et jamais lorsqu'il buvait
Ne disait une parole.

Il choisissait prudemment
De deux choses la meilleure,
Et répétait fréquemment
Ce qu'il disait à toute heure.

Il fut à la vérité
Un danseur assez vulgaire,
Mais il eût pas mal chanté
S'il n'avait voulu se taire.

Il eut la goutte à Paris,
Longtemps cloué sur sa souche.
En y jettant les hauts cris,
Il ouvrait fort bien la bouche.

Lorsqu'en sa maison des champs
Il vivait libre et tranquille,
On aurait perdu son temps
De le chercher à la ville.

On raconte que jamais
Il ne pouvait se résoudre
A charger ses pistolets
Quand il n'avait pas de poudre.

Un jour il fut assigné
Devant son juge ordinaire.
S'il eût été condamné
Il eût perdu son affaire.

On ne le vit jamais las
Ni sujet à la paresse.
Tandis qu'il ne dormait pas
On tient qu'il veillait sans cesse.

Il voyageait volontiers,
Courant par tout le royaume.
Quand il était à Poitiers
Il n'était pas à Vendôme.

Il se plaisait en bateau,
Et, soit en paix soit en guerre,
Il allait toujours par eau,
A moins qu'il n'allât par terre.

Une fois, s'étant fourré
Dans un profond marécage,
Il y serait demeuré
S'il n'eût pu trouver passage.

Il fuyait assez l'excès;
Mais dans les cas d'importance,
Quand il se mettait en frais,
Il se mettait en dépense.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carrière,
Il parut devant le roi.
Il n'était donc pas derrière.

Monté sur un cheval noir,
Les Dames le reconnurent,
Et c'est là qu'il se fit voir
A tous ceux qui l'aperçurent.

Mais bien qu'il fût vigoureux,
Bien qu'il fît le diable à quatre,
Il ne renversa que ceux
Qu'il eut l'adresse d'abattre.

C'était un homme de cœur,
Insatiable de gloire;
Lorsqu'il était le vainqueur
Il remportait la victoire.

Les places qu'il attaquait
A peine osaient se défendre,
Et jamais il ne manquait
Celles qu'on lui voyait prendre.

Un devin pour deux testons
Lui dit d'une voix hardie
Qu'il mourrait delà les monts
S'il mourait en Lombardie.

Il y mourut, ce héros,
Personne aujourd'hui n'en doute;
Sitôt qu'il eut les yeux clos,
Aussitôt il ne vit goutte.

Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle.
On croit, puisqu'il en est mort,
Que la plaie était mortelle.

Regretté de ses soldats,
Il mourut digne d'envie.
Et le jour de son trépas
Fut le dernier de sa vie.

J'ai lu dans les vieux écrits
Qui contiennent son histoire,
Qu'il irait en Paradis
S'il était en Purgatoire.

Amen ! — et concluons.

Comme vous venez de le lire et de le constater, le pauvre La Monnoye en écrivant ces quatrains ne s'est rendu coupable d'aucun crime de lèse-mémoire à l'égard du vieux serviteur de la France tombé à Pavie.

Il n'y a rien, — est-il besoin d'insister là-dessus ? — dans son badinage (pour lequel il devrait être loué au contraire, car il y a créé un type nouveau, ce qui n'est pas donné à tout le monde) qui puisse de près et même de loin ressembler à une allusion particulière à un mort aussi respectable qu'illustre.

Une inattendue homonymie que La Monnoye ne pouvait prévoir, un air de musique commun au chant de leurs exploits, ont amené la foule à confondre deux personnalités bien tranchées pourtant, l'une réelle, l'autre de pure invention, l'une grave et noble, l'autre burlesque et très terre à terre. Et, chose curieuse, c'est précisément la fidélité de la mémoire populaire envers le nom du glorieux soldat qui a porté le peuple à accepter d'emblée, d'une façon presque inébranlable, le mariage fortuit, aussi ridicule que forcé, de deux personnages complètement distincts.

*
* *

Pour deux testons, dit la chanson, un devin prédit à M. de La Galisse qu'il mourrait « delà les monts, » s'il mourait en Lombardie. La Galisse meurt en effet « delà les monts », comme M. de La Palice, et c'est là leur seul point de ressemblance. Mais le maréchal de La Palice y est mort d'une admirable façon, et La Monnoye le savait fort bien.

Donc si ce lettré de cœur et de goût, si ce délicat respectueux avait pu prévoir qu'un jour on imaginerait de l'accuser d'avoir eu le dessein bien arrêté de se moquer lâchement d'un héros, nul doute qu'à l'instant il n'eût brûlé son innocente chanson, et elle n'aurait jamais été imprimée.

S'il la publia *in-extenso,* revue par lui-même, c'est qu'il lui était impossible de supposer qu'une heure viendrait où le personnage grotesque qu'il avait soin d'appeler tout bonnement La Galisse changerait de nom malgré lui et pour toujours, et serait pris définitivement pour un général auquel il n'a pas même songé. Un général auquel il n'a pas songé un seul moment, en se livrant au jeu d'esprit qui nous occupe, nous ne cesserons de le redire, en dépit des assertions contraires, car, à l'époque où La Monnoye vivait, la mode était encore aux parodies, aux travestissements littéraires, témoin le *Virgile travesti,* de Scarron, et La Monnoye était bien libre de parodier ouvertement, complètement, la vieille complainte sur la bataille de Pavie, et personne ne lui eût reproché de suivre de près son héros en le nommant en toutes lettres. On eût trouvé cela charmant au contraire.

Donc, si La Monnoye a inventé un La Galisse, dont les hauts

faits ne rappellent même en farce aucune des actions qui ont illustré la vie de La Palice, c'est que le personnage est bien imaginaire comme il l'affirme, et que sa chanson n'est nullement une imitation des parodies en vogue sous Louis XIV.

Cela dit, il n'est pas inutile de raconter brièvement la véritable fin du grand homme de guerre si étrangement métamorphosé dans les souvenirs du peuple actuellement.

* * *

Après cinquante ans de combats de toute sorte, où M. de La Palice reçut plus de vingt graves blessures, après Fornoue, Barlette, Rubos, Gênes, Padoue, Ravennes, où il se montre admirable, après Guinegate, après Marignan, la bataille des Géants, après la Bicoque, Fontarabie, Marseille et le passage du Var. Après avoir prodigué généreusement son sang et ses talents un peu partout, en France, en Italie, en Espagne, il était revenu en Italie avec François Ier.

Il avait alors près de soixante-dix ans; mais, actif et vigoureux comme un jeune homme, il était toujours prêt à combattre, à pied comme à cheval, de nuit ou de jour, celui que les Espagnols appelaient — « *el gran capitan de muchas guerras y victorias*. » Il était encore le vaillant que ces mêmes adversaires qualifiaient de *mas valroso y bravo que moderato y recatado,* l'homme à la fois hardi, modéré et avisé; c'est pourquoi, devant Pavie, sachant quel désordre et quelle misère régnaient dans les bandes réunies dans cette ville depuis un mois par Pescaire, il conseilla à François Ier de temporiser, attendu, disait-il, que la défection de l'ennemi se ferait sous peu d'elle-même, tandis que le succès d'une bataille générale immédiate lui paraissait douteux.



Son sage avis, adopté par la plupart des autres vieux et perspi-

caces généraux de l'armée, fut publiquement rejeté avec un mépris superbe par le brillant et enthousiaste Bonnivet, et même traité grossièrement d'hésitations de vieillard fatigué. Le roi François, aussi ardent et aussi téméraire que le bouillant amiral, se rangea de son parti et la bataille fut décidée.

La Palice se tut et ne songea plus dès lors qu'à bien faire son devoir dans une affaire qu'il regardait comme mal engagée.

Par suite d'ordres inexécutés ou infidèlement exécutés, sauf par le maréchal et quelques autres honnêtes gens, la bataille se transforma dès le début en désastre pour les Français, coupés, assaillis de toutes parts.

La Palice fut admirable et se comporta aussi impétueusement qu'à trente ans, tuant ou refoulant sans relâche, comme un paladin, les assaillants qui se ruaient sans arrêt sur lui. Quand il vit le Roi personnellement en danger, il s'efforça d'aller à son secours. Il avait été deux fois renversé de cheval. Comme il essayait de se relever, sanglant, pour la troisième fois, un capitaine italien, nommé Jean-Baptiste Castaldo, aperçut ce beau vieillard à l'armure dorée. Il flaira une proie et une rançon superbes toutes deux, et il le fit prisonnier. Au même moment survint un aventurier espagnol, appelé Busarto, qui somma l'Italien de partager avec lui cette riche capture.

L'Italien refusa. Alors Busarto, furieux, appuya son arquebuse sur la gorge du prisonnier, qui fut tué raide.

« Il ne devait finir autrement, dit Brantône, dans ses *Capitaines illustres*, car ce qui a bon commencement a bonne fin. »

Ainsi mourut ce soldat parfait auquel la foule ne pense plus maintenant qu'avec un sourire railleur, par les raisons vraiment bizarres que nous avons énumérées. Mais ses soldats, désespérés, lui ont fait dans leurs naïves chansons la plus louangeuse, la plus éloquente des oraisons funèbres.

En voici une, par exemple, digne de ne pas être passée sous silence.



Les adventuriers chantèrent :

Mauldictz soient les traistres qui l'ont abandonné :
En fait de villeinie toujours si sont monstré.

Oh ! la faulse canaille, ils ont le roy trompé
Au point de la bataill' n'ont point voulu frappé,
Le roy de France ilz ont abandonné.

Monsieur de La Paliss', La Trémoïlle aussi,
Estoyent nobles gens d'arm's, noblement ont frappé;
Pour leurs récompenses ilz ont leurs jours finé.

Advanturiers de France et aussi lansquenets
Entrèr'nt dans la bataill', vaillamment ont frappé;
N'est ce pas grand dommage : ilz y sont demeuré!

Hélas! ce qui est grand dommage aussi, c'est de penser que ce noble maréchal de La Palice, une des belles figures du temps, aussi pure que celle de son ami Bayard, quelque effort qu'on tente pour lui redonner un peu de sa gloire oubliée, restera longtemps encore, pour cette immense foule qui apprend l'histoire par les romans et les chansons, le joyeux idiot que vous savez. Néanmoins il fallait le tenter, cet effort, et sans se décourager. C'est ce que nous avons fait.

Robinson



De l'âge homérique, en Grèce, à l'époque de la Reine Anne, en Angleterre, — époque à laquelle fut composé le célèbre roman qui a charmé et charmera tant de lecteurs, jeunes et vieux, — il y avait eu, malheureusement, de nombreux et authentiques exemples d'êtres humains, voyageurs ou marins, soudain séparés du reste du monde, et forcés de vivre en des endroits inhabités, continents, îles, récifs.

Depuis le XVIIIe siècle, leur total, hélas! s'est encore accru de quelques déplorables unités.

L'histoire de la plupart de ces infortunés avait été, sinon racontée en son entier, du moins mentionnée avec force détails, d'abord dans les traditions orales, ensuite dans les chroniques écrites et dans les relations de voyages de toutes les nations maritimes.

Les poètes et les narrateurs, — de Sophocle à Daniel de Foë, — qui ont mis en scène, dans leurs admirables ouvrages, la vie de grands solitaires, — de *Philoctète* à *Robinson Crusoë,* — ont donc pu prendre, et ont tous pris, — pour base, modèle et guide, dans

leurs fictions saisissantes, des faits parfaitement réels et non légendaires.

Mais cette matière première, d'une incontestable vérité, ils l'ont pétrie et modelée avec leur génie, et ils en ont tiré, en somme, des créations absolument originales, des types d'une immortelle personnalité.

Pour créer son Robinson, Daniel de Foë, écrivain érudit, et vivant dans une ville qui est le rendez-vous de toutes les marines, avait à sa disposition des matériaux, non seulement nombreux et fournis par les annales de mer, de tous les peuples, depuis les temps les plus reculés, mais aussi des renseignements de date très récente, contemporains même, et recueillis pour ainsi dire de la bouche même de témoins oculaires.

Lorsque Foë composa son beau livre, dont la portée philosophique est voilée, pour la jeunesse, sous l'intérêt des aventures, l'illustre voyageur anglais Dampier avait déjà publié ses curieux Voyages; et les *Récits de la croisière du Capitaine Woodes Rogers*, autre Anglais, venaient à peine de paraître.

Or, dans les voyages de Dampier, comme dans la croisière de Woodes Rogers, tout Robinson Crusoë est en germe, un germe fort développé d'ailleurs, surtout dans le récit de Woodes Rogers.

Les deux relations décrivent, en effet, l'existence de deux hommes, bien différents de nationalités et de mœurs : l'un, Mosquito, de la côte de l'Amérique du Sud, l'autre, Écossais, mais qui, tous deux, à vingt-cinq ans de distance, ont été internés, par suite des jeux de la destinée, dans la solitude d'une île, et, coïncidence singulière, précisément dans la même île — Juan Fernandez.

Ce rapprochement avait dû singulièrement frapper l'esprit de Foë, en même temps que son imagination avait été vivement empoignée par les détails de la vie quasi sauvage, au milieu de l'Océan, de ces deux hommes, ses contemporains.

De là à montrer, dans un récit inspiré par ces relations palpitantes d'actualité, comme on dirait aujourd'hui, comment un homme, dénué de presque toutes les ressources de la vie civilisée, peut arriver à supporter un terrible exil, grâce à sa force d'âme et à la souplesse de son intelligence, il n'y avait qu'un pas pour un écrivain de la valeur morale de Foë.

Robinson Crusoë fut évidemment le résultat de ses méditations après la publication des aventures du Mosquito et de l'Écossais qui se succédèrent dans l'île Juan Fernandez.

* * *

Deux petites îles, *Mas-a-tierra, Mas-a-fuera,* se trouvent dans le Grand Océan, en face des côtes du Chili, à une distance de soixante-quinze myriamètres environ.

L'une d'elles, *Mas-a-tierra,* fut découverte, à la fin du XVIe siècle, par le pilote espagnol Juan Fernandez.

Aussi est-elle désignée plus communément sous le nom de ce marin.

Elle resta absolument déserte jusqu'à la fin du XVIIIe siècle et servait de point de relâche, parfois, aux pirates, qui y venaient faire de l'eau.

Cette île volcanique est de forme irrégulière.

Longue d'une vingtaine de kilomètres, elle est étroite. Sa plus grande largeur est de huit kilomètres. La partie méridionale n'offre qu'une surface légèrement ondulée, sèche, pierreuse, presque dénuée d'arbres.

Rappelez-vous l'endroit où aborde Robinson.

L'autre partie, au nord, est absolument différente.

Couverte de hautes montagnes escarpées, la plupart revêtues de bois épais, elle est entrecoupée de vallées où coulent des ruisseaux limpides, courant au milieu de sites verdoyants.

Rappelez-vous encore la vallée où Robinson établit sa métairie et sa *maison de campagne*.

C'est là, dans cette île, brûlant désert au sud, oasis au nord, que vécurent successivement, seuls, un Mosquito (civilisé par le contact des Anglais, et surnommé *Will*), et un matelot écossais, appelé Selkirk, ou plus exactement *Selcraig*.

Le premier y passa près de trois ans.

Le second y fit un séjour de plus de quatre années.

Ces deux insulaires improvisés sont les pères immédiats de *Robinson*.

Mais de Foë n'a rien pris, ou presque rien, des traits d'industrie de la pénible vie du Mosquito, — dont l'histoire fut d'abord racontée par le capitaine Watlin, — et c'est surtout du journal du capitaine Rogers, qui ramena Selkirk en Angleterre, qu'il a tiré le journal des travaux, des essais, des inventions de Robinson, imités ou inventés suggestivement d'après ceux de Selkirk.

L'histoire du Mosquito n'est point sans intérêt cependant.

Nous la résumerons en quelques mots.

En 1681, un navire anglais, en train de se ravitailler d'eau à Juan Fernandez, fut sur le point d'y être surpris par des bâtiments espagnols. L'Espagne et l'Angleterre étaient alors en guerre

Le navire anglais dut remettre à la voile précipitamment. Dans la presse de l'embarquement, un Mosquito, qui servait à bord en qualité de matelot, fut laissé à terre.

On s'aperçut, mais trop tard, de son abandon.

Trois ans plus tard, le même navire anglais se trouvant dans les eaux de l'île, le capitaine prit la résolution d'y aborder de nouveau pour y chercher, mais sans grand espoir de l'y trouver vivant, le malheureux exilé.

Le Mosquito n'était point mort.

Il avait trouvé le moyen de ne point succomber à la faim, grâce à son intelligence aiguisée par le besoin, et à ses anciens instincts de sauvage secondés par ce qu'il avait appris des Européens.

Un fusil et un couteau étaient les seules armes et objets qui se trouvassent en sa possession quand on l'oublia dans l'île.

Un violent désespoir s'empara de lui d'abord, puis, l'estomac aidant son humble cerveau, il chercha à se tirer d'affaire, le plus promptement et le mieux possible. Se nourrissant de coquillages, de racines, et de la petite provision de gibier qu'il se procura et amassa tant que dura le peu de poudre qu'on lui avait confié, il fit de son couteau une scie en l'ébréchant contre des pierres, et avec cette scie il *débita* patiemment le canon de son fusil, quand celui-ci fut devenu une arme inutile. Avec le fer qu'il obtint ainsi, il fit de nombreux hameçons, d'autres couteaux, un briquet.

Ayant de quoi pêcher, couper, scier, allumer du feu, il fabriqua des pièges de toute sorte, creusa des fosses, et prit des oiseaux et des quadrupèdes, dont la chair le nourrit, dont la peau l'habilla, ou sur la plume desquels il coucha en la joignant à l'herbe sèche. Il eut encore un arc, des flèches, etc.

Parmi les animaux qu'il captura, il put en apprivoiser quelques-uns, entre autres ces fameuses chèvres, qui devaient être aussi les compagnes et les nourrices de Selkirk, et que nous retrouvons dans *Robinson*.

Et, entre parenthèses, à propos de ces chèvres, — dont les premiers couples furent apportés à Juan Fernandez par les Espagnols qui y vinrent immédiatement après sa découverte, — et qui provenaient du Chili, — disons qu'à notre avis, l'animal que Watlin et Rogers désignent ainsi, dans leurs récits, doit être plutôt, soit l'*alpaca*, soit la *vigogne*.

La taille, l'épaisseur et la longueur de la toison de ces *chèvres*, qui décrit encore Robinson, semblent en témoigner.

Quand le capitaine Watlin retrouva le Mosquito, celui-ci s'était

bâti une hutte, dont la charpente était de branches, la muraille et la toiture de peaux de chèvres, réunies avec des liens végétaux et des nerfs de bêtes.

Son habillement, très sommaire, était de même matière que la toiture de sa cabane.

Il faillit devenir fou de joie en se retrouvant parmi les marins anglais, et surtout en présence d'un compatriote, d'un Mosquito comme lui, qu'avait embarqué le capitaine Watlin.

*
* *

Maintenant arrivons à l'histoire de l'écossais Selkirk, véritable et principal point de départ du roman de Daniel de Foë.

Le récit qu'en donna le capitaine Woodes Rogers (*A Cruising-voyage round the world*) a été publié en 1712.

Robinson Crusoë est de 1719.

Nous abrégerons considérablement, bien entendu, le récit du capitaine, en regrettant toutefois d'en supprimer les passages trop longs qui suivent la délivrance de Selkirk.

Dans ces passages, le pauvre habitant de Juan Fernandez y est, par manière de parler, traité de *gouverneur* de l'île. Ce titre de *gouverneur*, si l'on se souvient de Robinson, est également donné à celui-ci, devant les matelots révoltés, par le capitaine anglais qui le délivre et qui le ramène en Angleterre, et ce détail montre que Daniel de Foë avait lu attentivement Woodes Rogers.

Un grand nombre de mots et de choses caractéristiques, jusqu'au bonnet de peau de chèvre de Selkirk, se retrouvent dans Robinson, comme vous allez le constater.

Tout « gouverneur » de chèvres qu'il était, le malheureux Selkirk, infiniment moins ambitieux que Sancho Pança, lequel

voulait, à tout prix, gouverner une île quelconque, n'avait, lui, qu'un désir, abandonner son gouvernement et son île.

A présent la parole est au capitaine Rogers.

Son *journal* (texte réel et primitif) a été retrouvé par M. Ferdinand Denis, au dépôt de la Marine, et traduit il y a une trentaine d'années.

* * *

« 1709. — *Janvier 31*. — ... A sept heures du matin, l'île de Juan Fernandez fut en vue.

« *2 Février*. — ... Nous envoyâmes la yole à terre, et, comme elle ne revenait pas, j'expédiai la pinasse à sa recherche. Celle-ci fut bientôt de retour; elle rapportait quantité d'écrevisses (crabes et homards) et ramenait un homme vêtu de peaux de chèvres sauvages qui paraissait aussi sauvage que les chèvres elles-mêmes.

« Il y avait quatre ans et quatre mois qu'il avait été abandonné en ce lieu par le capitaine Stradling, commandant le navire les *Cinque Ports*, sur lequel il était contre-maître. Son nom était Alexandre Selkirk.

« Le capitaine Dampier, fils du voyageur, qui était venu ici dans le même temps avec les *Cinque Ports*, m'ayant dit que cet homme était alors le meilleur marin du bord, je le reçus immédiatement sur notre bâtiment dans son grade.

« C'était lui qui avait fait le feu que nous avions aperçu la nuit précédente, quelques indices lui ayant fait penser que nous étions Anglais. Pendant son séjour dans l'île, il avait vu plusieurs navires passer au large; deux seulement y jetèrent l'ancre. Il vint les reconnaître, et s'aperçut qu'ils étaient Espagnols, ce qui le fit s'éloigner aussitôt. Si c'eût été un équipage français, il se fût rendu. Quant aux Espagnols, il eût préféré mourir dans ce désert

que de se remettre entre leurs mains. Ils l'eussent incontestablement, disait-il, ou tué ou condamné comme esclave au travail des mines ; car il ne pensait pas qu'ils eussent épargné un étranger aussi bien en état que lui de montrer à d'autres les routes de la mer du Sud. Il eut toutefois beaucoup de peine à leur échapper. On l'aperçut, on tira sur lui, et on le poursuivit jusque dans les bois, où il grimpa sur la cime d'un arbre au pied duquel ses ennemis vinrent puiser de l'eau et tuer quelques chèvres ; mais ils s'éloignèrent sans l'avoir découvert.

« Selkirk était né à Largo, dans le comté de Fife, en Écosse ; dès sa plus tendre jeunesse il avait été matelot.

« Un démêlé entre lui et le capitaine Stradling avait été la cause de la mesure si rigoureuse prise par ce dernier à son égard.

« Comme il savait que son navire, les *Cinque Ports,* avait une voie d'eau, il parut au premier moment plus content de rester dans ce lieu solitaire que de se remettre en mer. Cependant, après plus mûr examen, effrayé d'être abandonné seul si loin de terre, il pria le capitaine de le recevoir de nouveau à bord ; mais celui-ci s'y refusa.

« L'île Juan Fernandez n'était d'ailleurs pas tout à fait inconnue à Selkirk ; à une autre époque, il y était descendu pour faire du bois et de l'eau.

« Selkirk fut donc déposé à terre ; on lui laissa ses habits de rechange, son hamac, un peu de poudre, un fusil, quelques balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques livres de prière et des instruments et livres de marine.

« Durant les huit premiers mois de son séjour, il eut beaucoup de peine à combattre la mélancolie qui l'accablait et l'horreur de son isolement. Il construisit deux huttes avec des arbres à piment, les couvrit de longues herbes et les tendit à l'intérieur de la peau des chèvres qu'il tuait pour se nourrir.

« La viande fut son unique aliment tant que dura la livre de poudre qu'on lui avait donnée, et il se procurait du feu, non avec un briquet qu'eût pu lui fournir le dos de son couteau, mais à la

manière des sauvages, en frottant vivement deux bâtons l'un contre l'autre entre ses genoux.

« Dans la plus petite de ses cabanes, située à peu de distance de l'autre, il apprêtait sa nourriture; dans la plus grande, il dormait, lisait, chantait des psaumes et priait, ayant été (et Robinson le répète à son tour) meilleur chrétien dans cette solitude qu'il ne l'avait été auparavant et qu'il ne le serait ensuite.

« D'abord il ne mangeait que lorsque le besoin l'y forçait, à cause du chagrin qui le dévorait, et aussi du manque de pain et de sel. De même, il n'allait se coucher que quand le sommeil l'accablait tout à fait. L'arbre à piment, qui fait un feu clair, lui servait en même temps à se chauffer et à l'éclairer, et son odeur balsamique le réjouissait.

« Il aurait pu avoir autant de poisson qu'il en eût pu manger, mais le manque de sel le lui rendait malsain. Il faisait surtout griller ou bouillir des homards. La chair des chèvres de Juan Fernandez lui sembla meilleure que celle des nôtres, et lui donna toujours un excellent bouillon.

« Il comptait avoir tué durant son séjour à peu près cinq cents chèvres et en avoir capturé encore davantage, qu'il relâchait après les avoir toutefois marquées aux oreilles. Quand sa provision de poudre fut épuisée, il les prit à la course; et sa manière de vivre, jointe à l'exercice continuel qu'il prenait, l'avait rendu tellement agile que c'était merveille de le voir courir à travers les bois, au milieu des rochers et des collines, après les chèvres qu'il chassait sur notre demande. Il distançait rapidement les meilleurs coureurs de l'équipage et un boule-dogue qu'on lui adjoignit, s'élançait sur les chèvres et nous les rapportait sur son dos. Il nous raconta qu'il faillit périr en poursuivant un de ces animaux, un jour, et tomba dans un précipice, où il resta vingt-quatre heures sans reprendre connaissance. Sorti avec mille peines et souffrances de l'abîme où il avait chu, il demeura dix jours sans manger, entre la vie et la mort. »

Au bout de quelque temps, quoique sans pain et sans sel, la viande lui parut à la fin très bonne et de grand goût. Il joignait à la chair des chèvres ce paquet de jeunes feuilles connu sous le nom de chou palmiste, et récoltait quantité de navets provenant de ceux que l'équipage de Dampier avait semés jadis dans l'île et qui couvraient alors plusieurs acres de terrain. Il assaisonnait ses mets avec le fruit dit poivre de la Jamaïque.

Ses souliers n'avaient pas tardé à s'user ainsi que ses habits. Mais ses pieds nus devinrent si durs qu'il pouvait marcher partout sans être incommodé ; il eut même par la suite beaucoup de peine à s'habiller, à remettre des chaussures.

« Il fut, dans les premiers temps, très tourmenté par les chats et les rats. Ces animaux, introduits dans l'île par les bâtiments qui y avaient autrefois relâché, s'étaient prodigieusement multipliés.

« Les rats rongeaient ses pieds et ses vêtements pendant qu'il dormait ; pour s'en débarrasser, il jeta de la viande aux chats, qui devinrent bientôt familiers, arrivèrent par centaines et le débarrassèrent rapidement de ses ennemis.

« En même temps que des chats, il apprivoisa des chevreaux, qu'il habitua, ainsi que les chats, à danser avec lui au son de ses chants. »

C'était l'un de ses grands divertissements, les perroquets de Robinson manquant dans l'île de Fernandez sans doute.

Lorsque ses habits furent tombés en lambeaux, il se fit une casaque et un bonnet de peau de chèvre, dont il unit les différents morceaux au moyen d'effilés tirés de ses vieilles hardes, qu'il découpait avec son couteau ; quand cet instrument fut hors d'usage, il le remplaça, tant bien que mal, par des morceaux de cercles de tonneau, qu'il ramassa sur la grève et façonna avec des pierres. Un clou lui servait d'aiguille.

« Aux premiers instants de sa présence parmi nous, sa joie fut extrême ; mais dans la solitude il avait presque oublié sa langue, et nous eûmes beaucoup de peine à le comprendre.

« Il ne prononçait les mots que de distance en distance et sans

liaison. Il nous avoua plus tard que le silence qu'il avait observé avait été tout à fait involontaire. »

Cet exemple infirmerait donc l'opinion émise par Victor Hugo, que « haranguer l'espace est dans la nature de l'homme. »

Selkirk, qui se révéla médiocre observateur et d'une intelligence assez fruste, ne signala dans ses récits au capitaine Rogers aucune autre production végétale comestible dans l'île que des petites prunes noires et les arbres à piment. Il dit que le climat de Fernandez est si tempéré dans le centre, que les arbres et les herbages y sont toujours verts. L'hiver ne dure pas plus de deux mois. Peu d'orages. De grosses pluies. Aucune bête venimeuse, aucun animal réellement à craindre.

C'est le climat et la faune reproduits par de Foë dans son *Robinson*.

*
* *

Avant le Mosquito, avant Selkirk, il y avait eu, au XVI[e] siècle, entre autres exemples de naufragés célèbres, un certain Serrano, dont la vie infiniment plus affreuse encore, au milieu de récifs, sur un îlot de sable, entre la côte de Carthagène et la Havane, a été racontée par Oviedo y Valdez. De Foë en a-t-il eu connaissance? c'est probable. Les aventures de Serrano avaient eu longtemps un retentissement considérable en Europe.

Serrano, jeté, seul, par une tempête, sur l'îlot, — qui fut appelé depuis la Serrana, — n'avait qu'un couteau pour toute ressource.

Pas d'arbre, pas d'ombre. Pas d'eau, rien que du sable et des algues sur son effroyable récif. — Livré au plus amer désespoir, à moitié mort de soif et de faim, il eut la chance, trois jours après son naufrage, de trouver une tortue énorme. Il eut beaucoup de peine à l'arrêter, à la renverser sur le dos. Il la saigna et en but le

sang. Puis il l'éventra, découpa la chair en lanières qu'il fit sécher au soleil, et recueillit l'eau des pluies dans la carapace. Les tortues, fort heureusement pour lui, venaient périodiquement sur l'îlot. Il leur fit la chasse, mais avec quelles ruses et quel déploiement de forces. Afin de reconnaître les espèces qui offraient moins de résistance dans leur lutte avec lui, il montait sur leur dos pour les fatiguer et se laissait emporter dans la mer sur ces montures étranges. C'était un excellent nageur et un plongeur extraordinaire. Il utilisa ce talent pour explorer le sol marin afin d'y découvrir, objet de son unique ambition, un caillou propre à donner des étincelles sous le choc du dos de son couteau. Il eut le bonheur d'en rencontrer un. Pour combustible il employa les varechs séchés, dont il recueillit des monceaux. Il fit de l'amadou avec les débris de sa chemise.

Pour se soustraire à l'action dévorante du soleil, il restait plongé dans l'eau. Enfin, quand il eut de nombreuses carapaces de tortues, il s'en fit une sorte de toiture au-dessus d'un trou creusé dans le sable et vécut ainsi, en troglodyte.

Un phénomène, dont les résultats le rendirent fameux à son retour en Espagne, fut la croissance d'une véritable toison sur son corps nu et le développement extraordinaire de ses cheveux et de sa barbe.

Il devint velu comme un ours.

Il entretenait, jour et nuit, avec de grandes fatigues, un feu sur son îlot. Ce feu produisait une fumée épaisse. Elle resta longtemps inaperçue.

Un matin, il vit apparaître devant lui un être de son espèce, moins effrayant que lui pourtant. C'était un autre naufragé venant, de récif en récif, à travers la mer, d'une autre île éloignée.

Le survenant, apercevant Serrano, le prit d'abord pour le diable et s'enfuit.

Serrano, également effrayé, se mit à réciter le *Credo* en latin.

Le nouveau venu, entendant ce latin, et cette prière, revint sur ses pas, récita le *Credo* à son tour, et finalement se déclara Espagnol.

Les deux compatriotes infortunés s'abordèrent, non avec des transports de joie, mais avec la plus vive douleur, et les confidences qu'ils se firent leur arrachèrent des larmes.

Ils associèrent leurs malheurs et se partagèrent leurs sombres besognes.

Fait incroyable, peu de temps après leur réunion, ces deux hommes perdus sur un étroit îlot, trouvèrent l'occasion, à propos de je ne sais quel reproche adressé par l'un à l'autre, de se disputer avec fureur et de se séparer. Ils allèrent habiter aux deux extrémités de l'îlot et ne se parlèrent plus.

Enfin, après une semaine de cruelle bouderie, ils revinrent l'un vers l'autre, pris d'une émotion extraordinaire, et se réconcilièrent pour toujours.

Un navire espagnol remarqua enfin cet îlot fumant, s'en approcha et recueillit les deux sauvages.

Ils avaient vécu *quatre ans* dans ce lieu terrible.

Pendant la traversée de la Havane en Espagne, le compagnon de Serrano mourut. Serrano, débarqué, résolut d'aller trouver Charles-Quint, qui, pour lors, était en Allemagne.

Pour gagner sa vie, il se fit voir. Sa toison, ses cheveux, sa barbe, excitèrent la plus vive curiosité mêlée de compassion.

L'Empereur lui accorda une pension sur les fonds des Nouvelles Indes. Le malheureux Serrano s'embarqua de nouveau pour aller toucher sa rente. Mais il mourut à Panama.

* * *

Il y a eu aussi de véritables Robinsons *femmes*.

L'histoire de l'une d'elles, — Marguerite Roberval, — a été racontée à la fin du XVIe siècle par maître Thévet, qui s'intitule

Cosmographe du roi, et garde de ses curiosités, auteur de nombreux livres remplis d'intéressants renseignements et de portraits d'hommes illustres.

Thévet l'écrivit sous la dictée même de l'héroïne, qu'il connut, ainsi que son persécuteur Roberval, auteur de tous ses malheurs.

C'est une émouvante histoire, que nous ne pouvons malheureusement reproduire avec tous ses poignants détails.

Mais, après Thévet, cette histoire réelle, embellie de chapitres fantaisistes et traduite en plusieurs langues, fut de lecture courante dans toute l'Europe.

Marguerite Roberval, jeune personne, d'excellente famille picarde, nièce ou proche parente de François de La Roque, sieur de Roberval, amiral et gouverneur des Terres-Neuves du Canada (découvertes, d'ailleurs, par son pilote, l'illustre Jacques Cartier), faisait partie des quelques femmes qui allaient coloniser à Hochelaga, capitale du pays des Canadiens, lors d'une expédition entreprise par ordre de François I[er], en 1540, et que Roberval commandait.

Marguerite était liée par un mariage secret à un jeune gentilhomme dont Thévet ne donne pas le nom et qui l'accompagna dans cette émigration. Le sieur de Roberval apprit ce mariage pendant que son escadre croisait devant les bancs de Terre-Neuve. Il entra dans une colère épouvantable, sépara les deux époux, en faisant transporter le jeune mari à bord d'un de ses navires, et enfin prit l'affreuse résolution d'abandonner la jeune femme, avec sa nourrice, une Normande du nom de Bastienne, et quelques provisions, dans une île déserte.

Il la fit d'abord débarquer à l'*île des Sablons,* puis transférer dans une île voisine plus grande et moins connue, — laquelle a pris, plus tard, le nom d'*île de la Demoiselle.*

Le jeune gentilhomme, épargné, on ne sait pourquoi, par l'irascible amiral, peut-être à cause du rang de sa famille, fut témoin de cet abandon ; sa douleur toucha l'équipage du vaisseau où il

était interné. On le laissa s'échapper, dans une barque munie d'armes et de vivres, et il alla rejoindre sa femme et sa compagne sur l'îlot de la Demoiselle.

Peindre la vie de ces trois abandonnés serait difficile en peu de mots.

Riante tout d'abord pour les époux réunis, elle devint épouvantable, lorsque le mari, puis la fidèle Bastienne, moururent emportés par les fièvres.

Marguerite, qui les soigna, et avec quelle tendresse, ne succomba pas à son désespoir après leur mort, parce qu'il lui fallut vivre pour nourrir l'enfant qui lui était né.

Elle vécut comme Geneviève de Brabant, pêchant, chassant, pour manger et allaiter son enfant.

Mais le pauvre petit être s'éteignit à son tour, quelle que fût l'énergie de sa mère; et celle-ci, anéantie après ce dernier coup, trouva encore, dit Thévet, dans les consolations d'un cœur croyant et dans la protection divine, la force de supporter l'existence lamentable qui lui était faite.

Elle vécut, complètement seule, pendant dix-huit mois, à côté de trois tombes, accablée par les plus torturants souvenirs.

Elle était courageuse, adroite, industrieuse.

Se servant rarement de l'arquebuse à mèche que son mari avait apportée dans l'île, elle se défendait contre les animaux sauvages, ou tuait ceux qui faisaient sa nourriture à *coups d'épée*.

C'est ainsi qu'elle abattit trois ours féroces.

Elle se fit des lignes, un arc, des flèches, et sut entretenir un feu permanent pour se signaler aux navires qui passaient au large.

Et cependant, lorsque, après deux ans et cinq mois de séjour dans cette île, elle fut délivrée de sa captivité par des marins bretons venus pêcher aux environs des Terres-Neuves, elle hésita, au moment de s'embarquer, à quitter pour toujours la terre où dormaient tous ceux qu'elle avait aimés.

On ne lui donna pas le temps de réfléchir longuement et on la ramena en France.

Mais alors, redoutant d'être découverte et saisie de nouveau par son terrible parent, elle alla se cacher dans un coin du Périgord, où Thevet la rencontra et obtint le récit de ses douloureuses aventures.

Thévet raconte encore que le misérable Roberval, qu'il vit un jour, à Paris, près des Innocents, mourut sans avoir pardonné, ou plutôt demandé pardon, à la pauvre femme qu'il avait torturée comme un bourreau.

Roberval, d'ailleurs, n'eut pas le temps de se repentir. Peu de jours après sa rencontre avec Thévet, il fut tué, la nuit, dans une rue de Paris, par des malfaiteurs, ou par des ennemis restés inconnus.

Telle fut la fin de l'orgueilleux et cruel *lieutenant du Roy ès Terres d'Amérique,* de celui que François Ier appelait, à cause de sa vanité et de son arrogance, « Le petit Roi de Vimeux. »

*
* *

Nous n'avons pas à rappeler ici, en terminant, le succès éclatant et inextinguible qu'obtint le *Robinson Crusoë* lors de son apparition en 1719.

A peine publié, il fut traduit dans presque toutes les langues.

La première traduction française de ce beau et bon livre date de 1720.

Ses auteurs sont saint Hyacinthe et Van Effen.

Depuis, les traductions et les éditions se sont succédé en grand nombre.

Le nombre des imitations du *Robinson* anglais n'est pas moins considérable.

Robinson suisse, Robinson américain, Robinson russe, Robinson des Glaces, des Sables, des Demoiselles, Robinson de douze ans, etc., etc., etc., on compte, à notre époque, près de cent ouvrages, destinés à l'enfance et à l'adolescence, qui se sont inspirés de l'œuvre de Daniel de Foë.

Il ravit nos aïeux. Jean-Jacques Rousseau, dans son *Émile* ou *l'Éducation,* permet la lecture du seul *Robinson,* comme roman, à son élève. Il l'avait en grande estime.

De tous les livres auxquels *Robinson* a donné naissance, le *Robinson américain,* de Cooper, et surtout le *Robinson suisse,* de Wyss, méritent des mentions tout à fait spéciales.

Ce dernier est, pour les enfants, un délicieux et amusant recueil de notions instinctives de toute sorte, encadrées dans les aventures d'une aimable famille qui donne l'exemple des meilleures et des plus sérieuses vertus domestiques.

Pour les jeunes esprits, pour les petits cœurs affectueux, le *Robinson suisse* l'emporte souvent même sur le *Robinson* anglais.

Mais il ne procède pas moins de lui, tout comme Crusoë a procédé de Selkirk, dans le cerveau de Daniel de Foë.

Pauvre grand homme! Après avoir été bonnetier, libelliste, instituteur, pamphlétaire, et mis au pilori dans la ville de Londres, pour la liberté de ses opinions, il a écrit, dans une misère à peu près absolue, beaucoup de livres intéressants, aujourd'hui tous oubliés, sauf *Robinson,* qui l'a rendu immortel.



TABLE

Pages

Achevé d'imprimer

le neuf septembre mil huit cent quatre-vingt-neuf

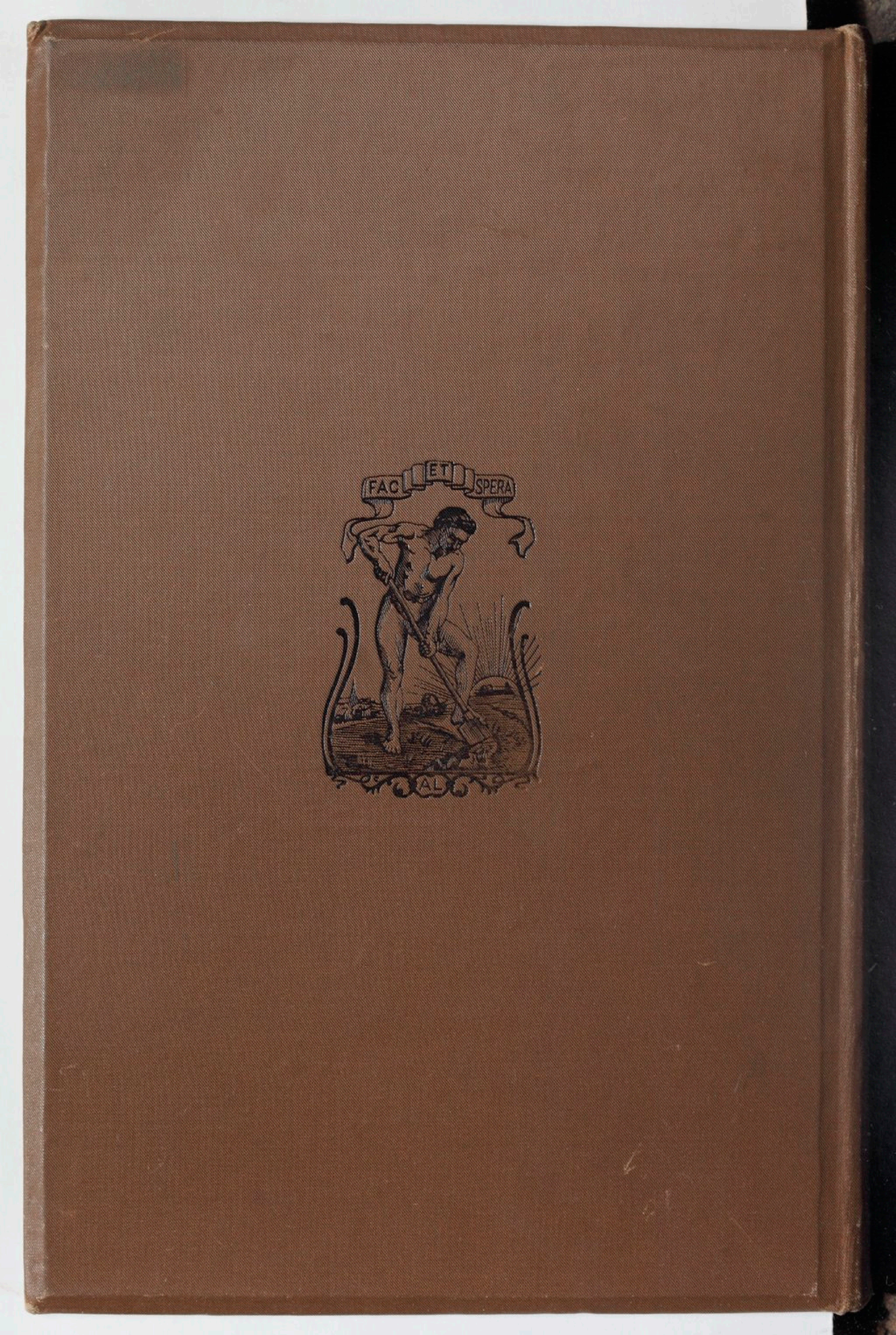
PAR

ALPHONSE LEMERRE

(Aug. Springer, *conducteur*)

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

A PARIS


FAC ET SPERA
AL